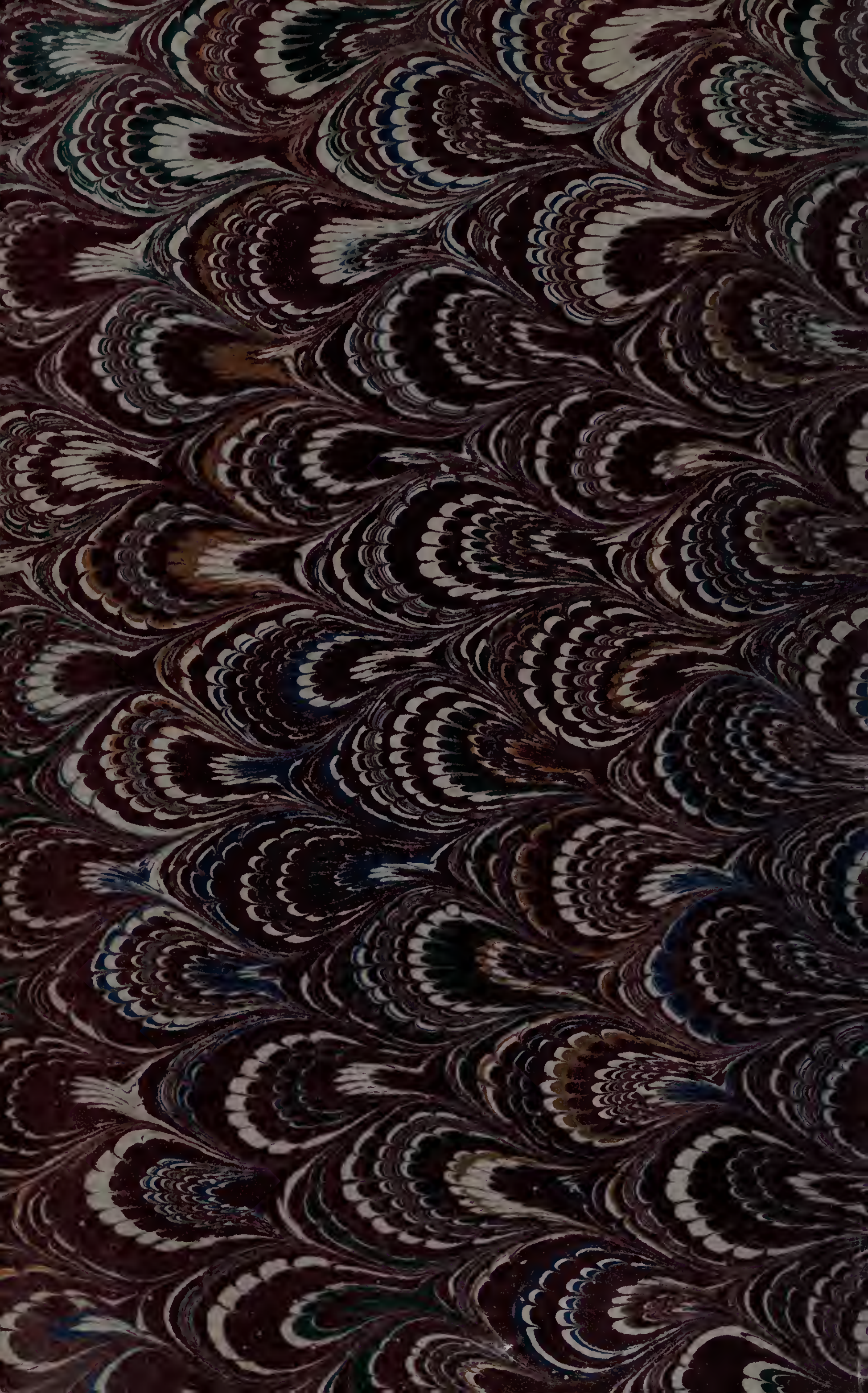






HENRY MONNIER

SA VIE, SON ŒUVRE

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.



THÉATRE DU VAUDEVILLE.



HENRY MONNIER dans les divers rôles de *La Famille improvisée.*

(1831.)

CHAMPFLEURY

HENRY MONNIER

SA VIE, SON ŒUVRE

AVEC

UN CATALOGUE COMPLET DE L'ŒUVRE

ET 100 GRAVURES FAC-SIMILÉ



PARIS

É. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1879

Henry Monnier s'adresse à tous les hommes assez forts et assez pénétrants pour voir plus loin que ne voient les autres, pour mépriser les autres, pour n'être jamais bourgeois, enfin à tous ceux qui trouvent en eux quelque chose après le désenchantement, car il désenchante. Or, ces hommes sont rares, et plus Monnier s'élève, moins il est populaire.....

Si Monnier n'atteint pas aujourd'hui au succès de vente de ses rivaux, un jour les gens d'esprit, et il y en a beaucoup en France, l'auront loué, apprécié, recommandé; et il deviendra un préjugé comme beaucoup de gens dont on vante les œuvres sur parole.

[H. DE BALZAC.]

I

LA VIE

HENRY MONNIER

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE

« Je suis né à Paris, rue de la Madeleine, 31, faubourg Saint-Honoré, de parents pauvres, mais honnêtes, un an juste après la proclamation de l'empire, a écrit Henry Monnier dans une autobiographie qu'on lui avait demandée pour un recueil consacré aux comédiens (1), et j'en ai assez vu de l'empire pour être resté entièrement dévoué à cet ordre de choses, comme Charlet, Grenier, Bellangé et Raffet, mes camarades et mes contemporains. »

Cette profession de foi politique est vraisemblablement la seule que Henry Monnier ait faite dans sa vie.

Ce qui l'amena à « rester entièrement dévoué au gouvernement impérial », la plupart de nos pères l'avaient

(1) *Nouvelle Galerie des artistes dramatiques vivants.* Paris, Barbré, gr. in-8. S. D.

ressenti également. « J'ai vu la vieille et la jeune garde, les guides, les mameloucks, les grenadiers à cheval, etc., etc. ; l'empereur enfin se rendant au champ de mai, et, à son départ de l'Élysée, allant demander l'hospitalité au peuple anglais, qui l'envoya poétiser le rocher de Sainte-Hélène. » C'est dire que l'enfant vit beaucoup de plumets, de sabretaches pendantes, de dolmans flottant au vent; il assista au retour des armées triomphantes; il entendit le son des trompettes victorieuses.



GRENADIER DE LA VIEILLE GARDE.
Croquis de 1830.

Voilà ce que représentait « l'ordre de choses » de l'empire pour les enfants de la génération, pour les jeunes gens, même pour ceux qui devaient devenir des

poëtes et des penseurs. Qu'on ne parle pas seulement d'Horace Vernet, de Charlet et de Raffet, il faut y ajouter Béranger et surtout Balzac.

Henry Monnier fut de cette race qui retraçait sur les murs des palais de la Restauration le profil des soldats de la vieille garde; et comme la France est une personne sentimentale, offrant un certain nombre de rapports avec la femme, la déportation du général à Sainte-Hélène fit oublier les flots de sang des enfants de la nation prodigués pour d'inutiles et aventureuses conquêtes.

« Mes études furent assez mauvaises, dit Henry Monnier; je quittai le lycée Bonaparte sachant fort mal le latin, et cela par ma faute, je le confesse, peu de grec, point de mathématiques, pas l'ombre de géographie, écrivant assez tristement le français et mettant assez proprement l'orthographe. » Je ne crois pas que cette ignorance vînt de l'élève; la faute est due au temps où tout jeune homme était destiné au sortir du collége, non à prendre des grades universitaires, mais à faire masse sur les champs de bataille.

Comprend-on la mémoire si admirablement organisée de l'artiste, cette curiosité de toutes choses qui l'accompagna dans la vie et dont les professeurs ne surent pas tirer parti? Peut-être dira-t-on que l'intelligence est à l'état plus latent chez les enfants qui doivent l'exercer fortement toute leur vie que chez

les esprits médiocres, doués tout à coup par la nature de leur lot définitif; il est douteux qu'un physiologiste admette une telle raison.

« J'avais seize ans quand je quittai mes classes ; on me plaça dans une étude de notaire où souvent, en l'absence du petit clerc, je partageais les courses et jamais les émoluments. » Ils sont rares les gens de talent qui n'ont pas passé par de telles expériences.

La vocation, ce fut le jeune homme qui la trouva; mais elle était bizarre. « Je suppliai mon père, qui lui-même était de la partie, de me faire entrer dans l'administration. » Et voilà Henry Monnier qui débute en qualité de surnuméraire, au ministère de la justice.

Les bas employés durent s'en réjouir, mais non pas les titulaires des grades supérieurs. Le jeune homme, qui prenait pied au ministère de la justice, apportait des germes d'esprit satirique et mystificateur qui n'avait qu'à se donner carrière. Les bureaux étaient ouverts.

CHAPITRE II

LES EMPLOYÉS

Il faut s'arrêter quelque temps dans les bureaux du ministère de la justice, car c'est là que se développa le futur peintre de mœurs; là il put collectionner une flore abondante, fertile en variétés. Henry Monnier était entré dans un monde particulier, assoupi en apparence, où chacun semble dormir, mais d'un œil seulement, afin de voir l'ennemi sans cesse prêt à égratigner et à mordre.

D'honnêtes bourgeois s'en vont à leur ministère, les mains dans les poches, lestés de café au lait, n'offrant extérieurement aucun signe agressif. Ils sont internés dans de petites cellules de dix à quatre heures. On les plaint, on parle de leur vie monotone. C'est une erreur. Il n'est pas d'administration où de petits drames ne succèdent à d'aigres comédies; pas de semaine ne s'écoule sans quelque duel aussi terrible qu'un combat de fourmis. Les

passe-droit, les faveurs, les injustices qui se donnent carrière sur une vaste échelle, font de chacun de cès bourgeois des Mohicans sans cesse sur la défensive, des Peaux-rouges armés d'un tomahawk, des Corses animés de vengeances et portant un canif à leur jarretière.

Pourtant la paresse est si grande dans certaines de ces administrations, enviées par l'Europe, dit-on, qu'il



L'EXPÉDITIONNAIRE.
Album des *Mœurs administratives* (1827).

serait possible le matin de tendre autour de la plupart des pupitres une toile d'araignée sans qu'elle soit rompue le soir. Après les combats à coups d'épingle la tor-

peur renaît de plus belle, et on pourrait peser le travail de la plupart des employés dans une balance faite de coquilles de noix.

Le bavardage règne en maître dans les bureaux; le « potin » y est élevé à la hauteur d'une harangue de Démosthènes; l'étude approfondie et incessante des collègues s'y fait par des magistrats remplis de mauvaises intentions; la pèse des âmes s'y pratique comme en Égypte, et nul n'y échappe, depuis le ministre jusqu'au garçon de bureau.

Une telle vie, qui consiste à recueillir des grains de sable et à en étudier la forme, le triage incessant de grains de millet, le ratissage quotidien des mêmes navets, ont pour conséquence de donner aux êtres employés à cette besogne des allures et des physionomies d'un ordre tout à fait particulier; la fainéantise, jointe à l'asservissement commandé par la hiérarchie, produit un hébétement ahuri, enlève toute initiative et détruit tout principe d'activité chez ces tardigrades qu'il ne faut pas comparer à la taupe, dans la crainte de rabaisser cet animal.

Et c'était Henry Monnier qui, de son chef, avait choisi l'administration pour y exercer ses facultés! Précieuse ignorance de la jeunesse, mais singulière condescendance du père.

Rarement l'artiste s'est plaint des hommes; toutefois l'administration avait rempli le vase de lie. L'humoriste en a dit quelques mots dans son autobiographie :

« Entré à une époque où toutes les issues étaient ouvertes, on tenait aux belles mains; aussi ma belle main fut-elle la cause de mon admission et celle de ma sortie. Jamais on ne m'eût fait passer à un emploi supérieur, toujours par cette même raison que les belles mains devenaient de plus en plus rares (1).

» Fatigué, après quelques années d'un emploi qui ne pouvait me mener à rien, de voir me passer tous les jours sur le corps les neveux, filleuls, cousins et petits-cousins de Son Excellence, du secrétaire général, des directeurs, chefs de bureaux, sous-chefs, etc.; poussé à bout par les taquineries incessantes d'un commis principal sous les ordres immédiats duquel je servais, et qui de sa vie ne m'aurait pardonné de savoir le français, *observant* toujours au lieu de *faire observer*, je cherchai les moyens de sortir de cette impasse en me dérobant aux petites persécutions de mon fâcheux tyran. »

Mais quel historiographe eurent là les bureaux! On peut feuilleter le cahier d'images de 1828, intitulé *Mœurs administratives dessinées d'après nature par Henry Monnier, ex-employé au ministère de la justice.*

Imaginez le regard de l'humoriste enveloppant la personne d'un chef de division, sa morgue, sa suffisance,

(1) Henry Monnier possédait une écriture très-correcte. Jusqu'à la fin de sa vie et même dans l'état de gêne où la maladie tenait l'artiste, cette calligraphie conserva sa droiture et son honnête configuration.

le mépris qu'il a de ses subordonnés, l'admiration qu'il professe pour sa suprématie. Voilà un fonctionnaire bouffi de ce qu'il croit son mérite, qui tient en pitié et tracasse les gens qui l'entourent. Il est affairé de riens, se préoccupe de misères, touche à tout, en oublie



D'après un croquis de 1828.

les affaires importantes qui s'entassent sur son bureau, fait un clignement d'œil et se croit Jupiter, rêve des économies et crée des dépenses, devient menaçant devant un inférieur, plat devant un supérieur, prétend régler les rouages de son service et les emmêle.

Cet homme, que le hasard a placé à la tête de fonctions qui l'ont sacré autocrate, se croit puissant et s'admire dans sa superbe. Il est juste qu'il soit châtié. Deux yeux d'un modeste employé, en apparence courbé sur son bureau, sont aux aguets et transperceront un jour cette misère officielle.

Volontiers les inférieurs s'amusent d'une caricature, à condition qu'ils y trouvent représentés les ridicules de leurs supérieurs; mais Monnier, emporté par la raillerie, n'y mettait aucune politique et restait sans alliés pour se moquer en même temps des grands et des petits, des chefs de division et des expéditionnaires.

En ce sens, la *Réception ministérielle*, reproduite ici, est un petit drame des plus piquants pour nous, mais qui piquait au vif les acteurs. Tous ces bureaucrates, qui, dès le seuil du cabinet du ministre, courbent leur corps hiérarchiquement et s'abaissent d'autant plus qu'ils ont conscience de leur élévation administrative, sont vraisemblablement des portraits. Le soin avec lequel sont traités les profils, même des derniers plans, semble l'indiquer.

Un ministre, homme d'esprit, laissera peut-être poindre un sourire vague à la vue de ces ployeurs d'échines, quoique au fond il trouve irrespectueuses de telles représentations; mais le troupeau qui va à la réception en faisant jabot, les plumitifs pour lesquels la



Messieurs les Directeurs, Chefs, Sous-Chefs, Employés, Surnuméraires allant complimenter une nouvelle Excellence (1828).

date de la vue de leur chef suprême une fois l'an devient mémorable, tous ces êtres qui, avec l'habit de cérémonie, ont endossé des physionomies triomphantes, des airs de tête solennels, des yeux et des bouches de commande, supportent difficilement qu'on représente au naturel, avec leur vanité d'employés, leur ineffable contentement d'être admis à s'incliner devant une Excellence, la gloriole qui leur fait trouver, en sortant, petits ceux qui passent dans la rue ce jour-là sans avoir été admis à traverser l'antichambre ministérielle.

Quelle peste que ce Monnier dans un pareil monde! Un farceur sans esprit de conduite! Un mauvais camarade qui se moque de ses collègues, qui abrége les jours de son chef de bureau (1)! Pas d'esprit de corps! encore moins de tenue! Car c'en est une que de s'asseoir devant un bureau, ne fût-ce que pour y tailler une plume toute la journée.

Chacun sentait vaguement, sans en avoir la conscience bien précise, qu'un tel homme n'agissait pas administrativement. Serpent, il avait été jeté par hasard dans un nid de colombes ; de suprêmes efforts devaient être tentés pour s'en débarrasser.

(1) C'était un monsieur Petit, d'une tenue pleine de dignité, ayant sans cesse à la bouche d'admirables formules administratives, pesant ses paroles et leur donnant le bon poids. Fantoche solennel qui, le premier, me dit-on, contribua par sa propre nature à l'agencement des principales lignes de *Monsieur Prudhomme*.

On s'en débarrassa. Henry Monnier put alors employer toute sa causticité à peindre le personnel du ministère de la justice; mais il n'était plus le terrible spectre de Banco troublant les gens par une incessante parodie et des regards qui plongeaient trop au fond de la bureaucratie.

CHAPITRE III

L'ATELIER

Henry Monnier a conté son embarras pour se tirer d'affaire, les regards qu'il tournait vers l'avenir artistique, comment il entra à l'atelier Girodet et la double tâche qu'il entreprit alors en qualité d'employé et d'élève peintre.

Il est curieux de voir le futur auteur des *Scènes populaires* en face du peintre de *Palémon et Sylvie*, le comédien vis-à-vis du mythologue, le créateur de *Monsieur Prudhomme* puisant son enseignement auprès de l'auteur d'*Endymion*. A cette époque soufflait un vent ossianesque qui ne devait pas pénétrer dans les loges de portières décrites à quelques années de là par Monnier. Fingal ne pouvait donner la main à monsieur *Préparé,* et les grottes de Macpherson n'avaient rien de commun avec l'*Intérieur d'une diligence.*

Mais sait-on quel avenir est réservé à tous ces jeunes gens à qui le hasard, le plus souvent, a mis une palette en main et dont heureusement plus de la moitié abandonnent la vie artistique qu'ils eussent encombrée?

De l'atelier de Girodet, Henry Monnier passa dans celui de Gros.

Sur l'attitude du jeune élève, Nestor Roqueplan, à peu près son contemporain, a laissé quelques menus renseignements.

« Échappé à l'éteignoir du notariat et à la claustration des bureaux, Henry Monnier entra dans l'atelier de Girodet et s'y rencontra avec M. Achille Fould; puis, dans l'atelier de Gros, ce foyer de tous nos grands coloristes. Il y travailla côte à côte avec M. Amédée Thayer, et s'y lia d'amitié avec mon frère Camille, avec Robert Fleury, Bonington, Charlet, Eugène Lami, Bellangé, Gudin, etc.

» Il faut lui rendre cette justice : Henry Monnier faisait fort enrager son illustre maître. Toutes les combinaisons de mots les plus plaisantes étaient cherchées et employées par lui pour amener, tant bien que mal, par les pieds ou par les cheveux, les mots *groseillier* et *groseille*. « Je voudrais bien, lui disait-il, que monsieur *Gros eille* la bonté de » regarder ma figure. » (On appelle de ce nom l'étude d'après le modèle ou d'après la bosse.) Une autre fois il s'écriait : « Ah! monsieur » *Gros ayez* la bonté de regarder ma figure. » Et l'horripilation du professeur était au comble (1). »

Ces farces de rapins sont d'un goût douteux, exercées contre un vieux maître dont la fin devait être si douloureuse. On souffre à l'idée de Gros mystifié par son élève; mais la jeunesse est sans pitié.

(1) *Constitutionnel*, 3 août 1863.

Dans l'atelier de Gros, Henry Monnier sentait poindre les *scies* du Cabrion peint plus tard par son ami Eugène Süe, dans les *Mystères de Paris.*

Cependant, à en croire Roqueplan, le passage de l'artiste à l'atelier Gros ne fut pas sans fruits : « Le massier qui recevait les cotisations des élèves se nommait Poisson. Il était en outre contre-basse à l'Opéra. Il fut le premier Apollon d'Henry Monnier. Ce fut lui qui inspira au futur créateur de Joseph Prudhomme ses premiers essais dans le style immortalisé depuis par le célèbre élève de Brard et Saint-Omer. A la fête du massier, Henry Monnier lui envoyait des fleurs et un compliment en vers :

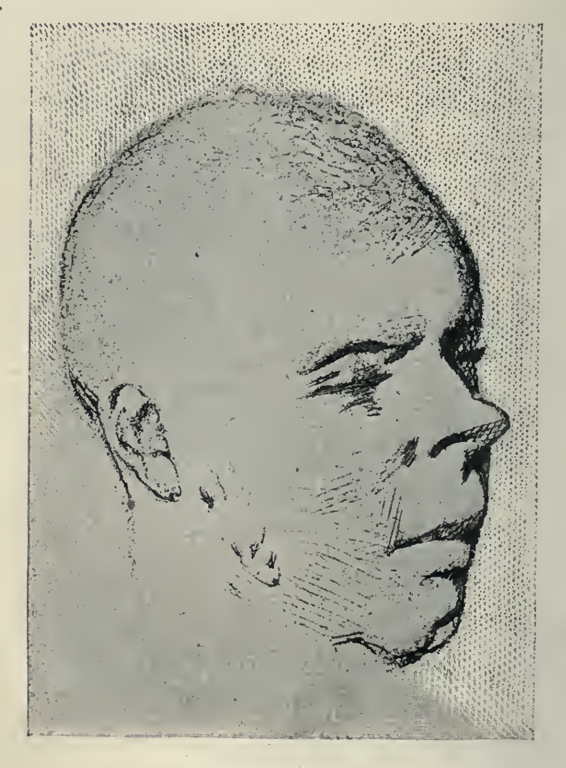
Poisson, c'est aujourd'hui ta fête,
C'est aussi celle de nos cœurs.

« Et le reste dans le même goût. »

Henry Monnier employa mieux son temps. N'est-ce pas sous la direction de Gros que l'humoriste apprit à étudier la physionomie humaine? Sans doute il avait des qualités natives très-prononcées de la pénétration du masque de l'homme, qualités que ne saurait communiquer aucun maître; mais à en juger par certains croquis postérieurs pleins de gravité, d'après des cadavres ou des plâtres de suppliciés, on sent qu'Henry

Monnier puisa à l'atelier des notions d'enseignement classique qui sont aussi nécessaires à un dessinateur comique qu'à un véritable peintre.

Dans les divers portraits au crayon reproduits dans



L'ASSASSIN PAPAVOINE.

Croquis d'HENRY MONNIER, d'après un moulage sur nature.

ce volume, et dont je dois communication à l'obligeance de la famille, Henry Monnier se montre un véritable

dessinateur, qui a fait des études sous l'œil d'un maître.

La plupart de ces crayons inédits, empruntés à des albums de voyage, Henry Monnier n'en tira aucune vanité, aucun profit. En ceci, comme en beaucoup d'autres choses, l'artiste passa à côté; il eût laissé une galerie de célébrités contemporaines aussi curieuse à consulter que la série de médailles du sculpteur David; peut-être même eût-il apporté un accent de réalité plus accusé.

Sa facilité de main était extrême. « En ai-je fait de ces portraits à Nantes, c'est effrayant! » écrit Henry Monnier à son ami Ferville, en lui rendant compte plus tard de ses pérégrinations de comédien.

C'est un des côtés très-particuliers de l'homme que ce crayon qu'il portait partout avec son masque, et qui, si on y ajoutait une plume, serait le symbole le plus caractéristique à graver sur son tombeau.

Tout être avec lequel le comique passa quelques instants agréables, il le dessina sans s'inquiéter de sa valeur intellectuelle ou sociale, qu'il fût prêtre, bourgeois, paysan, peintre ou comédien. Ce sont d'abord les « bons enfants » que le dessinateur fixe au crayon, les « camarades ». Il dessina en outre les gens à figures accentuées, ceux dont plus tard il voulait se rendre compte des attitudes, des traits; plutôt des hommes que des femmes.

A voir cependant le joli portrait qu'il a retracé de la

jeune fille à qui il devait donner son nom, il est regrettable que la fréquentation des femmes pendant la jeunesse de l'humoriste ne l'ait pas poussé à reproduire plus souvent d'agréables profils; mais il était attiré par les rides de la vieillesse, les traits accusés nettement par les passions, et dans cet ordre favori Henry Monnier a laissé de certains portraits qu'eût admirés Chardin et qui l'eussent fait choisir avec joie par Lavater pour élucider le texte de sa *Physiognomonie*.

Cet esprit froid, plus sensible qu'il ne le paraissait, a reproduit une dizaine de fois le portrait de son père à différents âges, encore vert ou terminant sa vie dans un fauteuil de malade : détail bon à noter, car un fonds de tendresse, beaucoup plus considérable que le vulgaire ne se l'imagine, est caché chez ces êtres en apparence scrutateurs, qui doivent leur impassibilité à bien des illusions perdues, et qui n'en conservent pas moins sous des apparences flegmatiques un vif amour de l'humanité.

Ils examinent, observent pour ne plus être trompés, raillent volontiers et se rient de l'homme, savent dénouer les cordons de masques qui cachent l'égoïsme, la fièvre de l'argent, la bataille des intérêts. C'est ce regard si nettement projeté sur les passions intérieures, traduites extérieurement par la déformation des traits, que le philosophe de Zurich eût reconnu à un haut degré chez l'humoriste.



PORTRAIT D'APRÈS NATURE.

Fac-simile d'un dessin au crayon d'HENRY MONNIER.
(1846)

Il me serait facile de m'étendre plus longuement sur les rapports d'Henry Monnier avec Gros, sur la façon dont l'élève quitta l'atelier, sur ses récriminations et sur les blessures qu'il causa au grand peintre.

J'ai sous les yeux deux lettres datées de 1823, auxquelles Monnier attachait une certaine importance, car après sa mort on en a trouvé copie sous enveloppe dans ses papiers. La première, adressée à Gros, est pleine de récriminations; l'élève se venge du professeur par des traits sarcastiques et mordants. Deux mois après, son auteur, mieux disposé, assure que sa lettre primitive est « entachée de cette aigreur dont il est si difficile de se préserver quand on est révolté par une injustice. »

La situation d'Henry Monnier était devenue délicate à sa sortie de l'enseignement du baron Gros. Une certaine publicité avait été donnée aux démêlés entre l'élève caustique et le maître soucieux : « A votre voix, écrit le jeune dessinateur, tous les ateliers se ferment devant moi. »

On entrevoit bien par la nature d'Henry Monnier dans sa jeunesse, par l'inconscience de ses propos et de ses tours, le fâcheux renom qu'il avait dû se faire dans le monde tranquille de l'Institut et de l'École des beaux-arts. Le caricaturiste qui pointait avait-il un tel besoin d'enseignement académique qu'on lui ouvrît les portes d'un atelier que ses dons funestes de railleur à outrance eussent rempli vraisemblablement de trouble?

Je ne veux pas donner plus d'étendue à ce débat, croyant en avoir marqué les points principaux. Les sectateurs de « l'école des documents », ceux qui ressassent des misères relatives à tout homme ayant un renom, les pointeurs d'anecdotes, les diseurs de riens qui impriment gravement dans les *Archives de l'art français* le nombre de pots de confitures qu'une mère économe envoyait à Cochin filius, les écrivains qui veulent paraître « bien informés » savent où se trouvent les lettres manuscrites dont je parle; elles leur fourniraient au besoin quelques pages de texte original et un demi-volume de commentaires.

Je tenais seulement à montrer quel essor devaient prendre de semblables facultés de raillerie dans un milieu où tout concourait à les exciter.

CHAPITRE IV

LES GRISETTES

Je me souviens d'un ancien vaudeville, *la Semaine des amours;* sa trame jeune et agréable caressa d'une façon si particulière ma nature de collégien émancipé, que l'air et la chanson se dégagent de souvenirs de toute sorte accumulés en moi.

Nos amours ont duré
Toute une semaine...

Je n'en sais pas plus; mais quand le gai motif de la musique d'alors vient se joindre à ces deux vers, tout un printemps de jeunesse pointe et donne des fleurs comme celles des amandiers après les dernières gelées de mars.

Henry Monnier, par ses lithographies si finement coloriées, appartient à la Restauration. Il semble avoir connu de très-près la femme de cette époque, non pas

absolument la grande dame, mais la modiste, la grisette, celle que chantaient Désaugiers et Béranger, la même dont Paul de Kock se plaisait à raconter les parties de campagne. Rien de plus aimable que le crayon du dessinateur entre 1825 et 1830; Henry Monnier représenta la femme sous un jour charmant et bon enfant qui n'est plus dans nos mœurs.

En feuilletant ces séries, on est initié aux plaisirs d'endroits parisiens tout à fait modifiés, transformés ou démodés, comme Tivoli ou Romainville. Tout ce monde de commis, d'étudiants et de grisettes se contente de plaisirs à peu de frais, d'amourettes plutôt que d'amour. La passion échevelée, on la laisse à l'école romantique. Les amoureux boivent du cidre, mangent des croquets, montent à âne et dînent sur l'herbe : amourettes qui ne font pas plus pressentir les *Lorettes* de Gavarni que celles-ci n'annoncent les sombres et bestiales filles entrevues par le peintre Guys.

Henry Monnier, qui, en sa qualité d'employé et d'artiste, devait être au mieux avec ces aimables personnes, entreprit de les peindre avec un certain développement. Il a dessiné des albums de *Grisettes* qui ne comportent pas moins d'une centaine de planches et qui contiennent les joies, les bouderies, les serments, les petites trahisons de ces séduisantes créatures. Vous voyez de près la femme, non pas compliquée, ni rouée, ni faisandée de la génération qui suivit; un peu de légèreté



FRONTISPICE DE L'ALBUM DES GRISETTES.

Lithographié par HENRY MONNIER.

(1829)

seulement pourrait être reproché à ces aimables filles par les esprits chagrins qui manquent de philosophie en matière de sentiments. Enlevez les manches à gigots, les robes à carreaux écossais produites par le succès de la *Dame blanche;* qu'un coiffeur moderne détruise la sa-



Croquis d'Henri Monnier. (Vers 1830.)

vante architecture des *coques* auxquelles sacrifiaient toutes les femmes de l'époque, vous vous trouverez dans une mansarde, en face de l'aimable créature court vêtue, qualifiée du joli nom de *grisette.* Un mot enterré dans la tombe de mademoiselle Déjazet.

« Le maréchal de Noailles, dit Saint-Simon, était fort accusé de n'avoir point renoncé à la grisette. » Ces liaisons faciles, que n'ont pas dédaignées d'illustres séducteurs, Henry Monnier en a composé de petits drames touchants ou de gaies comédies dessinés qui ont pour théâtre l'atelier d'une modiste de la rue Vivienne, ou le

comptoir d'une dame tenant un café de la rue de la Chaussée-d'Antin, parfois le boulevard de Gand.

On « sable le champagne » dans les mansardes des modistes; des « trottins » à la mine futée sont suivis par des messieurs à gros ventre, qui soufflent à l'oreille des petites des propositions aventureuses; c'est encore l'éternelle scène de récriminations entre le protecteur et la protégée, qui est assez ingrate pour ne pas tenir compte des bienfaits d'un vieux monsieur et le plante là pour aller courir les prés Saint-Gervais avec un galant qui n'a ni ventre ni breloques, mais qui est plus jeune que le protecteur (1).

(1) Une partie du charme de ces estampes tient au soin matériel qu'apportait Henry Monnier à la publication des séries mises en vente par la veuve Delpech. Après Debucourt et les petits maîtres « en couleur » qui employèrent le procédé de coloriage par impression, vient Henry Monnier. Il ne se servit pas du même moyen; mais aquarelliste habile, il peignait lui-même ses modèles et surveillait attentivement le travail des coloristes.

CHAPITRE V

LA GALANTERIE

Henry Monnier a sa façon d'être sérieux, c'est d'entrevoir la nature avec simplicité. Un croquis, une indication valent toute une scène de comédie de mœurs.

Si je détache d'une feuille remplie des prodigalités du crayon de l'humoriste le croquis : *Madame est encore sortie*, j'assiste au théâtre de la Montansier à un incident de vaudeville nettement dessiné et d'un comique trouvé sans effort. Mon habitude n'est pas d'épiloguer sur les images et de noircir inutilement une page quand le crayon s'exprime plus visiblement en quelques traits; mais cette scène me tente et j'essaye d'en bien préciser l'esprit.

Le protecteur d'une jeune beauté est reçu par une femme de chambre dont l'attitude résolue et la mine

futée devraient bien lui faire pressentir qu'il n'est pas attendu. Terrible cette fille sortie on ne sait d'où. Le personnage est solennel : ou fonctionnaire d'un rang élevé, ou magistrat. Son pardessus est admirable de dignité. La tête de l'homme « bien conservé », reste digne malgré la déconvenue de la réception; aussi le protecteur apporte-t-il une médiocre confiance à ce que lui répond l'effrontée : — *Madame est encore sortie.*

Derrière le paravent on aperçoit un chapeau d'homme et des bouteilles vides. Dans une chambre à côté sans doute

De champagne s'enivre Julie.

Voilà un monsieur fort désappointé qui avait compté passer quelques instants agréables avec Julie et qui redescendra piteusement l'escalier en se disant à chaque marche : — *Madame sort bien souvent !*

Ce petit croquis dramatique, recommandable par le soin avec lequel il est traité, ne vaut-il pas une scène du théâtre de Madame?

Henry Monnier, au début de sa carrière, en dessina un certain nombre d'autres du même ordre où il mit en antagonisme la jeunesse et la maturité, l'amour et l'argent; petits drames peu creusés, qu'il entrevit plutôt en vaudevilliste de l'école de Scribe qu'en moraliste.

Était-ce la conséquence des révolutions, des guerres,



— MADAME EST ENCORE SORTIE.

D'après un croquis de la série des *Distractions*.

(vers 1832.)

des deuils de famille qui avaient laissé la tristesse dans trop de cœurs? Mais les écrivains de la Restauration n'approfondissent guère et ne trempent pas leurs plumes dans le noir des passions; ils se contentent de petits tableaux de genre à la Désaugiers : *Paris à cinq heures du matin.* Au théâtre le public applaudit le *Dîner de Madelon*, et c'est d'accord avec cette bonne humeur qu'Henry Monnier trace d'un crayon léger des scènes de mœurs que le public de 1879 ne trouvera pas assez compliquées, mais que les époques qui suivront celle-ci remettront sans doute à leur plan.

Le peintre était alors frappé de tout ce qu'il voyait extérieurement, et ses dessins reflètent fidèlement, avec son âge, l'état de son esprit. C'est ainsi qu'il a représenté avec les *demoiselles* du Palais-Royal celles qu'on appelait les *demi-castors*, un nom qui parut très-spirituel à l'époque et qui demanderait presque un Champollion pour en déterminer le sens exact. Quoi qu'il en soit, vertus faciles et demi-vertus ont posé devant Henry Monnier, devenu non pas tout à fait complice, mais d'une large indulgence pour ces Madeleines sans repentir.

Les messieurs qui suivent les femmes, les biches que cette chasse ne rend pas timides, les amateurs du beau sexe, les personnes qu'une proposition de mobilier en acajou ne fait pas rougir, les soirées interlopes données par une dame de Sainte-Amaranthe, les intrigues ébauchées facilement au boulevard de Gand, les amours plus

faciles encore devant l'étalage du libraire Ladvocat, toutes ces scènes où la femme est en jeu, sont rendues par un crayon spirituel et qui ne s'effarouche pas trop des conséquences.

Pourtant, à quelques années de là, l'artiste devait se modifier et représenter le vice et la débauche, non pas en Hogarth, car le grand peintre anglais est un prédicant. Monnier est plus froid dans son résumé. La jeunesse a fait place à une maturité impartiale. L'homme ne fait pas étalage de vertu ; il ne se sert pas non plus de ces pendants faciles où sont représentées l'honnête ouvrière et la fille débauchée. Il a parcouru les prisons, les



LA FILLE.

hôpitaux spéciaux où la paresse, l'abus des nuits ont poussé la plupart de ces femmes, et devant ce miroir il laisse l'observateur conclure, le penseur à ses méditations.

CHAPITRE VI

LE MONDE DE LA RESTAURATION

Avant de s'attarder dans les loges des portières, chez les célibataires du Marais ou dans la bourgeoisie des derniers échelons, Henry Monnier fréquenta la société de son temps, non pas tout à fait l'aristocratie du faubourg Saint-Germain, mais celle qui venait s'emparer de la Chaussée-d'Antin et qu'a chantée M. de Jouy. Sur ces nouveaux terrains s'était implanté un groupe de riches industriels, de banquiers, qui se développa, prit une extension considérable, occupa un rang bien tranché dans le Paris nouveau, et reconnut pour véritable roi M. Laffitte, pour général La Fayette et pour poëte Béranger.

Il est très-agréable à regarder dans les images d'Henry Monnier ce monde dont il eût pu rester le portraitiste élégant, si de multiples facultés n'avaient pas jeté l'artiste dans des entreprises dont aucune ne le mena à la

fortune. Pendant un certain temps Henry Monnier coloria les soirées, les raouts, les bals et concerts de ce monde nouveau. Vraisemblablement il en fût devenu le peintre favori, si à la précision de son crayon ne s'était joint un esprit sarcastique qui le poussait à percer d'outre en outre les vaniteuses prétentions de la bourgeoisie qui pointaient déjà.

C'est la face la moins connue du talent de l'homme; dessinateur ingénieux alors, il se plut à reproduire l'élégance des toilettes de femmes.

Le monde de la fin de la Restauration ne paraîtra peut-être pas distingué à ceux qui fréquentent le demi-monde d'aujourd'hui, plus brillant, mais bien autrement frelaté. Il faut, pour bien juger une époque, ne pas faire le dédaigneux et surtout s'abstenir de comparer le passé avec les lunettes du présent : modes et coutumes, quand elles ne sont pas encore protégées par les glacis de l'archaïsme, prêtent trop facilement à l'ironie. Ainsi, nous avons été élevés à regarder comme ridicule tout ce qui se rattachait à la période de 1810 à 1828; l'empire, la Restauration ne faisaient qu'un dans le mépris artistique des romantiques, et dans ce jugement, qui manquait à la fois de justice et de justesse, les hommes, les œuvres et les choses furent en butte à des sarcasmes faciles.

Si pourtant on consulte les dessinateurs de l'époque, et particulièrement Henry Monnier avant qu'il ne se con-

centrât tout à fait dans la critique de la bourgeoisie, on remarquera une élégance particulière à la Restauration.

Ce monde, que nous appelons bourgeois parce qu'il est moins raffiné, offre une qualité qui nous fait absolument défaut aujourd'hui, une certaine bonhomie, avec moins de désir de s'afficher.

L'argent ne fut pas le grand mobile du règne de Charles X. La société, qui se ressentait encore des effroyables secousses politiques antérieures, apportait dans ses plaisirs une certaine délicatesse. Les intérêts matériels peu développés ne faisaient pas remplacer le sentiment par la monnaie. Les rangs étaient moins confondus. Si la fille tenait le haut du pavé, c'était seulement dans les galeries de bois; on ne la voyait pas se mêler ouvertement aux plaisirs publics et y prendre pied comme dans le monde parisien actuel, teinté d'américanisme.

Les gens moins blasés se procuraient des jouissances plus faciles. Les *Filles de marbre*, les *Dames aux camélias*, ne prenaient point alors cette importance parisienne bizarre, qui est de surface, il est vrai, mais qui doit tromper les non-initiés appelés à juger de l'état des mœurs françaises par la littérature dramatique.

Ce n'est pas à dire toutefois que les années qui précédèrent le gouvernement constitutionnel représentassent

un idéal spartiate, non plus que la France soit devenue, ainsi que le prétendent les Allemands, absolument corrompue et dépravée; seulement la littérature et la peinture d'alors, si on me passe d'accoler de nouveau Béranger et Henry Monnier, traitaient la galanterie avec bonne humeur. *Frétillon* et *Julie*, déjà archaïques, apparaissent gaies, spirituelles, avec une pointe de volupté épicurienne; mais elles n'occupent qu'un coin de l'œuvre du chansonnier, et ne s'affichent pas constamment en pleine lumière.

Les désespérances, les inassouvissements et autres importations romantiques, d'où découle la fureur hystérique de plus d'un roman moderne, ne prévalent pas à cette époque dans le monde; on les laisse au compte des bas-bleus dont Alfred de Musset a tracé un portrait frénétique dans la fameuse pièce de vers :

Quand Madame Waldor
A Paul Foucher s'accroche.
. . . .

Les femmes de la bourgeoisie n'avaient pas de ces goûts insatiables, et ce n'est ni dans *Angèle* ni dans *Antony* qu'il faut chercher la peinture de la société de ce temps, mais bien dans les claires images où Henry Monnier représente la femme avec ses toilettes, au bal, au spectacle, en peintre d'accord avec son époque.

Dans les scènes assez nombreuses consacrées à l'aris-



CHAUSSÉE-D'ANTIN.

Réduction *fac-simile* d'une composition lithographiée par HENRY MONNIER (1828).

tocratie bourgeoise par le peintre, on retrouverait au besoin la véritable nature de l'artiste, ses goûts, ses fréquentations et jusqu'à ses déconvenues amoureuses. En même temps qu'Henry Monnier s'amuse à des plaisirs faciles avec les grisettes, il fait la cour aux femmes de la bourgeoisie; aussi les a-t-il peintes en contemporain qui ne s'effarouche pas de leurs bérets, de leurs manches « à la folle », et qui les trouve aimables malgré leurs attifements de 1828.

Je trouve ce partage de cœur nettement marqué dans *la Petite Fille* et *la Grande Dame*, une des rares scènes où l'humoriste a montré une égratignure à son cœur, un peu de tendresse sentimentale.

Charles, l'artiste, est aimé de la grisette Fanny. L'aimable fille, un peu délaissée, se plaint à son amant :

« Mon petit chéri, il y a bien longtemps que je ne t'ai pas vu, et cependant je le voudrais bien, vu que j'ai fini tes bretelles que j'ai brodées... J'ai craint que tu ne sois fâché contre moi de ce que je t'ai rencontré l'autre jour dans la rue avec mon carton; je m'en suis bien repentie, car j'ai passé tout le reste de la journée et toute la nuit à en pleurer. Ne sois donc plus méchant à mon égard. Je t'irai voir demain matin sans faute, entre dix et onze; tu y seras, n'est-ce pas? Je t'en prie, mon chéri. Cette fois-ci, si tu n'y es pas, laisse ta clef, je verrai ton linge. Adieu, aime-moi comme je t'aime; ne sois plus méchant, pas trop infidèle, car vraiment tu es aimé de ta

» FANNY.

» *P. S.* — Je t'apporterai quelque chose que tu ne t'y attends pas, qui te fera plaisir. J'embrasse tout ce que j'aime. »

L'ingrat, qui commence à manquer aux rendez-vous

de la petite Fanny, est en effet attiré dans les salons de madame Sainte-Hippolyte, une coquette; mais les tendresses que trouvait Charles auprès de la grisette se changent en amertumes dans le salon de la grande dame. Déceptions, tromperies, ironie et froideur de cœur punissent le jeune artiste de son ingratitude. Un soir il fuit, le cœur brisé d'avoir eu affaire à une telle coquette.

Au dedans de l'hôtel, la musique retentit; au dehors, Charles, accablé, s'assied sur un banc de pierre en face de l'hôtel où trône son infidèle et retombe anéanti.

Je cite la conclusion :

UNE JEUNE FILLE, *enveloppée d'une pelisse, s'approche de Charles.*

Qu'avez-vous, monsieur, vous souffrez?

CHARLES.

Ciel! Fanny!

FANNY (*se jetant dans ses bras*).

Oh! mon chéri! que t'a-t-elle fait?

CHARLES.

Chère amie, que de torts j'ai envers toi!... Je veux les réparer... Viens!

Ce dénoûment bien romanesque était utile comme constatation de note sentimentale, la seule à ma connaissance dans l'œuvre écrite d'Henry Monnier; il

montre en outre le triomphe de la grisette pleine de cœur sur la grande dame blasée.

Dans ce monde élégant, où peut-être Henry Monnier perdit quelques illusions, il trouva par contre une ample collection de types qui formèrent sa première manière, la meilleure.

L'homme surtout, il l'a bien vu sous toutes ses faces d'invité, dans ses diverses qualités de personnage poli-



LE CHANTEUR DE ROMANCES. (1)
(1832-1834.)

tique, de galant, d'amuseur, de dandy, et il remplit ses cartons de croquis, certain d'avoir à s'en servir un jour et de représenter les hautes classes avec toute l'importance qu'elles s'attribuent.

(1) Quelques contemporains croient reconnaître le compositeur Panseron dans ce croquis.

Grâce à ces dessins, nous assistons aux scènes du monde transitoire de la fin de la Restauration, et nous faisons rapidement connaissance avec des couches de personnages qui nous en apprennent plus sur les mœurs d'alors que bien des livres prétentieux sur la société polie.

CHAPITRE VII

VOYAGES EN ANGLETERRE ET EN HOLLANDE

Jeune et déjà bien posé dans le monde, Henry Monnier partit pour l'Angleterre avec un de ses camarades qui devait devenir le peintre des élégances de la haute bourgeoisie, M. Eugène Lami.

Contrairement à la plupart des humoristes qui, croyant se targuer d'indépendance, affichent leur mépris pour la société et les gens polis, Henry Monnier, grâce à ses facultés de comédien et de conteur de salon, fréquentait le monde, y tenait sa bonne place et s'y montrait, non avec les ridicules des modes que chaque jour amène, mais pouvant occuper son rang dans toutes les classes, sans se faire remarquer des basses par des recherches de toilettes trop voyantes, des hautes par le sans façon particulier à la bohême.

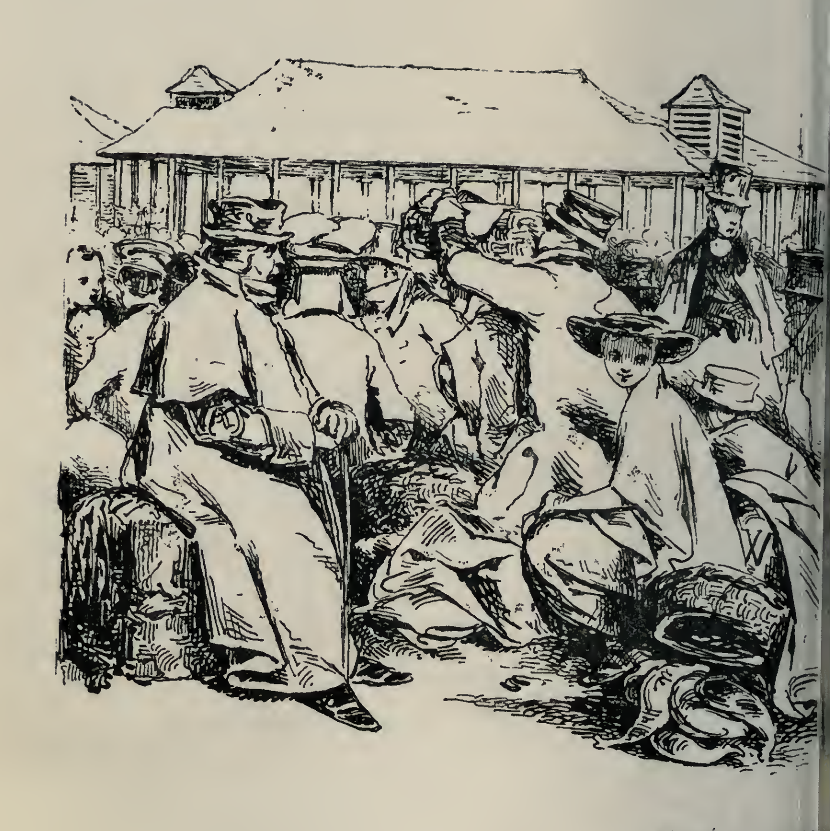
A cette date, deux artistes de divers mérites avaient

conquis la célébrité à Londres, Mathews et Cruishanck, l'un au théâtre, l'autre chez les éditeurs d'estampes. Quoique Monnier fût déjà en possession de sa propre nature, son talent de comédien et de dessinateur n'était pas inaccessible à de nouveaux courants, surtout ceux qui pouvaient se mêler à ses eaux sans les troubler. Mathews, surtout Cruishanck, exercèrent sur le jeune artiste une certaine influence qui n'avait pas prise sur son originalité, influence semblable à celle qu'à Paris le caricaturiste Rowlandson éprouva à la vue des estampes de Debucourt et des autres petits maîtres.

L'œuvre de Monnier qui porte le plus visiblement cette trace a pour titre *Contrastes;* c'est un album de croquis sur pierre tracés d'une main aussi légère que si elle tenait une pointe d'aqua-fortiste, et qui évoquent les souvenirs des plus spirituelles vignettes de Cruishanck.

Dans un autre ordre il faut signaler l'album qui a pour titre *Voyage en Angleterre*, dessiné en collaboration par Eugène Lami et Henry Monnier. Le premier s'était réservé les scènes aristocratiques et de *high-life;* le second, les agitations du peuple de la rue.

L'arrivée des *steam-boat*, le retour des matelots qui fait penser aux chansons navales de Dibdin, le pugilat qui se passe dans le *ring*, les vieux watchmann, habillés de manteaux gris, avec leur lanterne sourde et leur crécelle bruyante, qui semblent des fantômes d'une antique police à côté des *policemen* d'aujourd'hui,



MARCHÉ AUX POISSO

Voyage en Angleterre d'EUG

(1



LLINGSGATE.

…y et d'Henry Monnier.



ont été représentés par Henry Monnier avec une impersonnalité bien rare de la part d'un artiste français.

En regard de chaque planche, une courte notice indique les détails du sujet représenté ; je donne celle qui a trait au marché de Billingsgate, reproduit ici en fac-simile :

« Billingsgate est un quai de la Tamise, non loin de la douane (*Custom-House*) ; c'est là que chaque nuit, à la lueur des torches, se fait la vente du poisson en gros destiné à la consommation de Londres. On comprend tout ce que ce spectacle a de pittoresque et de bruyant. Les marchandes de poisson ou « les nymphes de la Tamise », comme les appelle quelque part lord Byron, sont des viragos dont l'accent, le langage, les gestes et le costume n'ont rien de féminin. Ce sont souvent des Irlandaises, ce qui explique comment elles distribuèrent *gratis*, pendant une semaine, du poisson aux prêtres émigrés français. »

La description n'est rien à côté de la scène de mœurs bien composée où l'artiste s'est montré au-dessus de sa tâche. Cette composition, les artistes de nos jours en tireraient le sujet de plusieurs toiles qu'ils estimeraient un certain nombre de billets de banque.

Ce ne fut pas là malheureusement le cas d'Henry Monnier, méconnu de son vivant par les « connaisseurs ».

Ses croquis de voyage offrent la particularité de montrer combien chez lui la qualité de peintre était dominante.

J'ai sous les yeux les impressions d'une tournée en Hollande. A lire le texte, l'homme semble n'avoir re-

recueilli que des banalités (1). Il n'en est pas de même si on regarde ses dessins de monuments d'Amsterdam, de matelots de la Frise. Chose singulière que cet artiste qui, littérairement, ne sait que traduire des sensations bourgeoises, et qui, graphiquement, les met en relief d'une façon si particulière. Je sais bien qu'à prendre des exemples modernes, Thackeray, l'écrivain humoriste anglais, se montra insuffisant dans les types dessinés qu'il entreprit de joindre à ses romans, et que la réputation de Théophile Gautier n'est pas due à ses pastels de demoiselle.

Mais Henry Monnier avait taillé sa plume presque aussi souvent que son crayon. On ne le devinerait pas en lisant le passage suivant :

« Les Hollandais sont, au demeurant, gens fort intéressants, fort industrieux, très-peu communicatifs, fort adroits et très-spirituels. Pour nous, qui ne les connaissions que d'après les tableaux des Teniers, des Ostade, des Steen, Brauwer, Bega et tant d'autres, nous avons été surpris en les voyant si différents de ce que nous imaginions ; les femmes, celles de la Frise surtout, nous les trouvâmes tout bonnement charmantes. »

On pourrait encore trouver dans ce passage une bonhomie à la Paul de Kock. Le faux-col de monsieur Prudhomme apparaît quand Henry Monnier admire le costume des Frisonnes, « leurs petites mules qui renferment parfois de certains petits pieds qu'envieraient

(1) L'article publié dans l'*Illustration*, janvier 1845, n'a pas été réimprimé.



MATELOTS HOLLANDAIS. (1845.)

les petites maîtresses de la capitale des beaux-arts et de la civilisation. »

Les dépenses, les formalités de douane tiennent une bonne partie de ce *Voyage en Hollande* où l'auteur dépense son ironie à décrire des types de table d'hôte :

« Nous aurions désiré nous trouver en Hollande avec des Hollandais; le hasard nous fit loger chez un Italien. Tout le temps de notre séjour à Rotterdam, nous n'avons rencontré que des Russes, des Allemands, beaucoup d'Israélites, des Suisses et des Français. Il y avait là un de nos compatriotes qui faisait les délices de la table par ses bons mots et son adresse. C'était un jeune homme honorable qui voyageait pour la quincaillerie; il possédait un talent extraordinaire pour faire revenir dans la poche de son gilet une pièce de monnaie placée sur l'extrémité de sa botte, lançant la pièce au plafond et la faisant retomber à la place d'où il l'avait tirée. Nous vîmes rarement plus de modestie unie à plus de grâce et de gentillesse. »

Ailleurs Henry Monnier semble jaloux de la façon de narrer des Guides-Joanne :

« La Haye, la résidence du roi et où siégent les autorités du pays, est une assez jolie ville, bien tenue, toute mignonne; assez triste pendant l'absence de ses augustes hôtes, elle ne présente rien de bien remarquable. Le palais du roi, l'habitation du prince d'Orange, le théâtre, sont des monuments fort ordinaires. Au musée de la Haye sont rassemblés les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise et l'œuvre capitale de Paul Potter, que nous avons possédée au musée du Louvre. »

Henry Monnier n'a réservé que quelques lignes d'explication au sujet des écoles d'orphelins et d'orphelines d'Amsterdam; peut-être songeait-il, non sans raison, que son crayon parlait d'une façon plus accentuée que sa plume.

« Une des choses qui nous frappèrent le plus à Amsterdam est sans contredit l'école des orphelins, où sont admis les enfants des deux sexes avec des costumes tout à fait d'un autre âge ; on est saisi de surprise à la vue de ces petits bonshommes coupés en deux par du rouge et du noir et conduits à la messe par des messieurs qui ont aussi un air tout particulier, l'air que nous avons voulu reproduire ici. Ce personnage est accompagné de monsieur son fils, et le tout est croqué d'après nature. Les jeunes filles, coupées en deux comme les garçons, ne sont pas moins originalement vêtues. Cette institution d'orphelins est une des plus belles dont s'enorgueillisse avec raison la Hollande, assez portée d'ailleurs à s'enorgueillir de tout ce qui lui appartient. »

Les croquis de voyage d'Henry Monnier ont une qualité particulière, sur laquelle on ne saurait trop insister, celle de bien rendre le caractère d'un pays étranger, de ses habitants. En Angleterre, l'artiste voit des Anglais, en Hollande des Hollandais. Il est tant d'artistes qui transportent leurs visions partout où ils passent. Gavarni a représenté des misères irlandaises à travers lesquelles apparaît son fatigant ronron de Débardeur et de Lorette. Ce peintre des modes retrouvait partout ses propres poupées intérieures, avec leurs attifements parisiens. Monnier, moins séduisant pour les masses qui veulent être amusées, regardait froidement s'agiter les poupées extérieures, et c'est un des motifs qui intéressent à son œuvre dessinée les esprits réfléchis.

CHAPITRE VIII

HENRY MONNIER PENDANT LA PÉRIODE ROMANTIQUE

L'inconscience, ou plutôt la partie intellectuelle inconsciente particulièrement bizarre au milieu des vives facultés affirmées si nettement en de certains cas par Henry Monnier, permet au besoin de le rattacher à toutes les écoles et à tous les principes, aux classiques défendus pied à pied dans le *Constitutionnel* par MM. Étienne et Jay, aussi bien qu'aux doctrinaires romantiques cantonnés dans le *Globe*.

Au fond du cœur, Monnier devait tenir pour Fulgence et Vafflard; mais le romantisme exerçait à la fin de la Restauration une telle pression sur les hommes et les choses; ses bataillons étaient si ardents, si jeunes, si tumultueux, qu'il était dangereux de ne pas s'y enrôler. Aussi Henry Monnier, dont le crayon était la partie flexible, ne se fit-il pas prier pour prêter son concours au mouvement.

C'est même un détail qui mérite d'être signalé que l'aptitude à répondre immédiatement à toute commande, de la part d'un être réfléchi et personnel, d'ordinaire lent à concevoir et entrant difficilement dans la pensée d'autrui : elle n'indique pas seulement de la bonne volonté, de la prestesse de main, elle est la preuve de longs approvisionnements d'observation. L'esprit du peintre était meublé d'une grande quantité de motifs divers.

Qui feuillettera *les Contes du gay sçavoir* (1), entrepris à une époque où l'étude des manuscrits concordait avec celle de l'architecture et du mobilier gothique, sera certainement étonné de la tâche qu'avait acceptée le peintre ordinaire des *Grisettes*.

On ne voit pas Henry Monnier, non plus que Paul de Kock, faisant agir des personnages chaussés de souliers à la poulaine ; l'ornementation des cathédrales, les saints dans leurs niches ouvragées ne semblent guère du ressort de la plume qui relatait les propos et du crayon qui dessinait les personnages du *Roman chez la portière*.

Tel était le courant romantique. Enrôlement forcé, presse de soldats à la façon anglaise. Le bibliophile

(1) *Les Contes du gay sçavoir. Ballades, fabliaux et traditions du moyen âge, publiés par Ferd. Langlé, et ornés de vignettes et fleurons imités des manuscrits originaux, par Bonington et Monnier. Imprimé par Firmin Didot pour Louis Denozan, librairie, rue des Fossés-Montmartre, n° 4.* In-8. [1828.]



Fac-simile d'une lithographie d'Henry Monnier.

(1828.)

Jacob ne badinait pas, et le farouche Théophile Gautier n'eût pas fait d'article sur *les Scènes populaires*, si l'auteur n'eût donné des gages à la jeune école.

De cette association bizarre entre Bonington, jeune peintre tout à fait romantique, Ferdinand Langlé, vaudevilliste égaré dans des pastiches de fabliaux du moyen âge, et Henry Monnier, déjà connu par ses mystifications, ne faut-il pas conclure que les deux derniers membres de cette trilogie n'avaient pas trouvé leur voie et suivaient le courant en attendant mieux?

Où Monnier appartient le plus, en apparence, au mouvement, c'est quand en même temps que Tony Johannot, Jean Gigoux, Célestin Nanteuil, il apporte son concours à la décoration des livres de Stendhal, d'Eugène Süe, d'Alexandre Guiraud, de Servan de Sugny et autres. Il n'est peut-être pas à la hauteur des dessinateurs romanesques qui distribuaient le noir sur le blanc avec prodigalité et qui abusaient des déchirements d'horizons traversés par des éclairs invraisemblables.

Henry Monnier a pour qualité enviable la clarté. Et tous les artistes employés par l'éditeur Renduel sont (qu'on me pardonne le mot) des *sombreurs* à outrance. Faisant corps avec les poëtes *mélancholiaques* (le romantisme finit par me gagner moi-même), ils se montrent échevelés ou *déchevelés*, si l'on veut, comme les héros des romanciers moyennagistes.

Comprend-on l'admirateur des réjouissantes petites vignettes de Cruishanck aux prises avec les jeunes-France si peu français, mais si espagnols, si italiens, qui reniaient Voltaire et adoraient Gongora? Véritablement, l'homme dut faire de véritables efforts sur lui-même et jeter de grosses pierres sur sa conscience pour ne pas avouer à la face de ses contemporains qu'il préférait *la Demoiselle à marier* de M. Scribe à *la Tour de Nesle.*

Aussi, dans ma jeunesse, je pris un moment en grippe le pauvre Monnier, qui, se croyant obligé de se mettre un nez de carton, m'avait induit en erreur. Les romantiques, qui cherchaient partout des congénères, particulièrement à l'étranger, jetèrent tout d'abord leur vue sur Hoffmann le visionnaire, quoique le Berlinois se laisse entraîner au fantastique par tempérament, sans se préoccuper d'un fantastique de mode. Les *Contes nocturnes* et les *Contes mystérieux* ayant passé le Rhin, on voulut connaître le portrait et les croquis de l'écrivain allemand qu'on tenait en France pour dessinateur au moins aussi étrange que sa physionomie. Les Magazines, alors fort accrédités, s'empressèrent de répondre aux goûts du public, et dans *le Musée des familles*, Henry Monnier fut chargé de reproduire les fantaisies de l'auteur du *Roi des puces*.

Du portrait de l'homme le dessinateur donna un aspect passablement tourmenté et plus singulière encore fut la reproduction ci-contre d'un de ses dessins.



Pseudo-dessin fantastique d'Hoffmann, par Henry Monnier.
(*Musée des Familles*, 1834.)

A quelques années de là, étudiant de près la vie et l'œuvre du conteur prussien, et manquant de dessins authentiques, j'écrivis à Henry Monnier de vouloir bien m'indiquer la source où il avait puisé les motifs publiés dans le *Musée des familles.*

« Ces dessins sont entièrement de ma composition et je suis prêt à en faire d'autres », me répondit-il avec une sincérité que dans mon excessif amour de la réalité je regardais comme du cynisme.

Ardent à la pourchasse de documents positifs, je fus cruellement désillusionné par une semblable réponse, surtout quand j'entrai en possession des véritables dessins d'Hoffmann qui sont froids et sans aucuns rapports avec l'enveloppe fantastique de ses contes.

Je n'insiste pas sur ce détail. Il était de mode à cette époque de jeter à la tête des hommes célèbres toutes sortes d'histoires fausses, mais attendrissantes. C'était le triomphe du carton-pâte, et il faut aujourd'hui plus d'une retouche pour raviver le ton de la couleur locale primitive, qui est devenue bien jaune et bien poussiéreuse.

L'école romantique eut pourtant entre autres qualités de raviver inconsciemment la tradition française après la découverte de sentiers étrangers qui n'aboutissaient à aucune grande voie, de secouer la torpeur de la littérature de l'empire, peut-être classique et animée des meilleures intentions, mais sans couleur.

Par un fil assez mince on peut toutefois rattacher Henry Monnier au romantisme; les petits drames des *Scènes populaires*, par leur forme dialoguée, formaient un trait d'union entre le livre et le théâtre. L'importance considérable donnée alors à la scène n'appartient pas seulement à Victor Hugo et à Alexandre Dumas. La plupart des jeunes doctrinaires du *Globe* suivaient la même voie : MM. de Rémusat, Vitet, Mérimée. Ils croyaient nécessaire d'appliquer le dialogue à des scènes historiques du passé, et le public de cette époque s'exaltait pour *les Barricades*, *la Chronique sous Charles IX*, qui ne sont pas restées la partie brillante du bagage de leurs auteurs.

Ce n'était pas absolument l'enseignement que suivait Henry Monnier; il était peu d'humeur à se complaire dans la lecture des anciens chroniqueurs pour y puiser des sujets de conceptions dramatiques; mais parallèlement à ceux qu'on pourrait appeller des dramaturges en chambre, étaient groupés un certain nombre de gens d'esprit, élevés à l'école des *Proverbes* de Théodore Leclercq, qui employaient la forme du dialogue scénique pour rendre leurs aspirations libérales, bonapartistes et anticléricales.

C'est toute une littérature à part et digne d'occuper un rayon de la bibliothèque d'un curieux que celle des gens d'esprit qui s'appellent Romieu, Cavé, Dittmer, Lœve-Weimars et à la tête de laquelle on pourrait

placer Mérimée, ne fût-ce que pour le tenir à distance du trop solennel monsieur Vitet.

Ces écrivains, de beaucoup supérieurs intellectuellement aux auteurs dramatiques de second ordre leurs contemporains, paraissent n'avoir cherché que des succès de salons. Spirituels, mordants, amis de la raillerie froide et concentrée, c'est dans un petit monde qu'ils choisissent leurs spectateurs. Sceptiques, mais jetant un coup d'œil sérieux sur l'avenir, ils ne veulent pas que la carrière administrative leur soit fermée pour cause d'exercice de la littérature, et quand la porte des fonctions publiques leur est ouverte, ils tiennent à ce qu'on ne leur reproche pas leurs folies de jeunesse. Ce qui ne les empêche pas d'en commettre, mais à huis clos.

Mérimée, nature essentiellement sarcastique et frisant l'athéisme, devient inspecteur des monuments religieux.

M. Cavé occupe divers postes administratifs avant de devenir directeur des beaux-arts.

Romieu le mystificateur est nommé préfet.

Lœve-Weimars, un des *lions* du boulevard de Gand, Henry Beyle (Stendhal), athée décidé, sont appelés à des postes consulaires.

Henry Monnier, lui, appartint jusqu'à la fin de sa vie à la bohême. Et pourtant n'eût-il pas fait un administrateur presque aussi convaincu que monsieur Vitet?

La plupart des écrivains dont je viens de citer les noms étaient liés entre eux non-seulement par la camaraderie, mais par la nature même de leur esprit, de leurs talents; aussi les quelques volumes qu'ils publièrent sont-ils ornés d'une composition d'Henry Monnier.

C'est en 1827 que paraissent les *Soirées de Neuilly, esquisses dramatiques et historiques*, publiées par M. de Fongeray, ou pour parler plus bibliographiquement, par MM. Dittmer et Cavé. A la faveur de ce pseudonyme, les auteurs pouvaient se railler en toute liberté des congrégations, des émigrés et des salons ultrà-royalistes du faubourg Saint-Germain (1).

Un autre ouvrage, également illustré par Henry Monnier en 1828, *les Scènes contemporaines laissées par feu madame la vicomtesse de Chamilly*, cache sous les jupes de la douairière trois hommes d'esprit : Lœve-Weimars, Romieu et le vaudevilliste Vanderburch. Les sujets traités sont du même ordre, dans le même courant d'idées.

On voit l'enchaînement. Les *Proverbes romantiques*

(1) Quelques-unes de ces scènes ont sans doute perdu de leur piquante actualité; cependant je citerai la *Conspiration de Malet*, qui est dramatique et côtoie de très-près l'instruction de ce grave complot. Sans leur parti pris de se rattacher à l'administration, MM. Cavé et Dittmer eussent pu devenir des écrivains remarqués dans cet ordre semi-historique, semi-politique.



M. DE FONGERAY.

Fac-simile du frontispice des *Soirées de Neuilly.*

(1827.)



de Romieu sont de 1827; la première édition des *Scènes populaires* d'Henry Monnier paraît en 1830. Ces écrivains se fréquentaient, voyaient le même monde, se



Fac-simile DE LA VIGNETTE
de *Plik et Plock* d'EUGÈNE SUE. (1831.)

prêtaient leur concours et ne s'oubliaient pas dans la vie.

Quand, à quelques années de là, le comédien courut la province, chargeant ses amis d'intervenir auprès du directeur des beaux-arts pour obtenir l'autorisation de jouer certaines pièces que pouvaient arrêter des préfets de département, « Cavé t'a connu autrefois, comme tu dis, lui répondait Nestor Roqueplan; mais il te connaît encore, et sachant que je t'écris, il me charge de mille amitiés pour toi. »

Il en est de même de Mérimée, quoiqu'il se soit tenu à l'écart du monde de la bohême. « Mon cher ami,

écrit-il à Monnier, notre ministre [sans doute M. Fould] part ou va partir pour Tarbes. Il sera de retour, je pense, d'ici à trois ou quatre jours. Je ne comprends pas trop quel est le *bénéfice* que vous me demandez. Si j'étais ministre des cultes, je vous ferais abbé de Thélème, etc. »

Et pourtant en face de ses anciens camarades arrivés aux honneurs, l'humoriste se sentait timide, lui qui n'était arrivé à rien qu'à mettre en action le *Roman comique*, à écrire quelques *Scènes populaires* dans les journaux et à tailler parfois son crayon pour des éditeurs qui ne comprenaient pas quel parti il y avait à tirer des rares facultés de l'homme.

C'est à Monnier que Romieu, devenu préfet, disait : « Si *tu* continues à me dire *vous*, on te prendra pour mon domestique » ; mais celui-là, malgré sa qualité d'administrateur, resta absolument homme d'esprit, sans renier son passé de viveur, quoi que fissent les petits journaux qui avaient accolé le titre de *hanneton* à son nom (1).

La lettre suivante, qui vaut mieux que ces plaisanteries

(1) Ouvrez les premières années du *Charivari* à n'importe quelle page, vous verrez bourdonner le nom *Romieu*. L'administrateur a signé un arrêté — fort utile — ordonnant la destruction des hannetons; c'en est assez pour mettre en verve les gens d'esprit de ce temps. Un ancien rédacteur de petit journal me disait : « Je me suis fait, pendant quelques années, douze cents francs de rente, rien qu'avec les hannetons de Romieu. »

faciles, montrera un homme de cœur que les dignités n'empêchaient pas de venir en aide, autant qu'il lui était possible, à son ancien compagnon de folies, Henry Monnier.

CABINET
du
PRÉFET

Chaumont, le 28 septembre 1843.

« Mon cher ami,

» Merci cent fois de ton bon souvenir. Le mien ne t'a pas manqué et te suivra toujours. Les gens d'esprit et de cœur à la fois sont trop rares pour qu'on ne s'honore pas de leur amitié, et tu es de ceux-là.

» Il y a des gens qui croient qu'on doive rester toujours à vingt-cinq ans, et qui s'émerveillent de voir arriver des succès à qui sait prendre un parti sérieux, après avoir oublié quelque temps une éducation sérieuse, après avoir quitté de grandes relations momentanément pour la folle et bonne vie de poésie et de jeunesse.

» Ce sont ceux-là dont tu parles sans doute et qui ne me pardonnent pas. A leur aise, je m'en préoccupe peu.

» Toi, mon ami, qui as voulu goûter de tous les arts, parce que tu es un grand artiste, tu me reverras sans doute à Paris ou ailleurs. Partout, et en tout temps, je serai heureux de te rappeler notre vieux temps, celui des grisettes et des chansons. Nous n'en serons pas moins gais pour être moins jeunes, ni plus bêtes, j'en ai l'espoir.

» A toi de tout cœur.

» G. A. Romieu. »

Je peux paraître me détourner de ma route. Mais n'était-il pas bon de montrer les anciens compagnons de jeunesse d'Henry Monnier, les gens d'esprit qui, de 1825 à 1830, suivirent la carrière des lettres et s'en firent un marche pied, tandis que lui, l'humoriste, restait seul

fidèle à son art, le développait, et arrivait à en donner une expression non plus teintée de romantisme, mais plus française et plus complète?

CHAPITRE IX

LES DÉBUTS D'HENRY MONNIER JUGÉS PAR SES CONTEMPORAINS

Les débuts d'Henry Monnier dans l'art furent très-heureux, trop heureux. Celui qui, du premier coup, semble appelé à la fortune se trouve presque toujours, plus tard, en face de difficultés et de dures épreuves plus faciles à supporter quand l'artiste jeune, les voyant face à face, s'applique à les vaincre par la volonté et le labeur quotidiens.

Une nouvelle génération de poëtes, de romanciers, de peintres, de comédiens s'avançait en colonnes serrées et poussait de grands cris d'attaque et de triomphe destinés à terroriser un public bourgeois et à le tromper sur le sort et le nombre des combattants. Le plus souvent on célébrait des triomphes là où il y avait chute; on décernait des sabres d'honneur à de braves gens de nature pacifique, improvisés généraux sans le vouloir.

Dans cette armée, formée de recrues de toute classe,

chacun se croyait invincible. Tous se tenaient les coudes serrés, tous passaient pour avoir des talents excessifs. Les gens de génie étaient nombreux et faciles à vivre; les plus grands frayaient avec les plus petits, les superbes avec les humbles. La critique même se faisait bon enfant.

Henry Monnier profita de ces sympathiques dispositions si rares dans le monde des lettres et des arts; aussi en citerai-je divers exemples constatant l'esprit du temps relatif aux questions d'art, l'appui qu'y prêtait le monde d'alors, la somme de talents divers affirmés par le conteur de société, le comédien, l'écrivain, le peintre. On aura en peu de pages un reflet de 1830, de sa camaraderie et du courant qui poussait chaque homme en avant.

Un des premiers en date dans le mouvement, le plus remuant, celui qui faisait montre de plus de vitalité, l'aventurier qui forçait le succès, c'est Alexandre Dumas sans contredit. Quoique ses *Mémoires* soient, en ce qui le concerne, remplis de hâbleries à la Casanova, certains coins sont réservés à des figures d'artistes contemporains parmi lesquelles je détache l'appréciation du nouveau comédien.

« Ce fut le 5 juillet 1831, dit Alexandre Dumas, que débuta Henry Monnier. Je doute que jamais début ait produit une telle émotion littéraire. Henry Monnier avait alors vingt-six ou vingt-huit ans; il était connu dans le monde artistique sous une triple face.



UNE LOGE D'AVANT-SCÈNE.

Dessin d'HENRY MONNIER. (1830-1832.)

» Comme peintre, élève de Girodet et de Gros, il avait, à son retour d'un voyage en Angleterre, fait faire les premières gravures sur bois qui aient été exécutées à Paris, et publié les *Mœurs administratives*, les *Grisettes* et les *Illustrations de Béranger*.

» Comme auteur, à l'instigation de Latouche, son ami, il avait fait imprimer ses *Scènes populaires*, grâce auxquelles la renommée du gendarme français et du titi parisien s'est étendue jusqu'au bout du monde.

» Enfin, comme comédien de société, il avait fait la joie de nos soupers en nous jouant, derrière une tapisserie ou un paravent, sa *Halte d'une diligence*, son *Étudiant* et sa *Grisette*, sa *Femme qui a trop chaud* et son *Ambassade de M. de Cobentzel* (1).

» A force d'être applaudi dans les salons, il avait eu l'idée de se hasarder dans les théâtres, et il s'était fait à lui-même, et pour ses propres débuts, une pièce intitulée *la Famille improvisée*, qu'il avait tirée de ses *Scènes populaires*.

» Deux types créés par Henry Monnier sont restés et resteront : c'est Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, et Coquerel, amant de la Duthé et de la Briand.

» J'ai parlé de la salle du Théâtre-Français le jour de la première représentation d'*Henri III*. La salle du Vaudeville n'était pas moins remarquable dans la soirée du 5 juillet; toutes les illustrations littéraires et artistiques semblaient s'être donné rendez-vous rue de Chartres.

» En peintres et en sculpteurs, Picot, Gérard, Horace Vernet, Delacroix, Boulanger, Pradier, Desbœufs, les Isabey, Thioler (?), que sais-je, moi? En poëtes, Chateaubriand, Lamartine, Hugo; nous tous, enfin. En artistes dramatiques, Mlle Mars, Mlle Duchesnois, Mlle Leverd, Dorval, Perlet, Nourrit, tous les acteurs qui n'étaient pas forcés d'être en scène ce soir-là. En gens du monde, Vaublanc, Mornay, Blancménil, Mme de la Bourdonnaie, la spirituelle Mme O'Donnell, l'éternelle Mme de Pontécoulant, Châteauvillars, qui a le privilége de ne vieillir ni de visage ni d'esprit, Mme de Castries, le faubourg

(1) Ces scènes un peu gaillardes n'ont pas été recueillies; mais la plupart des titres indiquent suffisamment les motifs qui en faisaient le fond. (C-y.)

Saint-Germain, la Chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Honoré. En journalistes, la presse tout entière.

» Le succès fut immense. Henry Monnier reparut deux fois, rappelé d'abord comme acteur, ensuite comme auteur.

» On était, je l'ai dit, au 5 juillet : à partir de ce jour jusqu'à la fin de décembre, la pièce ne quitta point l'affiche. »

Après Alexandre Dumas, Jules Janin, le « prince de la critique », nous initie à un autre petit monde qui se divertissait aux récits d'Henry Monnier; mais il ne faut regarder ce groupe que comme celui de la mansarde de la rue de Vaugirard ou d'un atelier voisin.

« J'aimais, dit Jules Janin, Henry Monnier depuis longtemps, et je ne le connaissais que par ses dessins à la libre allure; j'aimais ses fillettes si naïvement coquettes; j'aimais ses bons mots attachés au texte comme une comédie de Molière attachée à une gravure de Johannot.

» Un soir, j'entendis Monnier pour la première fois. Nous étions réunis plusieurs amis et camarades. Il y avait là, enfants de la même année ou peu s'en faut, et poussés par le même instinct, Chenavard, Champmartin, Achille Ricourt, Théodose Burette, Lœve-Weimars, Devéria et les autres, tous disposés à cette fête qu'on pouvait appeler *la Comédie dans l'atelier!* L'atelier, à peine éclairé, laissait les spectateurs dans une ombre favorable, et comme on s'attendait à quelque scène étrange, le silence s'était fait peu à peu.

» Alors commence Henry Monnier.

» Il était assis sur une chaise, les bras croisés, la tête penchée, les yeux à demi fermés. Son sang-froid était admirable; il inventait des drames à n'en pas finir. Le drame se passait où il pouvait, en haut ou en bas, honnête ou non. Tout lui convenait, la rue et le carrefour, la boutique et le salon, le corps de garde et l'escalier, et, chemin faisant, il rencontrait tant de bonnes têtes risibles, tant de ridicules choisis, tant de mots exquis et d'un bon sel; le plaisir était si grand

et si complet à le suivre en ses réflexions plaisantes, et ce ton excellent, varié, naturel, grivois, ces croquis burlesques, ces cris passionnés, ces images désopilantes, ces émotions dans le cœur et dans la voix, ces ordures même, spirituellement gazées ou toutes crues lorsque l'effet de son drame y devait gagner, que nous passâmes tous, et nous étions nombreux et divers, la plus délicieuse soirée dramatique qu'on puisse ouïr et voir.

» Henry Monnier à lui seul suffit à cette variété, à ces mœurs, à ces jargons.

» Il était plus de minuit quand la toile se baissa sur cette réunion en belle humeur, et je pensais, à part moi, que c'était grand dommage de voir tant de bon esprit et de vives saillies perdus dans une comédie de salon, au profit de quelques privilégiés, pendant que cette comédie, reproduite sur la scène au profit de tous, nous ouvrait une nouvelle source de rire et d'intérêt dont nous avions tant besoin. »

Théophile Gautier, particulièrement sympathique à toute œuvre non coulée dans le vieux gaufrier dramatique, ne manqua pas de revenir à diverses reprises sur Henry Monnier écrivain et comédien (1); mais je préfère citer, comme plus caractéristique et entrant davantage au cœur du sujet, l'opinion d'un homme qui créa la critique d'art sous la Restauration ou du moins lui imprima un développement inusité avant lui. Sans doute M. Jal n'a pas creusé un profond sillon en tant qu'écrivain; mais ce qu'il a vu, est bien vu, et son aperçu sur Henry Monnier a cette supériorité qu'il n'est pas hâtif à la manière des journalistes, étant tiré d'une

(1) Voir *le Monde dramatique*, 1835.

étude d'ensemble sur *la gaieté et les comiques de Paris* (1).

« C'est un esprit tout artiste que celui de Monnier; peu d'hommes ont eu l'observation de détail comme lui, peu d'hommes ont deviné autant de choses en procédant par l'application de la théorie des analogues. Le peuple, la bourgeoisie, les salons de la société la plus élevée, il a tout vu d'un coup d'œil fin et exercé; et comme il avait l'organe de l'imitation fort développé, il a tout reproduit, la plume ou le crayon à la main, ou, plus matériellement sur la scène, avec des costumes et sa parole railleuse.

» Avant de jouer la comédie, Monnier était un homme du monde, recherché pour la gaieté piquante de sa conversation, pour des récits plaisants, pour la vivacité de son esprit délicat, moqueur, parodiste, pour l'originalité de ses créations grotesques, pour l'expression humoriste de ses idées comiques parlées ou dessinées.

» Monnier a été commis, élève en peinture chez Gros, auteur de *proverbes* dramatiques et de *charges* lithographiées; il est comédien par circonstance plus que par vocation. C'est un honorable sentiment qui l'a poussé sur le théâtre; il n'était pas riche, vivait de peu, travaillait beaucoup et avait des dettes; il s'est engagé au Vaudeville et il paye ses dettes avec les efforts qu'il fait sur sa timidité devant le public. Il ne sait pas toutes les ruses du métier de comédien, il ne comprend encore que les beautés de l'art; il n'a copié personne, il ne ressemble à personne; il est lui tout à fait, un peu froid parce que l'habitude lui manque, trop fin pour la majorité des spectateurs, parce qu'il procède par nuances délicates au lieu de procéder par nuances de tons larges. Il est plus fini, plus délicat qu'il ne faut. Il n'est pas assez décor.

» J'explique ceci. L'esprit de l'auteur dramatique et du comédien est comme la touche et la couleur du peintre qui fait la décoration de la scène; il faut qu'il produise son effet à distance... L'acteur se fait un visage avec de larges plaques de vermillon qu'il ne fond pas en

(1) *Nouveau Tableau de Paris au* XIXe *siècle*, t. II, Paris, Ve Béchet, 1834, in-8.



CONCLUSION.

Réduction *fac-simile* d'une lithographie d'Henry Monnier.

(1828.)

dégradant la teinte de ses joues à son menton, avec des applications de noir et de blanc qui simulent les rides de la vieillesse ou l'éclat de l'adolescence. Il a besoin d'arranger aussi ses plaisanteries pour qu'elles dépassent la rampe et arrivent jusqu'au spectateur. L'intelligence du public doit être traitée comme ses yeux; elle a sa myopie à laquelle il faut songer. Telle plaisanterie, tel effet qui arriveront juste au but dans un salon, à table, dans une conversation intime, se perdront en route dans une salle de spectacle...

» Monnier, qui me plaît beaucoup au théâtre, n'a pas réussi auprès de la multitude autant que Bernard-Léon ou Philippe. Il n'a pu charmer les spectateurs que ces héros de la farce avaient enthousiasmés.

» Henry Monnier, dans le petit comité, dans la liberté d'une réunion d'amis, est un homme unique... Je n'en ai point vu qui aient le charme original, saisissant de ce conteur, de ce mime parfait.

» Comme beaucoup des comiques les plus gais, Monnier est mélancolique. Il a quelque amertume au cœur, ainsi qu'en ont toujours les observateurs qui ne s'arrêtent pas à la superficie et vont au fond des choses; mais cette amertume n'empêche pas sa gaieté : elle l'accentue seulement, la rend ironique, lui donne de la portée et de l'énergie, la poétise enfin... Dans ses plus grandes débauches d'imagination, il y a toujours en lui l'homme qui se respecte. Ses charges les plus hardies ne répugnent jamais; elles peuvent faire frémir, mais elles n'inspirent ni le dégoût ni le mépris.

» Monnier est encore jeune; il est petit, assez gras, joli garçon; il a des manières distinguées et le costume fashionable. Sa tête, dont il a fait la charge dans le profil d'un cabriolet, a quelque chose de mystérieux.

» L'œuvre dessiné de cet artiste spirituel est considérable... Il est de tous les Français celui qu'on peut le plus justement comparer à Hogarth... »

De cette étude je ne retiens qu'un détail, l'optique qui manquait à Henry Monnier à ses débuts au théâtre,

son talent alors grêle et pas assez accentué, le repoussé qui n'était pas encore arrivé à sa saillie et qu'en ouvrier laborieux il trouva par la suite.

Un dessin fera mieux comprendre ces exigences esthétiques. La silhouette de *Monsieur Prudhomme* dessinée



MONSIEUR PRUDHOMME.

Frontispice de l'édition de 1830 des *Scènes populaires*.

par Henry Monnier dans les premières éditions des *Scènes populaires*, est mesquine; ce ne fut que trente ans plus tard que l'artiste grandit son personnage, l'étoffa et lui imprima l'ampleur bouffonne nécessaire au théâtre. Monsieur Prudhomme s'était présenté timide, il devint ouragan. Ce sont de semblables développements qui nécessitent bien des recherches, des pensées, de longues méditations que le public n'entrevoit pas sous les lignes gaies en apparence du masque comique.

CHAPITRE X

MISÈRES DE LA VIE ARTISTIQUE

Elles sont communes les perfidies de femmes; les dissensions littéraires ne sont pas moins fréquentes. S'il est impossible d'obtenir une appréciation raisonnable de la beauté d'une jolie femme par une autre jolie femme, la balance des mérites d'un de leurs confrères sera rarement tenue droite par un homme de lettres, un peintre ou un comédien.

Tout ce troupeau, rendu nerveux par l'étude et le souci de plaire au public, appartient au « genre irritable », qui existe depuis la civilisation. C'est parfois entre ces gens des coups d'épingle, ou des coups de poignard à l'italienne; ils content eux-mêmes sur leur propre compte des histoires qui feraient les délices d'une loge de portier.

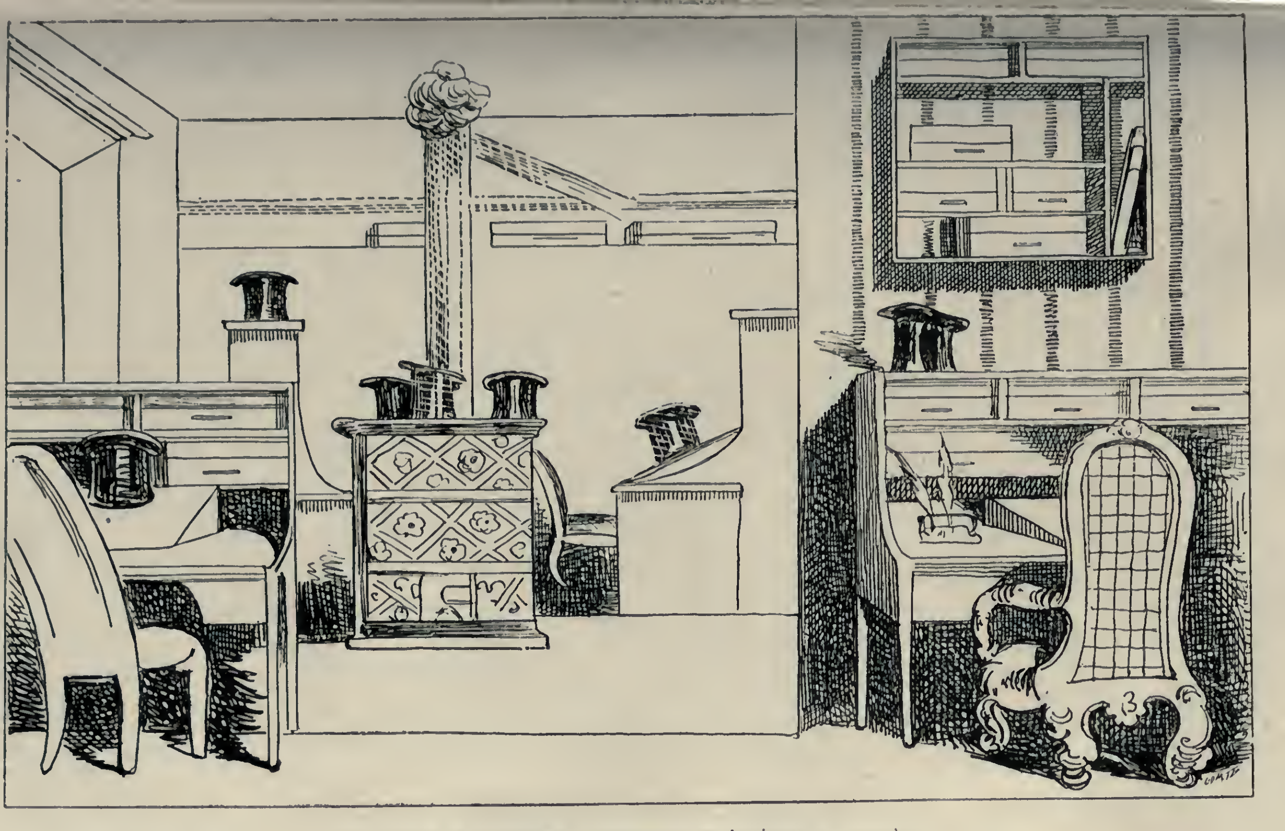
Un beau fruit intellectuel vient à pousser. Où est le ver? se demandent ces jardiniers de la pensée; d'autres

procèdent à l'analyse des parties faibles d'un talent comme un magistrat instructeur cherche où gît le cadavre. L'homme est toisé, jaugé, pesé dès son premier succès, et dès qu'il apporte de nouveaux produits, aussitôt apparaît une armée de douaniers avec des sondes particulières qui leur permettent de juger de la qualité de la liqueur que le nouveau venu entend débiter au public.

Aussi ceux-là sont-ils faibles qui se préoccupent de ces exigences, et se cassent-ils le cou à leur premier exercice, n'ayant pas les articulations de l'esprit suffisamment souples. Ils ont suivi une route périlleuse, ils devront marcher seuls, sans protecteurs, sans camarades, sans élèves, car la plupart des disciples sont des saint Pierre reniant leur maître, bienheureux quand ils ne deviennent pas des Judas. Les amis ne résistent pas à un insuccès; les camarades, au premier vent contraire, cherchent de nouveaux compagnons. Il faut donc avoir une robuste confiance en soi, et surtout suivre une ligne droite.

Ce ne fut pas tout à fait le chemin parcouru par Henry Monnier.

De 1828 à 1838, l'humoriste, on l'a vu, avait été sympathiquement traité par les journalistes. Trois ou quatre volumes de *Scènes populaires*, quelques vaudevilles représentés, de rares apparitions sur les planches, la publication de séries lithographiées chez les mar-



DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI ; PROMENADE DANS L'INTÉRIEUR DU MINISTÈRE.
D'après une lithographie coloriée d'HENRY MONNIER.

chands d'estampes, n'indiquaient pas un de ces producteurs encombrants et triomphateurs qui excitent la jalousie de leurs confrères; la poursuite de l'homme vers tant d'idéals divers faisait au contraire pressentir une existence difficile et mal assise. Dans les lettres et les arts on ne s'attaque pas aux faibles.

Henry Monnier, en outre, faisait partie, quoique irrégulièrement, de la bande d'amuseurs et de gens d'esprit qui font la veille des « mots » pour le lendemain : les Roqueplan, les Méry, les Gozlan, dont a besoin *tout Paris*. Fréquentant divers groupes, ne dédaignant pas plus un coin d'atelier qu'un salon, l'humoriste, par ses récits et ses scènes racontées, s'était créé une popularité non pas absolument fructueuse, mais très-enviable et douce pour son amour-propre.

Aussi fût-ce pour Henry Monnier un coup de bâton aussi violent qu'imprévu, aussi pénible que peu mérité, que lui asséna tout à coup Balzac, son ami. Ce coup, l'artiste le ressentit jusqu'à la fin de sa vie.

Vous trouverez dans *la Comédie humaine* nombre de traits appartenant à des êtres fictifs, qui peuvent être appliqués à certains contemporains de Balzac. M. de Rothschild, Lamartine, George Sand et bien d'autres ont fourni des détails au grand observateur; mais il y a presque toujours idéalisation dans ces types. Dans la fonte d'un personnage de roman Balzac fait entrer divers éléments et ne saurait être accusé de *personnalités*.

Il n'en fut pas de même pour la création de Bixiou, un personnage du roman des *Employés* (1). Bixiou, c'est avec la silhouette d'Henry Monnier un regard profond et peu sympathique jeté sur sa vie, ses habitudes, son talent, son passé, son avenir, ressemblance qui devait être d'autant plus désagréable à un humoriste de première force dans l'art de dessiner un personnage et de le juger

Je donne en entier le croquis, sauf à en montrer les points injustes et à expliquer comment le romancier fut amené à traiter si vertement un confrère.

« Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou désirait la place de Godard ou de du Bruel; *mais sa conduite nuisait à son avancement. Tantôt il se moquait des bureaux*, et c'était quand il venait de faire une bonne affaire, comme la publication des portraits dans le procès Fualdès, pour lesquels il prit des figures au hasard, ou celle des débats du procès de Castaing; *tantôt saisi par une envie de parvenir, il s'appliquait au travail; puis il le laissait pour un vaudeville qu'il ne finissait point.*

» *D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui;* cassant, agressif et indiscret, il faisait le mal pour le mal; *il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien*, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni au Champ d'asile, ni à la monarchie, *insultant surtout ce qu'il ne comprenait point.* Ce fut lui qui, le premier, mit des calottes noires à la tête de Charles X sur les pièces de cent sous. Il contrefaisait le docteur Gall à son cours, de manière à décravater de rire le diplomate le mieux boutonné.

» La plaisanterie principale de ce terrible inventeur de charges consistait à chauffer les poêles outre mesure, afin de procurer des rhumes à ceux qui sortaient imprudemment de son étuve, et il avait de plus la satisfaction de consommer le bois du gouvernement.

(1) *La Femme supérieure.* Werdet, 1838, 2 vol. in-8°.

» Remarquable dans ses mystifications, il les variait avec tant d'habileté qu'il y prenait toujours quelqu'un. Son grand secret en ce genre était de deviner les désirs de chacun; il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne, le rêve où l'homme est mystifiable parce qu'il cherche à s'attraper lui-même, et il vous faisait poser des heures



Fac-simile d'un dessin d'HENRY MONNIER. (1854.)

entières. Ainsi, ce profond observateur, qui déployait un tact inouï pour une raillerie, ne savait plus user de sa puissance pour employer les hommes à sa fortune ou à son avancement.

» Se trouvant sans état au sortir du collége, il avait tenté la peinture, et malgré l'amitié qui le liait à Joseph Bridau, son ami d'enfance, il y avait renoncé pour se livrer à la caricature, aux vignettes, aux dessins de livres connus, vingt ans plus tard, sous le nom d'*illustrations*.

» *De petite taille, mais bien pris, une figure fine, remarquable par une vague ressemblance avec celle de Napoléon*, lèvres minces, menton plat tombant droit, favoris châtains, vingt-sept ans, blond, voix mordante, regard étincelant, voilà Bixiou. Cet homme, tout sens et tout esprit, se perdait par une fureur pour les plaisirs de tout genre qui le jetait dans une dissipation continuelle. *Intrépide chasseur de grisettes, fumeur, amuseur de gens, dineur et soupeur, se mettant par-*

tout au diapason, brillant aussi bien dans les coulisses qu'au bal des grisettes dans l'allée des Veuves, il étonnait autant à table que dans une partie de plaisir; en verve à minuit dans la rue, comme le matin si vous le preniez au saut du lit, mais sombre et triste avec lui-même comme la plupart des grands comiques.

» Lancé dans le monde des actrices et des acteurs, des écrivains, des artistes et de certaines femmes dont la fortune est aléatoire, il vivait bien, allait au spectacle sans payer, jouait à Frascati, gagnait souvent. Enfin cet artiste, vraiment profond, mais par éclairs, se balançait dans la vie comme sur une escarpolette, sans s'inquiéter du moment où la corde casserait.

» *Sa vivacité d'esprit, sa prodigalité d'idées le faisaient rechercher par tous les gens accoutumés aux rayonnements de l'intelligence; mais aucun de ses amis ne l'aimait.* Incapable de retenir un bon mot, il immolait ses deux voisins à table avant la fin du premier service. Malgré sa gaieté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale; il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon caché dans son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui en impose tant aux sots.

» Il demeurait rue de Ponthieu, à un second étage où il avait trois chambres livrées à tout le désordre d'un ménage de garçon, un vrai bivouac. Il parlait souvent de quitter la France et d'aller violer la fortune en Amérique. *Aucune sorcière ne pouvait prévoir l'avenir d'un jeune homme chez qui tous les talents étaient incomplets, incapable d'assiduité*, toujours ivre de plaisir, et croyant que le monde finissait le lendemain.

» Comme costume, il avait la prétention de n'être pas ridicule, et peut-être était-ce le seul de tout le ministère de qui la tenue ne fît pas dire : « Voilà un employé! » Bixiou portait des bottes élégantes, un pantalon noir à sous-pieds, un gilet de fantaisie et une jolie redingote bleue, un col, éternel présent de la grisette, un chapeau de Bandoni, des gants de chevreau couleur sombre. Sa démarche, cavalière et simple à la fois, ne manquait pas de grâce. »

On ne peut le dissimuler, le portrait est très-ressemblant et concorde avec quelques détails donnés par



UNE RENCONTRE.

(1830.)

M. Jal. Henry Monnier et Bixiou ne font qu'un; mais je cherche pour quelles raisons Balzac se montrait tout à coup si désagréable à l'humoriste dont quelques années auparavant il admirait les rares facultés.

L'auteur de *la Comédie humaine* avait de trop importantes visées pour descendre au rôle d'agresseur; l'abus des personnalités particulières aux rédacteurs de petits journaux ne fut jamais le lot de Balzac. Toutefois, je crois trouver le motif de cette rancune dans le roman même d'où est tiré ce portrait et dans un mot d'Henry Monnier.

— Tous les hommes, me disait un jour le vieux comédien, étaient des citrons pour Balzac. Il s'imaginait qu'il devait les presser à son profit.

Telle est la seule plainte que j'aie jamais entendue sortir de la bouche de l'humoriste.

Si pourtant je lis le roman des *Employés*, l'admiration que j'ai pour son auteur ne m'empêchera pas de constater qu'il occupe un des derniers rangs dans *la Comédie humaine*. Pressé sans doute par diverses causes, Balzac livra au public une œuvre dans laquelle son génie ne se manifeste qu'à quelques rares passages. En outre la préoccupation d'Henry Monnier y est telle que l'auteur se sert parfois du dialogue à la manière des *Scènes populaires*, sans s'inquiéter si le dialogue cadre avec le parti pris de récit qui suit.

On connaît la façon dont Balzac entendait la peinture

de la réalité. S'il a à peindre une femme de théâtre, il va demander à Théophile Gautier l'aide de sa plume. De même s'il a besoin d'un poëme. Toutes sortes de petites planètes gravitaient autour de l'astre : Laurent Jan, Ourliac, Lassailly, que le despotique romancier prétendait faire coopérer à sa splendeur.

Je crois entrevoir que le maître a jeté les yeux sur Henry Monnier, dont ailleurs il a déjà employé le talent, pour le faire travailler (en qualité de citron) à ce roman des *Employés* (1). Quel autre que l'artiste connaissait mieux à fond cette race! Mis en demeure par ce grand égoïste de génie, Henry Monnier recula vraisemblablement devant une besogne, sans profit ni gloire, entreprise sous la pression d'un être bizarre et autoritaire.

Ce ne fut pas toutefois, je le crois, par rancune ni désir de se venger que Balzac fit un portrait si ressemblant de son ami. Ayant sous les yeux un type assez fréquent de caricaturiste ou de vaudevilliste égaré dans les bu-

(1) L'humoriste, qui était modeste, sincère et peu médisant, me dit un jour que l'épisode célèbre du *Médecin de campagne*, l'histoire de Napoléon racontée dans une grange par un vieux soldat, avait été fourni par lui à Balzac. Je ne pris pas garde sur l'instant à ce détail, quoiqu'il eût son importance; mais, depuis, M. V. Fournel a retrouvé des morceaux tout entiers de critique de Théophile Gautier reproduits presque mot pour mot dans le portrait de certaines héroïnes de Balzac, et un honnête esprit, vivant bien en dehors des querelles littéraires, M. Élie Berthet, est revenu sur le même fait; il affirmait récemment, dans son *Histoire des uns et des autres*, les allégations d'Henry Monnier en ce qui touche le chapitre épisodique du *Médecin de campagne*.

reaux, le romancier ne s'aperçut pas qu'il photographiait avec trop de détails précis, que devait prendre en mauvaise part un compagnon de jeunesse. Je crois d'autant moins à un acte de mauvaise camaraderie envers un homme inoffensif, que plus tard Henry Monnier fut choisi par Balzac et indiqué à l'éditeur comme un des artistes qui devaient prêter un excellent concours de dessinateur à l'illustration de l'édition définitive, publiée du vivant de l'auteur de *la Comédie humaine;* et même, détail qui ne manque pas de comique, à Henry Monnier échut le lot de dessiner le portrait de ce sosie désagréable, de ce moi fictif mais trop vrai qui s'appelait Bixiou.

C'est là ce qui innocente jusqu'à un certain point Balzac à mes yeux. On ne commande pas à une victime de retracer l'image de son bourreau; un tel procédé de raffinement dans la cruauté dépasserait la barbarie des sauvages.

Était-il permis d'ailleurs à Balzac d'appeler « *égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui* », un artiste qui ne gagna pas la vingtième partie des sommes que le Tourangeau encaissa au profit du développement de son art, sans en rien distraire pour les besoins de la famille qui l'avait tant aidé (1)?

(1) Voir ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC, XXII. *Correspondance*, Michel Lévy, 1876.

Était-ce le gausseur enthousiaste de Rabelais, l'auteur des *Contes drôlatiques* qui devait reprocher à un humoriste de *ne respecter rien*, de ne croire *ni aux Turcs, ni aux Grecs, ni au Çhamp d'asile, ni à la monarchie?*

Balzac, qui jugea prudent de se retrancher derrière le trône et l'autel, était plus sceptique qu'Henry Monnier.

« *Aucun de ses amis n'aimait Bixiou.* » Je trouve des admirateurs plus que des amis parmi les contemporains de Balzac. Il blessa la plupart de ceux qui l'entouraient par son orgueil d'homme de génie, par la montre trop affichée de sa supériorité intellectuelle; emporté dans la vie comme une paille, le romancier ne se doutait pas qu'en cette dernière qualité il entrait d'une façon désagréable dans les yeux de ceux qui se trouvaient sur son passage, et c'est ainsi que j'explique pourquoi Balzac ne modifia pas le portrait de Bixiou dans l'édition définitive de *la Comédie humaine*, n'ayant pas voulu chagriner un artiste qu'il admirait.

CHAPITRE XI

PÉRÉGRINATIONS DRAMATIQUES EN PROVINCE

Ce qui fit toujours d'Henry Monnier un acteur à côté, vint de la fausse idée que se forgèrent les auteurs dramatiques, ses contemporains, de son manque de souplesse. Ayant donné sa mesure dans quelques pièces à travestissements, le comédien ne trouva pas un homme qui comprît que ces diverses silhouettes formaient une carte d'échantillons variés au milieu desquels il n'y avait qu'à choisir.

Il est vrai que le *comique* d'Henry Monnier était particulièrement fin et britannique, et que le public se laisse prendre plutôt au commun, au gros relief.

On dira sans doute, comme M. Jal dans un des chapitres précédents, qu'il en est de l'art du comédien comme de celui du décorateur de théâtre, qu'il faut des toiles peintes au balai et non des fonds traités

à la manière flamande. Ces comparaisons n'ont qu'un semblant de raison.

Toutes les fois que j'ai vu des comédiens étrangers, j'ai constaté chez tous une absence de préoccupation du public qui n'est pas le cas des acteurs français. Le rideau levé, c'est une fenêtre ouverte sur un intérieur qui nous était fermé jusque-là; ces gens s'aiment, se détestent, s'embrassent ou s'injurient comme si quatre mille regards ne les enveloppaient pas. Ils jouent pour eux. Le public français veut qu'on joue pour lui.

C'est pourquoi Paris, en voyant Mathews, le descendant d'une famille célèbre dans les annales dramatiques anglaises, trouvait le comique trop gentleman, c'est-à-dire pas assez cabotin.

J'assistais un jour, à Rotterdam, à la représentation du célèbre mélodrame *le Monstre et le Magicien*. Les acteurs jouaient en hollandais. De ce mélodrame d'une conception d'ailleurs remarquable, se dégageait un courant shakespearien, grâce au premier rôle qui, par ses accents et ses allures convaincus, faisait circuler dans l'action une poésie à laquelle les comédiens de l'Ambigu-Comique ne nous habituent pas. Ce n'était pourtant qu'une troupe nomade qui jouait pendant la kermesse : du dialogue je ne comprenais pas un mot; mais le ton des acteurs était grave, simple et pourtant pathétique.

Se rappelle-t-on ces malheureux comédiens russes qui, il y a trois ans, eurent la malencontreuse pensée de

vouloir nous initier aux mœurs et coutumes populaires de leur nation? Nous étions bien dix spectateurs payants dans une salle où le public se pâme d'habitude aux rengaines de la musique italienne. Qu'importe, ces braves comédiens de Moscou ne s'inquiétaient pas s'ils jouaient devant les banquettes; ils apportaient une foi en leur art, une conviction sérieuse qui s'adressaient aussi bien à dix spectateurs qu'à un public nombreux.

Il en fut de même pour Henry Monnier. L'acteur était distingué, sobre, vrai, cherchant le détail dans le costume comme dans la physionomie. Sans doute, Paris reconnut ces qualités et le journalisme fit fête au comédien auteur; mais ce succès ne dura pas la millième partie d'une pièce à éléphants.

Car vous pouvez, chose incompréhensible et qui ne viendrait à l'idée d'aucun homme sain d'esprit, montrer un à peu près de chemin de fer en toile, trois wagons roulant sur des rails de carton, et vous trouverez pour payer cette « prodigieuse mise en scène » assez de gogos qui, tous les jours, montent réellement en chemin de fer, mais qui veulent, paraît-il, étudier les rouages de la machine sur un jouet de la boutique à quatre sous.

Le succès d'Henry Monnier au théâtre avait été assez éclatant, au début, pour déterminer chez l'artiste une désillusion profonde. Les auteurs ne venant pas à lui, les directeurs se montraient chiches d'engagements. Aussi Monnier, dont la vie s'annonçait difficile

(il venait de se marier), songea-t-il à aller exploiter la province, de compagnie avec sa jeune femme.

Un collectionneur d'autographes a eu l'obligeance de me communiquer un dossier de lettres du comédien à cette époque; j'y trouve, avec la relation des faits et gestes exacts de l'acteur en tournée, la trace d'amertumes profondes qui pointent rarement dans ses œuvres.

Le 30 décembre 1835, Monnier, arrivé à Nantes, écrit à son ami Ferville, du Gymnase : « Nous avons quitté cet ignoble et dégoûtant Paris pour monter dans la meilleure et la plus commode des voitures. » Il fallait bien des déconvenues parisiennes de toute sorte pour s'enthousiasmer si vivement sur le confortable de cet endroit de tortures, roulant si lentement et que nos pères appelaient la « *diligence* ».

Que dire entre comédiens, si on ne s'entretient d'art dramatique? « Hier, écrit Monnier, nous avons donné notre première représentation. J'ai eu une peur atroce, dont le public a bien voulu ne pas s'apercevoir, puisque j'ai été reçu à merveille... Ma femme a terminé le spectacle par *la Fille de Dominique;* la pauvre enfant n'a eu son costume de tambour qu'en entrant en scène; enfin, elle l'a eu. »

A suivre les tourmentes que font éprouver les tailleurs de théâtre parisiens pour la livraison de la garde-robe scénique, et surtout à écouter les malédictions

LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE.



MADAME DESJARDINS.

Fac-simile du frontispice des *Scènes populaires*.

(1831.)

qu'appelle Henry Monnier sur leur tête, il est permis de supposer qu'au départ de Paris les deux époux n'étaient pas riches, et que leurs fonds les plus solides étaient basés sur le succès des représentations en province.

« Adieu, mon bon Ferville, écrit Henry Monnier, j'augure bien de mon départ de Paris. J'espère que l'année qui va s'ouvrir sera plus heureuse pour nos deux ménages. »

Le répertoire du mari et de la femme était peu nombreux : *Madame Gibou*, *la Famille improvisée*, *le Contrebandier* pour Henry Monnier, *Vert-Vert* et quelques pièces de la Déjazet pour la jeune femme.

De Nantes, Monnier se rend dans les petites villes voisines, où il ne dut pas trouver un succès considérable ; mais il a de hautes vues pour son retour, car il écrit de Niort (4 février 1836) :

« Nous repasserons par Nantes... Il paraît qu'il y aura des fêtes à notre retour; illuminations en verres de couleur. Décidément je crois que nous sommes déguignonnés; il est question d'un repas chez Chambéry et d'un bal au-dessus chez les Henry. Il y sera vidé quelques flacons à votre intention. . . . .

» La bourgeoise, Mme Henry Monnier, a fait florès à Nantes. Elle a eu un succès pyramidal. »

Je ne donne pas ces fragments à titre de littérature, mais pour bien rendre la nature de l'artiste insouciant qui a trouvé en province de bons camarades et

qui en oublie aussitôt les misères de la vie nomade.

Au théâtre de Brest, Henry Monnier fait connaissance avec un ténor appelé d'Apreval, à qui il s'ouvre sur son passé, son avenir, ses aspirations dramatiques, la difficulté de s'imposer jamais à Paris comme comédien. Il en résulte un projet d'association pour former une petite troupe de vaudeville, exploiter les villes de province et gagner ensuite la Suisse et l'Allemagne.

L'ami qu'il consulte, Ferville, un des bons généraux de l'armée de M. Scribe, au théâtre du Gymnase, était plus qu'un autre à même de le renseigner sur ce sujet. Ferville avait créé, l'un des premiers, une agence dramatique pour fournir d'acteurs et d'actrices les directeurs de théâtre en province, et il connaissait le fort et le faible des troupes ambulantes et des comédiens. Il avait même demandé à Monnier des renseignements sur les acteurs de talent à faire entrer dans son entreprise dramatique; mais l'humoriste conservait-il le tact nécessaire pour juger ses camarades, lorsque lui-même se trouvait aux prises avec les vents contraires, comme à Brest, par exemple?

« Nous sommes bien mal tombés ici, en carême d'abord, et à la fin de l'année les acteurs en société partent. Pas la moindre bonne volonté. Du reste nous avons fait plaisir dimanche dernier; redemandés tous deux.

» A propos, n'engagez jamais une nommée Zélie Delamotte; c'est une peste. Elle peut se flatter d'être pour beaucoup dans la déconfiture de Lécureux. Une fois en société elle a fait siffler ses camarades; de plus, elle n'a pas l'ombre de talent.

» Vous me trouverez bien méchant; mais je crois devoir vous signaler les bons et mauvais sujets; par exemple, si jamais vous trouvez un bon engagement pour un Martin, j'ai vu Saint-Aubin qui tient l'emploi depuis trois ans à Brest. C'est un brave garçon qui connaît bien son affaire; de plus, c'est un bon travailleur.

» Ma femme a joué *la Muette* dimanche dernier; elle y a produit grand effet. Elle est adorée à Brest; elle aurait joué tout le répertoire de Dugazon sans la paresse de ces messieurs et dames. La République est impossible en France. »

On a un échantillon de l'intérieur des coulisses en province et de l'anarchie des comédiens réunis en société qui amène ce pronostic sur l'avenir de la République, qui ne devait pas se réaliser.

Je note, en passant, le peu de sympathie qu'ont presque toujours manifesté la plupart des auteurs dramatiques et des comédiens pour la forme républicaine, et je l'explique ainsi : étant quotidiennement aux prises avec le peuple qui fait loi dans les théâtres, les auteurs et les comédiens, obligés de reconnaître et de subir cette souveraineté, en conservent par cela même une crainte rancuneuse.

La première tournée était terminée. Le comédien sans engagement revenait se réfugier près de son père, dans cette petite maison de Parnes qu'il devait conserver jusqu'à la fin de ses jours, malgré les difficultés de sa vie. De là il écrit à Ferville (16 décembre 1836) :

« Vous avez dû recevoir de mes nouvelles; je vous parlais d'un projet que j'avais eu, que j'ai encore, de débuter aux Français dans les man-

teaux, car je suis trop vieux, je le sens bien, pour tenir un emploi en province, et ma mémoire est bien paresseuse... »

L'artiste est tout à fait désillusionné. Rien ne lui réussit!

« Que devient le second Théâtre-Français? Me serait-il facile d'y faire mon affaire? On me dit à cela de me rapprocher de Paris; mais je n'y ai plus de domicile, et qu'y ai-je fait pendant tout le temps que j'y ai passé? Je vous assure que parfois il me passe de singulières idées par la tête, mon pauvre Ferville. Enfin, attendons encore; il est pourtant bien triste de vivre ainsi! »

Combien l'homme, que nous avons connu dans la seconde moitié de sa vie, faisait peu pressentir les embarras et les désillusions par lesquels il avait passé! Et ils continuèrent jusqu'à sa mort! Mais l'artiste en avait pris son parti et conquis un calme qui trompait même ceux qui le voyaient dans l'intimité. Ni soucis, ni difficultés de vivre, ni renversements d'espérances, ni isolement,ne purent détruire ce masque d'imperturbabilité qui était attaché avec un tel soin sur sa physionomie que personne n'en vit les cordons.

C'est le propre des natures philosophiques que de laisser aux êtres malingreux les récriminations et les plaintes. Toutes les ulcérations de la vie artistique, Henry Monnier les avait guéries par la bonne humeur. J'y reviendrai plus tard; il faut terminer le récit de ses voyages modifiés par une incarnation nouvelle, celle de directeur de théâtre.



LE MARIAGE DE FIGARO.

Réduction *fac-simile* d'une lithographie d'HENRY MONNIER. (1830.)

Ici je vais parler de moi, car ces souvenirs de mai 1837 sont réveillés par une lettre qui m'apporte toutes les senteurs de printemps de la jeunesse.

De Mons, Henry Monnier écrit à Ferville : « Nous sommes arrivés à Laon le lendemain de notre départ de Paris; nous avons joué trois fois en tout. Salle comble chaque fois; on a refusé du monde. »

Or, voici la perturbation qu'avait jetée dans l'esprit d'un jeune garçon l'annonce de l'arrivée du célèbre comédien dans la petite ville de Laon. J'avais quinze ans, beaucoup de lecture et un aperçu d'enseignement musical. Les *Scènes populaires*, qui avaient aussi contribué à la réputation de l'homme, je les possédais, et tout enfant, avec le théâtre de Molière, elles avaient constitué une source d'impressions comiques inconscientes, mais vives. J'avais lu en outre, dans *le Nouveau Tableau de Paris*, la notice de M. Jal sur les comiques et caricaturistes français, au milieu desquels Henry Monnier tenait sa bonne place.

Avec l'assurance d'un jeune homme qui a fait quelques narrations, je paraphrasai la notice de M. Jal, et le soir, plein d'émotion, j'allai jeter le chef-d'œuvre dans la boîte de l'unique journal de l'endroit.

A mon grand désappointement, l'article ne parut pas; mais je fus mis le lendemain en relations directes, grâce à ma qualité de musicien, avec une des premières célébrités dramatiques qu'il m'était donné de contempler.

Ce sont ces débuts littéraires et artistiques, refoulés pendant dix ans, que me rappelle la lettre d'Henry Monnier, du 10 mai 1837.

Toutefois, Henry Monnier, en tant que directeur de théâtre, m'apparaît enthousiaste excessif. Cette « salle comble », à la porte de laquelle « on refuse du monde », me semble problématique dans une ville de six mille habitants, médiocrement sensibles à l'attrait des choses intellectuelles. La recette, les frais payés, ne devait guère dépasser un maximum de deux cents francs; mais le directeur, pour ses débuts, se contentait de peu.

J'ai parlé ailleurs de l'orchestre du théâtre de Laon (1) : il était composé d'une demi-douzaine de flûtes, de deux bassons toussottants, de quelques collégiens raclant du violon, de trois ou quatre cors plus ou moins sonores, d'un serpent de la cathédrale, qui prêtait son concours aux représentations quand le curé lui en donnait l'autorisation. Les plus habiles instrumentistes étaient des ménétriers auxquels était adjoint un maître de danse. Un concert à faire fuir à mille lieues un véritable musicien.

Henry Monnier, dans la même lettre, a tracé le portrait de son propre chef d'orchestre, qui ne me semble pas déplacé à la tête des musiciens amateurs de Laon :

« Notre petite troupette est très-gentille. Le petit chef d'orchestre, le premier jour, s'est tant soit peu fourvoyé. Il était mort de peur; mais, depuis, il a pris sa revanche, et il va à merveille. C'est, du

(1) *Portraits et souvenirs de jeunesse*, 1 vol. Dentu 1872.



LA DILIGENCE.

Croquis de 1844.

reste, le plus drôle de corps qu'il soit possible de voir. Il m'amuse tant! Il prend plaisir à tout faire en route. Il aide à relayer les chevaux; il fait la voltige. »

Ce chef d'orchestre, qui « aide à relayer les chevaux », était-il le renfort suffisant pour tirer de l'ornière musicale les braves mélophobes, mes compatriotes? J'en doute.

En tant qu'accompagnateurs, le plus clair de notre besogne consistait à compter d'innombrables pauses, à nous livrer à des *tacet* prolongés afin de goûter plus à notre aise les plaisirs de l'art dramatique. A part le massacre des ouvertures par tous ces racleurs d'instruments à cordes, ces toussoteurs d'instruments à vent, qui s'entendaient pour faire grincer les dents du public, nous laissions le chef d'orchestre accompagner à lui seul les ponts-neuf de *la Famille improvisée.*

Henry Monnier ne paraît pas s'être préoccupé de ces détails. Son petit chef d'orchestre faisait la voltige! Et lui-même, le père de *Monsieur Prudhomme,* n'eût-il pas plus sagement agi en se faisant directeur de cirque ou montreur de chiens savants?

Quelle cuirasse doit posséder un directeur de théâtre en province, surtout le directeur d'une troupe ambulante! Quelle lutte contre le destin! Quel arsenal est nécessaire pour lutter chaque jour contre les créanciers! Quelle subtilité pour disparaître d'une petite ville sans ameuter les logeurs, les aubergistes, peu sensibles aux conséquences de salles vides!

Tels étaient les obstacles à vaincre auxquels ne pouvait se plier la nature de l'humoriste, et qui le firent rentrer en France après d'infructueuses tentatives en Hollande.

CHAPITRE XII

LE COMÉDIEN ÉGOÏSTE

Affaissé sous le poids de ses déconvenues dramatiques, Henry Monnier n'osait plus revenir à Paris où les difficultés de la vie ont besoin d'être portées avec scepticisme sur le boulevard; il alla se réfugier dans le petit village de Parnes, chez son père.

Le comédien, même dans sa jeunesse, avait un fonds trop bourgeois pour imiter ceux de ses camarades qui tenaient tête à la dette et ne se montraient jamais plus brillants qu'après les éclaircies des sombres nuages accumulés par les huissiers. Il n'est pas donné à tout le monde de jouer dans une vie aventureuse le rôle de ces gens de ressources qui, poursuivis par des légions de créanciers, renversent les moins dangereux et s'en servent comme de tremplin, d'où ils s'élancent pour étonner par leur audace le monde parisien.

Monnier était médiocrement trempé pour ces exercices. Envisageant la culture de son art avec moins de dépenses de nerfs, il lui fallait le repos, la réflexion pour mettre en ordre ses observations, et la solitude, quelque dure qu'elle soit à un comédien, semblait encore un port au pauvre artiste ramenant sa barque à moitié désemparée.

Une des accusations qui atteignit plus tard Henry Monnier fut son égoïsme, son manque d'amis. Les hommes sont admirables quand ils touchent à ces cordes et on comprend le beau rôle que s'attribue dans le monde un monsieur « plein de cœur », décrétant par là que les autres n'en ont pas.

Ces banalités sont impatientantes. L'ensemble de la vie d'Henry Monnier, sa vie besoigneuse, le rien qu'il laissa à sa mort, malgré son travail quotidien, montrent que cet égoïsme avait été placé par l'homme à de bien chétifs intérêts.

L'artiste avait des amis, chose rare dans les arts, des amis dévoués qui de Paris le suivaient au loin, constataient ses déconvenues, tâchaient de lui faire prendre son isolement en patience et donnaient au pauvre comédien, échoué à Parnes, des conseils véritablement affectueux.

J'ai eu à ma disposition un certain nombre de lettres d'un comédien en réputation au théâtre du Gymnase, Perlet, qui lui aussi, si j'en juge par des portraits



LE BAL.

1830-1832.)

et des dessins, devait être un acteur discret et fin, auquel il ne manqua que la santé pour acquérir une plus haute réputation.

Perlet, un peu plus âgé qu'Henry Monnier, était un guide sûr; il lui indiqua sa voie, les diverses étapes à parcourir, et tint le comédien isolé au courant du mouvement dramatique parisien.

En ce sens je donne, à titre de renseignement, le jugement humoristique de Perlet sur un succès considérable que venait d'obtenir le théâtre du Gymnase. On ne trouve pas trace d'une pareille note dans les critiques dramatiques d'alors, et quoique le vaudeville *le Gamin de Paris* appartienne au théâtre de second ordre, il est bon de voir le contre-coup que peuvent en recevoir d'ingénieux comédiens cherchant une trame solide pour la recouvrir de leurs caprices et de leur amour du vrai.

« 12 janvier 1836.

» Rien de remarquable à Paris en fait de nouveautés théâtrales, écrit Perlet à Henry Monnier. *Le Gamin de Paris*, qui fait courir, est, selon moi, une pauvre pièce, bien romanesque et bien fausse. Le véritable gamin de Paris, c'est le vôtre; mais telle est la corruption du goût du public que cette peinture si vraie et si morale n'obtiendrait pas, j'en suis certain, le quart du succès de l'autre.

Tant, il est vrai, mon cher, dans le siècle où nous sommes,
Que l'art de réussir est de flatter les hommes.

» En effet, le *Gamin* du Gymnase, au lieu d'être une franche canaille avec son instinct de méchanceté que développent si vite et si grandement le plus souvent l'exemple de ses parents, celui de ses camarades et son genre de vie, se borne pour toute gaminerie à jouer à la toupie

et à faire quelques niches au voisin; mais il sauve du canal, en s'y précipitant, un enfant prêt à se noyer; puis il vient chez un général lui demander raison du déshonneur de sa sœur, séduite par le fils de ce général, le tout en phrases fort ronflantes.

» Il est fâcheux pour l'auteur que les plus longues pièces du Gymnase n'excèdent pas deux actes. Son gamin, tel qu'il l'a conçu, pourrait fournir hardiment cinq actes. Ayant sauvé des eaux précisément la fille de ce général, la reconnaissance eût fait un devoir à celui-ci de la donner pour femme au gamin qui, au troisième acte, se trouverait avoir tout naturellement sept à huit ans de plus. Au quatrième acte, une révolution éclaterait à laquelle le gamin prendrait une part si active qu'au cinquième acte on ne pourrait faire autrement que de le nommer roi de France.

» Raison de plus, mon cher Monnier, pour faire de notre art un métier qui donne non la gloire, mais bien l'indépendance. »

Perlet ne s'en tint pas à la raillerie ni à cette rancune contre le public, auxquelles se laissent parfois entraîner les vrais artistes dans leurs heures de découragement; il jugeait sainement la nature d'Henry Monnier, se rendait peut-être mieux compte que lui de ses facultés enfouies, et s'il eût tenu à Perlet, dont il était question à cette époque pour la direction de l'Odéon, dès 1836 Henry Monnier eût tracé un sillon profondément comique au théâtre.

« 10 juillet 1836.

» J'éprouve un profond chagrin de n'avoir pas réussi, non que j'espérasse y faire fortune. Ce n'était point sous ce point de vue que je l'envisageais; mon but était de fonder une entreprise utile et honorable. Il y a mille tentations, mille innovations à faire au théâtre auxquelles il faut renoncer, tant que des directeurs mercenaires seront à la tête de ces entreprises.

» J'y voyais aussi l'espoir de tirer parti de votre talent, et pour ne parler que de *Monsieur Prudhomme*, cette création si heureuse, ce



PROMESSE DE MARIAGE.

D'après une lithographie d'HENRY MONNIER.

type si parfait du dieu bourgeois, j'aurai voulu le faire intervenir dans quantité de pièces. Dans l'ancienne comédie, le personnage comique est presque toujours un Scapin ou un Frontin, être fantastique et de convention. *Prudhomme* aurait eu sur eux l'avantage d'être la reproduction d'un personnage vrai et par cela plus comique... Mais tous les regrets sont inutiles. »

Avec Perlet il faut mettre au premier rang des amis d'Henry Monnier un écrivain brillant, très-répandu alors, Léon Gozlan, israélite, à demi arabe d'origine, par conséquent rangé et des plus pratiques dans la vie. Gozlan donnait d'excellents conseils à l'humoriste, et quoique roulé lui-même dans les flots de la vie parisienne, il n'en tendait pas moins la main à l'acteur désillusionné.

« Votre découragement, mon ami, est un enfantillage ; je vous l'ai dit cent fois, vous avez trop de mémoire pour les petits inconvénients de la vie, vous n'en avez pas assez pour les avantages qu'elle apporte et qu'en particulier vous avez bien connus dans votre carrière de peintre, d'écrivain et d'artiste dramatique. Et ce qu'il y a de plus fâcheux dans ces tristes raisonnements que vous remâchez sans cesse contre votre bonheur, c'est qu'ils finiraient par porter atteinte sinon à votre talent, du moins à votre repos.

» Vous parlez de Prusse, d'Allemagne, de Russie ; mais vous ne pourriez y vivre, mon ami ; tout au plus y gagneriez-vous une fortune. C'est de la gloire qu'il vous faut, de la gloire française, parisienne, c'est la gloire que vous aimez. La Prusse et la Russie n'en ont que de la seconde main. »

Perlet avait conseillé à Henry Monnier d'aller en Russie, et je crois qu'en effet le comédien y eût fait merveille une saison ; mais peut-être sentait-il tout le premier le

peu de variété de son répertoire, peut-être était-il encore sous le coup de ses pérégrinations dramatiques manquées; aussi, dans une autre lettre, Léon Gozlan revient à la charge.

« Vous voudriez être au second Théâtre Français! Mais, mon bon ami, qui songe aux absents dans ce monde? Homme de lutte, homme de passion comme tout artiste doit l'être, vous allez vous enfermer aux champs et fouler le gazon, si toutefois vous ne dansez pas sous la coudrette et sous la tonnelle. En vérité, vous me feriez croire que vous ne connaissez pas le monde, vous qui le peignez, le dépeignez et le jouez si bien. On n'a pas gagné Austerlitz dans une chambre. Le succès en tout veut pour enjeu la vie. »

Je donne ces fragments de lettres comme preuves à décharge dans le procès que fit une société irritée de se voir traitée en laid contre un artiste qui était peut-être moins égoïste que ses semblables; bien d'autres lettres pourraient montrer des amitiés dans diverses classes.

Je trouve une trace de la cordialité de l'homme qui, pour prouver à ses amis sa reconnaissance, leur fit cadeau du peu qu'il pouvait donner, un portrait. Léon Gozlan eut le sien.

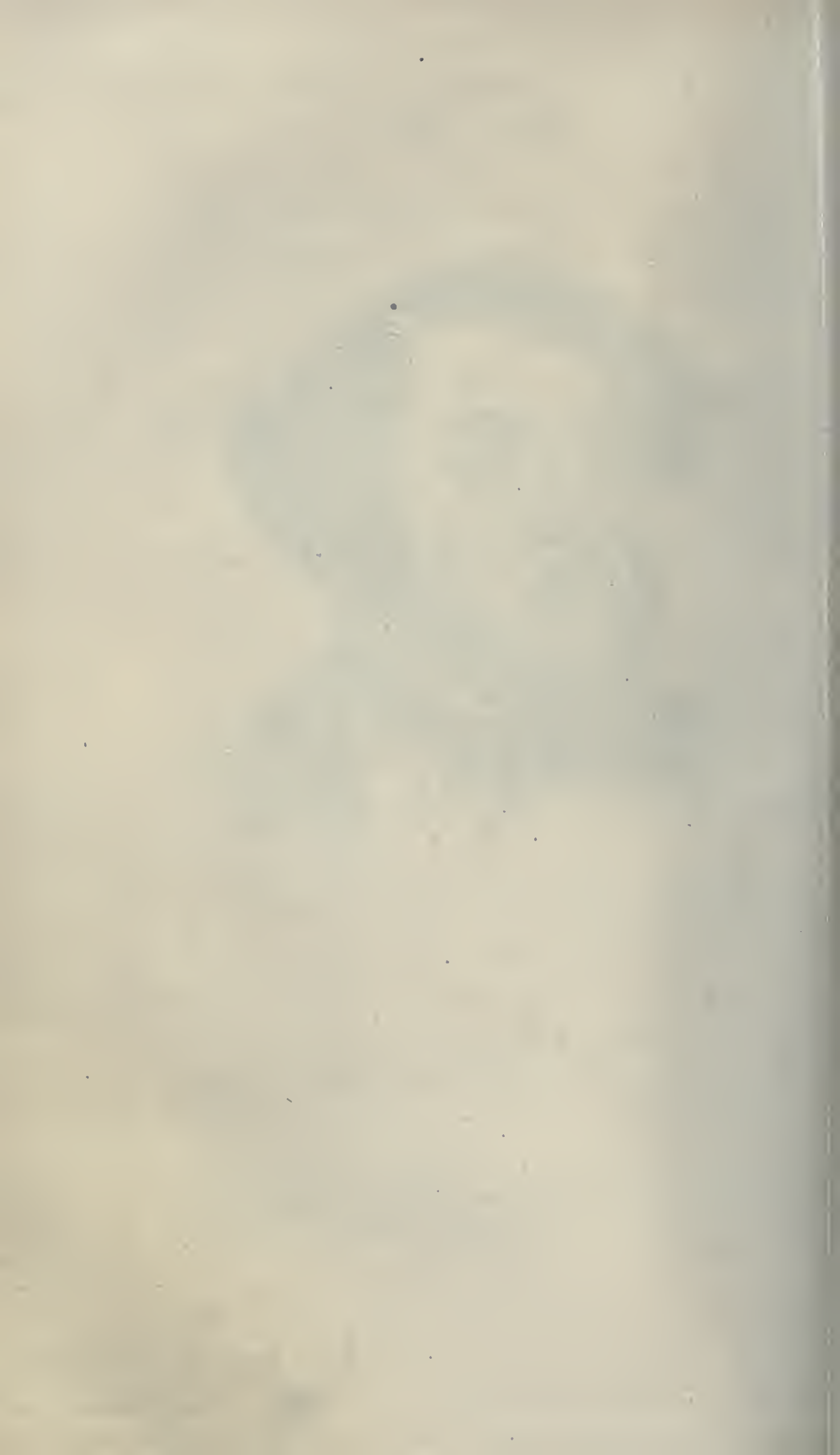
Peu après, le vieux comédien Tiercelin mourait. C'était le beau-père de Perlet. Henry Monnier, alors en représentation à Moulins (9 mars 1837), écrit à Ferville :

« Tu ne peux croire combien je m'estime heureux d'avoir réussi à faire le portrait de ce pauvre Tiercelin. Ce sera un souvenir pour sa fille de toute l'amitié que je lui ai vouée.



LÉON GOZLAN.

Croquis à la mine de plomb d'HENRY MONNIER, d'après nature.



» Un grand chagrin que j'éprouve, dans ma position, c'est d'être si loin de vous autres, mes bons amis. Tu dois avoir vu Perlet; il a dû revenir de suite à Paris et tu es du petit nombre de ceux qu'il aime. Je ne suis pas démonstratif; mais jamais je n'oublierai la manière dont il m'a obligé. »

Voilà comment parle, voilà comment pense l'égoïste, l'artiste sans amis!

Il est vrai qu'il n'était pas d'apparence « démonstrative ».

CHAPITRE XIII

COMMENT FUT FORMÉ LE TYPE DE MONSIEUR PRUDHOMME

On voit dans le vaudeville *la Famille improvisée* Monsieur Prudhomme pincer la taille d'une servante qui lui ouvre la porte. Un violent soufflet répond à cette prévenance, et quand, attiré par le bruit, arrive le propriétaire de la maison, le galant personnage, sans s'émouvoir, décline ses titres :

« — Monsieur, je vous présente mes civilités, Joseph Prudhomme, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux, et qui, pour le moment, plaisantait avec la bonne. »

C'est une des faces peu connues du personnage de Monsieur Prudhomme que, dans ses premières *Scènes populaires,* Henry Monnier a peint sous des couleurs pudiques et matrimoniales.

La galanterie et les instincts séducteurs particuliers à cet être grotesque, l'auteur ne les indiqua qu'une fois par hasard. Peut-être craignit-il de marcher sur les brisées de Traviès, son contemporain, et de paraître lui emprunter les polissonneries excessives de Mayeux et ses scélératesses à l'endroit du beau sexe. En ceci, Monnier se priva d'une précieuse ressource, le *badinage*, encore en faveur à la fin de la restauration.

Aussi Balzac voyait-il plus juste que le créateur en voulant écrire à son intention un *Monsieur Prudhomme en bonne fortune*.

« Hier (9 février 1844), écrit-il à Mme Hanska, j'ai rencontré Poirson, le directeur du Gymnase, dans un omnibus, et il m'a proposé d'arranger avec lui la comédie de *Prudhomme*, en la faisant jouer par Henry Monnier. C'est une de mes deux béquilles pour cette année que cette pièce-là; j'irai la lui exposer lundi prochain, et si cela lui va, je me mets à la faire immédiatement pour être jouée en mars ou plutôt en mai, car mars m'a été deux fois fatal ! »

Le 14 du même mois, Balzac, chose bizarre, n'a pas abandonné son projet. « J'ai écrit à Poirson que j'irai le voir vendredi pour nous entendre au sujet de *Prudhomme en bonne fortune.* » Quelques jours après, le romancier dîne avec le directeur du Gymnase, et le lendemain il annonce à la confidente habituelle de ses projets littéraires qu'entre autres travaux à terminer pour le 20 mars, il a à faire *Monsieur Prudhomme en bonne fortune.*

Ensuite, il n'est plus question de l'idée. Ce qui est

une perte pour nous, car les situations de haute gaieté qui eussent jailli des tentatives et déceptions amoureuses d'un si solennel personnage nous font défaut et sont regrettables dans l'histoire du théâtre comique actuel.

Une simple indication avait suffi à Balzac pour donner un relief particulier et montrer dans un nouveau cadre l'homme « *qui pour le moment plaisantait avec la bonne* ». Mais quel méchant appui s'offraient l'un à l'autre ces deux grands comiques, ces déclassés de l'art dramatique, esprits qui, associés, auraient pu avoir une action si particulière sur le théâtre moderne, et que les directeurs de théâtre repoussèrent tous deux avec leur bagage de conceptions!

Henry Monnier dut se retourner vers les vaudevillistes. Il serait injuste de les accuser de manque d'entente dramatique; toutefois, la nécessité d'étonner le public les entraîne à des imaginations bizarres, surtout les partisans de l'école des titres. A la même heure où un homme de génie inscrit sur la première page de son manuscrit, *Eugénie Grandet*, convaincu que l'œuvre, si elle est puissante, dorera le titre, deux ou trois hommes graves réunis, quand ils ne sont pas cinq, se frottent les mains parce que l'un d'eux a trouvé ce titre : *la Femme à la broche*, qui doit faire merveille sur l'affiche du théâtre du Palais-Royal.

Ce fut à des préoccupations du même ordre d'idées

qu'Henry Monnier céda vraisemblablement lorsqu'il collabora au vaudeville de *Monsieur Prudhomme, chef de brigands*. Les auteurs de cette conception se rappelaient la série des Jocrisse et tentaient de renouveler les incarnations diverses d'un même personnage dans diverses situations. La pièce fut jouée au théâtre des Variétés, et elle tomba tellement à plat qu'il n'en est resté nulle trace imprimée ou manuscrite.

Henry Monnier s'était absolument trompé. Dans son incessant désir de remonter sur les planches, il avait succombé aux promesses de succès d'un entourage d'auteurs de second ordre, toujours faciles à se laisser entraîner sur la pente des illusions dramatiques; mais, malgré sa chute, le type de *Monsieur Prudhomme* n'en restait pas moins valide.

Quoiqu'on ait souvent présenté Henry Monnier comme un artiste inconscient et qu'à certains égards il eût produit de même que le pommier donne des pommes, le comédien portait avec lui, partout, la gestation d'un personnage appelé à figurer sur un piédestal plus important. Ce type était devenu une obsession; il s'emparait de la main comme de l'esprit de l'artiste. Le professeur d'écriture, depuis son entrée dans la vie jusqu'à l'apothéose de sa carrière comique, resta le personnage favori d'Henry Monnier, son compagnon, son Sosie, un second lui-même.

L'écrivain avait conscience d'avoir créé une figure; le

comédien l'eût jouée tous les soirs; le peintre ne se lassait pas de reproduire sa physionomie. Dans la plupart des villes de province où Monnier donna des représentations, on retrouverait à de nombreux exemplaires son signalement nettement retracé sous les apparences de Monsieur Prudhomme.

J'aperçus un jour dans le cabinet d'un préfet, le portrait en pied du solennel maître d'écriture qui, au premier aspect, ne semblait pas cadrer avec les cartonniers administratifs, les dossiers officiels et le buste du souverain sur la cheminée. Henry Monnier avait passé par la ville; invité à dîner à la préfecture et rencontrant un fonctionnaire qui s'amusait de ses récits, il lui avait dessiné ce souvenir. En le regardant bien, un tel portrait n'était pas déplacé dans le cabinet préfectoral. Ne symbolisait-il pas le troupeau électoral, bourgeois et censitaire du gouvernement constitutionnel, professant des opinions politiques d'accord avec celles du professeur de calligraphie?

Ce n'est pas que le peintre poussât la malice jusque-là. Ces croquis de Joseph Prudhomme lui servaient de cartes de visite pour prendre congé, et, malgré les embarras de sa vie nomade, toujours Monnier reproduisait la silhouette du bourgeois personnage avec le même soin, la même précision. Même s'il se trouvait dans la ville un journal publiant des gravures, le peintre s'attablait devant la pierre lithographique, poussé par le désir de ré-



MONSIEUR PRUDHOMME,

Fac-simile d'un croquis à la plume d'HENRY MONNIER.

(1860.)

pandre à de nombreux exemplaires son type favori (1).

On voit donc la préoccupation constante de l'artiste pour cet enfant qui, dès sa jeunesse, avait donné des espérances et qui devait s'affirmer à l'âge mûr dans toute son importance. En effet, les touches et retouches incessantes imprimées à la même silhouette, la pensée qui depuis si longtemps l'enveloppait, les agrégations diverses dont se composa définitivement cette figure, l'élevèrent de plusieurs crans et produisirent la comédie jouée à l'Odéon le 23 novembre 1852, presque au lendemain du coup d'État impérial.

Des hasards ou des bonheurs singuliers président à la gestation et la venue à terme de certaines œuvres de l'esprit; l'auteur n'y entre presque pour rien et remplit pour ainsi dire l'office d'un greffier.

En 1830, un mois ou deux avant la révolution de juillet, paraissaient les « *Scènes populaires*, dessinées à la plume par Henry Monnier, ornées d'un portrait de Monsieur Prudhomme et d'un *fac-simile* de sa signature. »



Vingt ans après, c'est à la suite d'une commotion politique bien plus grave qu'est jouée la comédie *Grandeur et Décadence de Joseph Prudhomme*.



Sans vouloir rapetisser la portée d'esprit d'Henry

(1) A ceux qui entreprendront un jour la tâche compliquée de cataloguer l'œuvre d'Henry Monnier, je donne l'indication de deux portraits de Monsieur Prudhomme publiés l'un dans l'*Album angevin* (Angers, lith. Lecerf), l'autre à Troyes (1841, lith. Cottet).

Monnier, il m'est difficile de lui reconnaître le coup d'œil politique nécessaire pour juger avec une affirmation si mathématique l'avénement de la classe bourgeoise et sa chute.

Chateaubriand pronostique sous la restauration ce qui arrivera si la France se laisse prendre au miroitement du nom de Napoléon : « *Les Bonaparte*, disait-il, *n'ont que de fausses racines dans le pays. Qu'ils reviennent, et ils ramèneront avec eux une troisième invasion* (1). » Celui qui parle ainsi est un politique, un grand esprit nourri d'études historiques, un homme rompu aux affaires qui connaît à fond la marche du jeu d'échecs de la diplomatie.

Mais tailler par avance un cadre précis qui s'étend de 1830 à 1852, y faire entrer la bourgeoisie et lui dire non pas la bonne, mais la mauvaise aventure, c'est ce que j'appelle un hasard bien singulier, malgré l'intuition d'un humoriste. Sans doute il a une sorte de perception des nouvelles couches qui vont s'emparer du pouvoir; mais se doute-t-il qu'il est d'accord avec un président de la république prêt à violer la constitution, et l'artiste n'eût-il pas reculé devant les conséquences de sa co-

(1) Le mot a été dit par Chateaubriand à M. Feuillet de Conches qui le rapporte dans son livre *Souvenirs de première jeunesse d'un curieux septuagénaire. — Fin du premier empire et commencement de la restauration*. In-8°, 1877, tiré à 100 exempl. « pour distribution privée. »



CES GENS-LA, MONSIEUR LE COMTE, NE TIENDRONT PAS DEUX JOURS.

(1830.)

médie, lui bourgeois, qui va porter la plus grave atteinte à cette classe taquine, tatillonne, ayant à la bouche de grands mots de *progrès*, de *réforme*, et ne sachant pas où conduisent de telles abstractions?

Une partie de cette même bourgeoisie se disait *socialiste* avec la science de *Monsieur Prudhomme*.

— Non, monsieur, non, je ne suis pas un Malthus, s'écrie-t-il dans une discussion politique.

— Malthus, demande l'interlocuteur, qu'est-ce que c'est que ça?

— *Je n'en sais rien*, répond avec conviction Monsieur Prudhomme.

Armé de tels traits si profondément comiques et dirigé dans ses conceptions par un esprit supérieur, Henry Monnier eût pu laisser une de ces grandes comédies qui font époque et résument un siècle. Peut-être la vulgarité de quelques parties de *Grandeur et Décadence* contribua-t-elle au succès, car la vulgarité est un des éléments principaux du théâtre de second ordre. Telle qu'elle est, cette comédie restera historique, et certains traits saillants seront relevés par les historiens; je n'en dirai pas autant des *Mémoires de Joseph Prudhomme*, une spéculation de librairie basée sur le succès de la pièce et qui ne vaut pas les bourgeois *Mémoires* de monsieur Véron.

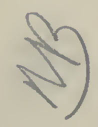
Quoi qu'il en soit, le type de Prudhomme est resté à côté de celui de Robert Macaire, le dépassant toutefois, malgré la puissance vengeresse du crayon de Daumier. Mais Prudhomme est plus complet, plus général; il ré-

sume une caste, et Henry Monnier, grâce à cet instinct satirique qui va plus loin parfois que le regard des penseurs, trouva une de ces créations que cherchent en vain les maîtres (1).

(1) Théophile Gautier doit être cité pour le portrait extérieur de M. Prudhomme, dont il a laissé quelques touches bien précises dans son feuilleton de *la Presse* (1855).

« Henry Monnier, disait le critique, est pour lui la toile blanche sur laquelle il peint son personnage. Son individualité propre disparaît alors tout à fait sous les couleurs dont il la recouvre. Il se métamorphose des pieds à la tête ; il a la chaussure et la coiffure, le linge et l'habit, la figure et les yeux, la voix et l'accent du type qu'il veut rendre ; la ressemblance est extérieure et intérieure, c'est l'homme même.

» La Bruyère et La Rochefoucauld, ces impitoyables anatomistes, ne plongent pas le scalpel plus avant dans une nature. Telle douillette d'Henry Monnier vaut une page des *Caractères ;* telle façon de serrer le tabac entre le pouce et l'index, un alinéa des *Maximes*.



» Cependant, de toutes ces silhouettes découpées sur le vif, se détache majestueusement la figure monumentale de Joseph Prudhomme, élève de Brard et Saint-Omer, expert assermenté près les tribunaux, si connu par sa calligraphie et son euphémisme. Joseph Prudhomme est la synthèse de la bêtise bourgeoise ; il semble qu'on l'ait connu et qu'il vient de vous quitter en vous serrant la main et riant de son gros rire satisfait. Quel magnifique imbécile !... Jamais la fleur de la bêtise humaine ne s'est plus candidement épanouie. Est-il heureux ! est-il rayonnant ! Comme il laisse tomber de sa lèvre épaisse ses aphorismes de plomb qui feraient prendre le sens commun en horreur ! Joseph Prudhomme, c'est la vengeance d'Henry Monnier ; il s'est dédommagé sur lui des ennuis, des contrariétés, des humiliations et de toutes ces petites souffrances que les bourgeois causent aux artistes, souvent sans le vouloir. ... Cette fois seulement, il est sorti de son impassibilité glaciale, il s'est chauffé, il s'est animé, il a chargé le trait, il a outré l'effet, il a composé enfin.... Prudhomme, malgré son extrême vérité, n'est plus un calque, c'est une création. Balzac, qui faisait le plus grand cas de Monnier, a

essayé d'introduire Prudhomme dans sa *Comédie Humaine* sous le nom de Phellion (voir *les Employés*). Phellion sans doute est beau avec sa tête de bélier marquée de petite vérole, sa cravate blanche empesée, son vaste habit noir et ses souliers à nœuds barbotants ; mais sa phrase : « Il se rendra sur les lieux avec les papiers nécessaires » ne vaut pas : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie ! »

» Monnier, à force de vivre avec sa création, en a pris les allures, les poses, les tons de voix et la phraséologie, et souvent à la conversation la plus spirituelle il mêle sérieusement une période à la Joseph Prudhomme ; de même qu'en écrivant un billet, il ajoute à son nom le triomphant paraphe du maître d'écriture qu'il a illustré. »

CHAPITRE XIV

HENRY MONNIER EN TANT QUE MYSTIFICATEUR

L'art de la mystification, qui ne date pas de plus de deux siècles, est aujourd'hui presque aussi abandonné que la ventriloquie. Il faut des époques tranquilles pour permettre au mystificateur de suivre sa carrière. L'emploi demande, avec de rares facultés, une sorte de piédestal, des applaudisseurs et des complaisants pour répandre par la ville le bruit de la nouvelle imagination saugrenue, enfin toute une mise en scène.

Aussi, depuis le petit Poinsinet, dont la crédulité faisait naître des gens pour le dauber, compte-t-on les mystificateurs dont le plus célèbre fut Caillot-Duval; mais quel travail de conception pour assurer le succès de la fameuse *Correspondance* à laquelle se laissèrent prendre actrices, poëtes, filles célèbres et gens en vue!

Les journaux, à la mort d'Henry Monnier, remplirent



PROMENADE NOCTURNE,

D'après une lithographie de la série des *Récréations*.

leurs colonnes du récit de ses mystifications; mais l'acteur manquait, son flegme d'opérateur, la stupéfaction de la victime, et un certain effort d'esprit était nécessaire pour revêtir ces traits décolorés de ce qui forma leur imprévu, leur spontanéité.

Bret-Harte, le conteur américain, le disait du reste sensément : « Il n'y a que le véritable humoriste qui sache se passer de sympathies et s'amuser de ses propres plaisanteries. »

Je veux cependant raconter un petit choix des moins connues attribuées à Henry Monnier. A de certaines, le mystificateur était pris lui-même; quelques-unes semblaient blessantes dans le monde où l'humoriste les colportait; d'autres offraient une certaine utilité à l'artiste et lui fournissaient des expressions de physionomie nettement accentuées, nécessaires à l'exercice de son art.

Un soir, se trouvant chez des parvenus qui auraient voulu que la fine fleur de Paris défilât dans leur salle à manger, Henry Monnier, placé à la droite de la maîtresse de la maison, lui dit d'un ton convaincu : « Est-ce que vous avez toujours le même boucher? — Certainement, monsieur, c'est plutôt un ami qu'un fournisseur. »

Le mystificateur, qui n'avait pas compté sur une telle réponse, ne put se relever de ce coup pendant le reste du dîner.

Un autre jour, dînant chez la D...s, qui avait invité

quelques femmes de son monde et divers gens célèbres des arts et des lettres, Henry Monnier débita une des scènes des *Bas-fonds de la société*. Ce miroir, réfléchissant les boues du Paris de la débauche, jeta un froid glacial dans cette société. Les femmes, se croyant insultées, se consultaient des yeux pour se demander si elles ne devaient pas quitter la salle à manger où un fâcheux racontait, sans pudeur et sans fard, l'avenir sinistre qui pouvait atteindre quelques-unes d'entre elles.



CONDAMNÉE POUR VAGABONDAGE.
Croquis d'HENRY MONNIER.

Et pourtant Henry Monnier ne songeait guère à se poser en puritain; mais l'inconscience qu'il avait parfois de la portée de quelques-unes de ses œuvres empêchait le conteur de s'apercevoir qu'un auditoire composé de gens « sans préjugés » est peut-être celui qui affiche le plus de *cant* en de certaines matières.

Les tournées d'Henry Monnier en omnibus furent plus fécondes en résultats relatifs à son art. La population nomade des voyageurs de toute classe, le petit

monde divers qui met parfois en présence le prêtre, le juge, le soldat, le bourgeois, l'ouvrier, le voleur, fournissaient un champ fertile en observations au caricaturiste, par les contestations entre gras usurpant la place des maigres, par les histoires intimes que quelques voyageurs tiennent à conter à leurs voisins, par les intrigues qu'un homme entreprenant esquisse avec une jeune beauté.

Suivant le public qui garnissait l'omnibus, Henry Monnier employait un moyen de tentation qui, disait-il, lui avait presque toujours réussi. En faisant passer la monnaie d'une pièce envoyée par un voyageur de l'extrémité de la voiture, l'humoriste avait soin d'ajouter au milieu des sous une pièce de cinquante centimes en plus. Il était rare qu'une bourgeoise, après avoir compté sa monnaie, retournât la pièce; alors sur sa physionomie se lisait :

— Le conducteur s'est trompé.

— J'ai pris une voiture et je peux faire un petit gain.

— Si le conducteur s'apercevait qu'il m'a donné dix sous de trop!

Un certain temps la personne, tentée par le démon du gain, gardait l'argent dans la main; après un délai suffisant elle l'insérait dans son porte-monnaie pour le mêler à d'autre monnaie et nier effrontément au besoin. Le plus souvent, sa conscience effarée lui faisait arrêter l'omnibus et s'esquiver avec l'argent du peintre, qui

s'était payé à peu de frais un modèle de convoitise.

C'était encore en omnibus, et toujours à l'aide de la monnaie renvoyée à une voyageuse, qu'Henry Monnier faisait passer un petit billet contenant ces mots :

« *Je vous aime.*

» *Le Conducteur.* »

Une déclaration en de telles occasions amène un aimable incarnat, des yeux en coulisse, une bouche en cœur, à moins que la pudeur effarouchée ne détermine des traits irrités, un regard hautain, des traits pincés.

Les conducteurs d'omnibus sont habituellement jeunes, polis et assez prévenants (l'administration le leur recommande) pour offrir leur main à toute femme qui descend. Henry Monnier disait avoir entendu le soufflet le plus retentissant appliqué à un conducteur assez galant pour avoir serré de trop près, sans y entendre malice, la taille d'une vieille duègne qui avait pris au sérieux la déclaration amoureuse de l'homme.

Parfois les mystifications d'Henry Monnier étaient moins compliquées et aboutissaient à de simples farces, d'ailleurs pleines de gaieté.

Me promenant un soir avec lui dans un jardin public où on faisait de la musique, nous fûmes abordés par un homme ayant toutes les allures d'un provincial d'un rayon assez éloigné de la capitale. Il avait vu jouer Henry Monnier sur le théâtre de sa petite ville et « profitait de l'occasion » pour renouveler connaissance.

Je m'aperçus qu'Henry Monnier, après quelques tours dans le concert, ne se souciait pas de garder toute la soirée ce provincial gênant, et par trop « province ».

L'ombre d'ennui qui avait pointé une seconde sur les traits de l'humoriste, fit tout à coup place à une attention prononcée pour les palmiers en zinc d'où s'échappait la lumière de l'établissement. Henry Monnier comptait scrupuleusement le nombre de becs de gaz. — Un, deux, cinq, dix, quinze, vingt-deux, trente-sept, quarante-trois, cinquante becs.

— Je dois me tromper, dit-il avec un ton de teneur de livres qui a fait une mauvaise addition, je ne trouve que soixante-dix-neuf becs... Mon cher ami, comment vous appelez-vous? demanda-t-il au provincial.

— Durand, répondit le provincial avec confiance.

— Eh bien, mon cher Durand, veuillez donc m'aider à faire le calcul du nombre de ces becs.

— Je ne demande pas mieux, dit l'homme heureux de mettre ses talents au service de l'artiste.

Et il compta sérieusement les becs de gaz qui émergeaient du sommet des palmiers de métal.

— Vous avez raison, dit-il à Monnier, cet établissement emploie soixante-dix-neuf becs...

— Cela semble probable, reprit Henry Monnier songeur; je crains cependant que vous et moi ne soyons les jouets d'une illusion... Un nombre impair n'a pu présider à l'installation de ces becs.

Encore quelques tours de jardin furent consacrés à ce compte interminable de becs qui, par la prolongation de la discussion, commençait à prendre caractère. Il n'y avait pas de musique qui tînt; les plus suaves mélodies n'auraient pas détourné de leurs calculs les deux interlocuteurs, dans les bouches desquels le mot *bec* résonnait à satiété.

— Je vous parie cent sous, dit Henry Monnier au provincial, qu'il n'est pas possible qu'une administration telle que celle de ce jardin ait employé ce chiffre boiteux de soixante-dix-neuf becs.

— Je veux bien recompter encore, dit le personnage mis à la torture par l'humoriste.

Et il tira son portefeuille de sa poche.

— A la bonne heure! dit Henry Monnier; de cette manière vous ne vous tromperez pas.

Nous refaisions pour la trentième fois le tour du jardin, pendant que le provincial inscrivait méthodiquement : premier palmier, tant de becs, second palmier, tant de becs, et cætera, en gardant une colonne pour parfaire son addition.

— Mais c'est un métier de cheval de manége, dis-je à Monnier.

— Patience; l'ami Durand va nous donner la preuve de ses opérations.

Le provincial écrivait toujours sur son portefeuille et se livrait à une série d'additions.

La caricature (1832).



— BONAPARTE EST MORT COMME VOUS ET MOI; C'EST UN PRÉTEXTE DE MESSIEURS LES JACOBINS POUR LE FAIRE REVENIR.



— Si nous avions parié, dit-il, mais je n'aime pas gagner de la sorte l'argent de mes connaissances, j'aurais gagné : il y a soixante-dix-neuf becs.

— Vous vous trompez, Durand, dit l'humoriste de sa voix grave, il y a quatre-vingts becs... Vous avez oublié le bec de la clarinette.

Il est bien mince le canevas de cette plaisanterie et sur le papier elle devient un peu innocente; mais ce qu'il est difficile de rendre, c'est la métamorphose subite d'Henry Monnier quand il avait affaire à un diseur de riens; il se faisait aussitôt son égal, abondait dans son sens, lui fournissait des répliques pour le plonger plus avant, et prenait un vif plaisir à monter et remonter l'horloge de la niaiserie bourgeoise. D'un interlocuteur de cette nature Monnier créait alors un sujet à ses ordres; il l'arrêtait dans la conversation ou la marche par un mot, par un geste qui étaient des mots et des gestes coulés dans le moule propre à la victime. Nul mieux que le comédien ne sut s'emparer du bouton de l'habit de celui qui lui parlait et improviser à l'instant de petites scènes comiques à deux personnages, où il se montrait aussi vrai que celui qu'il faisait poser devant lui.

Mais ce sont de ces détails qui se rendent difficilement.

Une autre mystification atteint des proportions plus importantes, vu le nombre d'acteurs improvisés que l'humoriste faisait intervenir dans la création de son drame.

Entrant, avec une attitude sévère de magistrat, dans un de ces établissements que la pudeur française déguise sous le titre de *water-closets :*

— Que tout le monde sorte! s'écriait Henry Monnier d'un ton autoritaire.

C'était à l'intérieur des petites cabines un mouvement particulier qui indiquait l'effroi jeté par ce fâcheux trouble-nature.

— Au nom de la loi, que tout le monde sorte! reprenait l'inquisiteur avec le verbe impératif d'un commissaire de police procédant à une enquête judiciaire.

Alors, de la porte entre-bâillée des cabinets passaient des têtes anxieuses d'hommes, des physionomies plus effarouchées encore de femmes, tous protestant d'une façon muette qu'il leur avait été impossible de commettre un crime dans la situation actuelle.

Après de longs regards investigateurs sur les malheureux, le magistrat reprenait avec la même gravité de voix :

— Maintenant, vous pouvez continuer.

Je ne veux pas prolonger la série de semblables mystifications qui ne sont plaisantes qu'instantanément et qui pourraient tromper sur la nature de l'humoriste ; ces quelques échantillons doivent suffire. Il est bon toutefois de donner une idée de la conversation qu'Henry Monnier savait amener dans certains milieux; on verra comment il s'essayait sur les gens et les variantes poli-

tiques, sociales, religieuses, critiques ou littéraires qu'il ne cessait d'ajouter au bagage de Monsieur Prudhomme.

Dans cet ordre d'idées, l'opinion du professeur d'écriture sur Louis XVI atteint des proportions tout à fait imprévues.

— Ce qui jette un certain froid sur mes opinions monarchiques, disait Henry Monnier sur le ton de Monsieur Prudhomme, c'est la coupable condescendance qu'a mise Louis XVI à monter sur l'échafaud révolutionnaire; car, en en gravissant l'un des premiers les degrés, il a pour ainsi dire autorisé, par son exemple, tous les excès de la Terreur.

Qu'on s'imagine l'effet de cet *hoax* débité gravement,



dans un milieu bourgeois, par l'homme qui avait étudié particulièrement les ressources si utiles de l'ironie flegmatique!

CHAPITRE XV

SOUVENIRS PERSONNELS

Il y a quelques mois à peine, la rue Ventadour était, avant la percée de la butte des Moulins, une rue tranquille qui n'avait jamais fait parler d'elle. Bordée de hautes bâtisses d'une architecture médiocre qui pouvait remonter au commencement du siècle, cette voie, brisée tout à coup et en manière d'impasse par la rue Thérèse, n'engageait nul fiacre, nulle voiture à la traverser. Le quartier faisait penser aux voies désertes qui entourent les évêchés dans quelques chefs-lieux, et certainement l'herbe eût poussé entre les pavés s'il poussait de l'herbe à Paris.

Personne à ma connaissance ne fréquenta jamais les habitants de la rue Ventadour; personne non plus, ayant un nom, n'y habita, à l'exception d'Henry Monnier.

Lui seul, Parisien vivace, y demeura par une de ces

fantaisies communes aux humoristes. Chose aggravante, il y logea vingt-cinq ans !

Quels trésors d'imagination il fallut à l'artiste pour rentrer, sans être accablé de spleen, dans cette maison qui sentait le notariat d'un demi-siècle auparavant !

Une grande porte cochère s'ouvrait sur une cour triste, brumeuse, enserrée dans trois façades à cinq étages. Grand silence à l'intérieur de cette cour, commandé sans doute par une plaque en cuivre au rez-de-chaussée, sur laquelle se lisait :

L'ÉTUDE

DE L'AVOUÉ D'APPEL

EST AU PREMIER

Un escalier bourgeois, d'une certaine envergure, se déroulait jusqu'au premier étage, où une seconde plaque

ÉTUDE

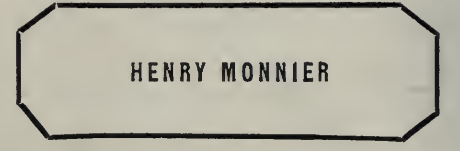
indiquait que là résidait l'honorable avoué ; mais tout le confort s'arrêtait à ce palier. A partir de l'escalier engageant qui conduisait à l'étude de l'officier ministériel, les allants et venants cherchaient par quelle voie ils pouvaient communiquer aux étages supérieurs.



était une troisième plaque qui ne servait nullement d'indication.

L'architecte de cet immeuble, presque aussi fantaisiste qu'Henry Monnier, avait greffé sur son premier escalier de maître un obscur petit escalier de service dans l'ombre duquel, à chaque étage, pointaient d'autres plaques de cuivre annonçant diverses industries.

Ce que voyant, le caricaturiste, pour se mettre au ton de la maison, s'était fait fabriquer, lui aussi, une belle plaque de cuivre rectangulaire à angles coupés, rehaussée par de solennelles majuscules.



Ce qui donnait à sa porte un aspect de cabinet de consultations. Poussé par le démon de la mystification qui le possédait, peut-être l'artiste avait-il pensé que des clients de l'étude de l'avoué s'égareraient dans l'escalier

et qu'il aurait le plaisir d'assister à quelque piquante scène de demande en séparation de corps.

La plaque séjourna vingt-cinq ans à la même porte! Elle s'y trouve peut-être encore, et je la signale au directeur du musée de Cluny, car elle deviendra historique.

La porte ouverte, l'appartement n'offrait pourtant rien de commun avec celui d'un homme de loi. Un vieux garçon pouvait seul habiter ce petit logement bourgeois, bas de plafond, qui ne paraissait pas avoir été restauré depuis des temps immémoriaux; un célibataire devait se complaire dans cet entourage de meubles fanés, qui eût été mélancolique sans les peintures accrochées au mur et les passe-partout renfermant de fins et délicats crayons.

A vingt ans de distance, je retrouvai Henry Monnier dans le même appartement. Rien n'était changé au décor. Profils des mêmes vieillards dans leurs cadres près de la glace; aquarelle d'un vieux bonhomme près du feu avec un enfant à ses côtés. Tous portraits du père d'Henry Monnier qui m'étaient restés dans les yeux vingt ans auparavant et que je retrouvai dans leur nette affirmation de crayon.

L'habitant de ce cinquième étage ne changeait pas non plus; toujours un triple aspect de personnage césarien, de *Monsieur Prudhomme*, de sosie de M. Thiers, mais plus étoffé. Des yeux très-fins et agréables, un menton prononcé et une assez forte projection de nez, mais

d'une belle coupe et surtout une bouche naturelle : détail particulier chez un homme qui avait beaucoup joué la comédie, et dont les lèvres ne s'étaient pas rompues comme chez la plupart des gens de théâtre, si reconnaissables à la bouche. L'écrivain, le peintre, avaient dominé chez Henry Monnier et avaient conservé tout leur accent à des lèvres un peu étoffées et sarcastiques.

Toujours l'accueil cordial, un peu étonné d'abord, car on venait rarement visiter l'homme chez lui.

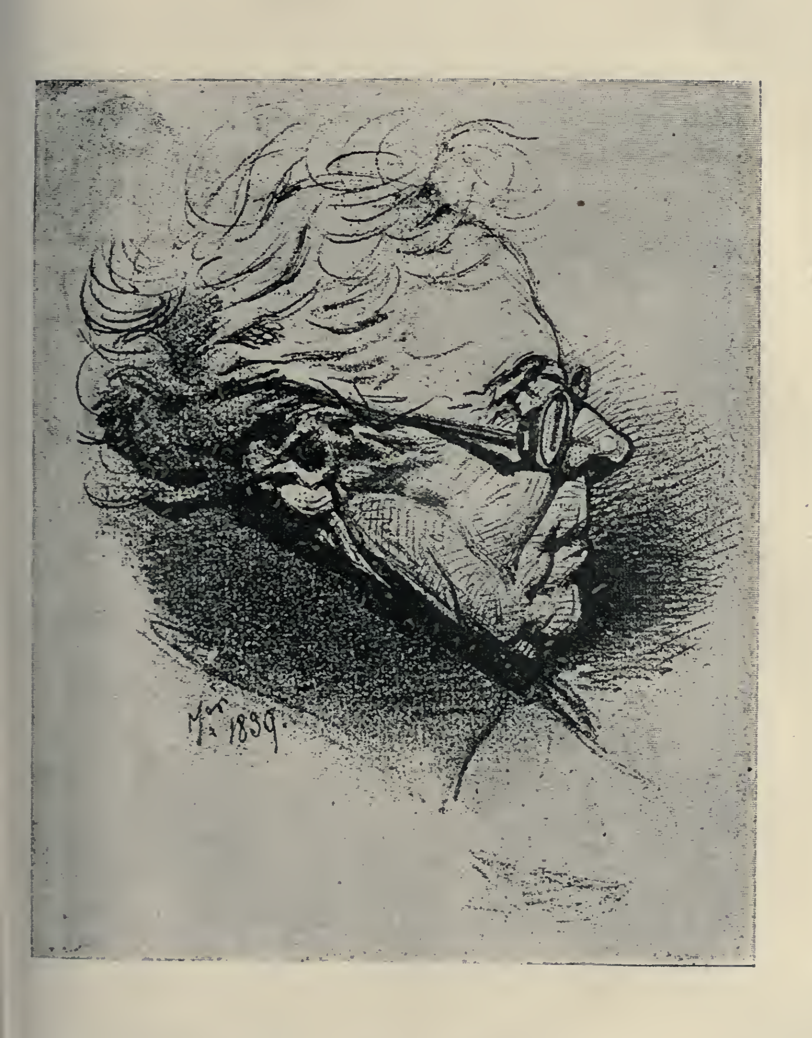
Un *bonjour* amenait immédiatement quelque plaisante histoire, surtout par le ton que le comédien y mettait, car jusqu'à la fin de sa vie il conserva l'inappréciable égalité d'humeur que communique à un bon esprit la conscience d'avoir fait jouir ses concitoyens de ce qu'il avait de meilleur en lui.

Monnier était rarement inoccupé; souvent je le surpris à sa table près de la fenêtre, en train de terminer une des nombreuses aquarelles qu'achetaient les marchands, — à des prix fort modérés, il est vrai.

Un jour, en causant, mon attention fut attirée vers la table du peintre par une sorte de casier allongé dans lequel était contenue une assez nombreuse collection de cartes photographiques.

C'était le secret d'Henry Monnier dont il ne se cachait pas d'ailleurs, car il ne fit jamais mystère de rien.

Nature exacte et précise, douée d'un œil de machine, de photographe avant que le daguerréotype fût trouvé



PORTRAIT DU PÈRE D'HENRY MONNIER.

Fac-simile d'un croquis à la mine de plomb.

(1839.)

le dessinateur comprit l'utilité de la découverte et s'en servit pour ses besoins particuliers. Qu'il eût à jouer la comédie ou à peindre une aquarelle, Henry Monnier allait chez un photographe et se posait des mouvements de corps, des attitudes de tête, des détails de physiono-



DESSIN DE KREUTZBERGER,
d'après une photographie posée par HENRY MONNIER.

mie qu'il savait garder lorsqu'il montait sur les planches ou lorsqu'il peignait.

Devant la machine, il se transfigurait par un effort de volonté, et il arrivait ainsi à se donner des expressions si variées que son masque, suivant sa fantaisie, pouvait

représenter jusqu'à une figure de vieille femme. Lui et l'objectif se comprenaient. Monnier en faisait ce qu'un habile écuyer obtient d'un cheval rétif, imprimant sa propre vitalité à la machine et la forçant de le suivre dans des poses et des attitudes non pas guindées ni froides, mais vivantes et mouvementées.

Malheureusement, vers la fin de la vie de l'humo-



DESSIN DE KREUTZBERGER,
d'après une photographie posée par HENRY MONNIER.

riste, la photographie se vengea d'être ainsi tyrannisée.

Elle se fait rarement l'esclave de l'art et lui joue des tours comme on peut le voir aux expositions de peinture,

où elle apparaît en collaborateur menaçant, réclamant aux peintres, qui s'en servent sournoisement, sa part au soleil, elle qui en a fourni tant de rayons. Henry Monnier, parfois mécontent de quelques-uns des personnages de ses petits drames à l'aquarelle qu'il ne trouvait jamais assez vrais, assez agissants ou parlants, allait à son trésor de cartes photographiques, cherchait un autre acteur, le coloriait, le collait par-dessus celui qu'il chassait; c'est pourquoi certaines aquarelles de sa dernière manière ressemblent à une vieille toile de navire à laquelle un matelot a cousu avec du gros fil des pièces neuves.

Ce travail laborieux ne s'en faisait pas moins gaiement, surtout quand un visiteur permettait à Henry Monnier d'exposer ses projets de théâtre. Rarement j'ai vu une foi dramatique aussi ancrée chez un homme. Non pas que l'acteur eût été fort heureux avec les directeurs.

Dans une des dernières lettres qu'il m'écrivait, l'humoriste donne un exemple de patience qu'on peut signaler aux débutants : « *Grandeur et décadence de Prudhomme* ne m'a pas rapporté le quart du *Roman chez la portière*, que M. Dormeuil a gardé *dix-sept ans* dans ses cartons. »

Malgré tout, Henry Monnier entrevoyait toujours le théâtre du Palais-Royal que nous devions, dans sa pensée, escalader ensemble.

— Une de vos plus jolies scènes, une des plus théâtrales, lui dis-je un jour, est *la Partie de campagne.*

A partir de cette parole imprudente, Henry Monnier m'infligea une collaboration forcée pour cette pièce qu'il entrevoyait déjà sur les planches.

« Mon cher Champfleury, m'écrivait-il, vous ne devez savoir ce que je suis devenu depuis tantôt trois mois que j'ai quitté Paris. Mes jambes ne m'ont point encore rendu grand service; le reste ne va pas mal.

» Je pense toujours à notre *Partie de campagne*, et, quand vous voudrez, je me mettrai à vos ordres.

» Nous pouvons faire une chose très-amusante de cette idée; mais ce qu'il faut surtout (chose qui me manque), c'est le mouvement. Il faudra donc que tous nos acteurs courent les uns après les autres comme dans *le Chapeau de paille d'Italie*, etc.

» Je n'ai qu'à évoquer mes souvenirs d'enfance, de famille, etc., pour *la Partie de campagne*, et je crois que vous serez content de mes détails. C'est dans la classe des employés que nous prendrons nos bonshommes, et avec le concours de Geoffroy, Gil-Pérès et Lhéritier, nous pouvons aller loin. »

Henry Monnier possédait une qualité rare chez les artistes. Il se connaissait. Il avait conscience de la faculté essentielle qui lui manquait, l'art de la composition, un des meilleurs lots de la race française.

Henry Monnier, quand il écrivait une scène populaire, avait besoin, pour la mener à bonne fin, d'un guide qui lui dît : Assez, arrête-toi!

La conception d'ensemble, la condensation des situations, les arrêts avec points de suspension, la gradation de l'intérêt, demandent des maîtres d'armes pour faire,



LE ROMAN CHEZ LA PORTIÈRE.

tout le temps que la toile est levée, un assaut perpétuel avec le public. Si les spectateurs n'ont pas reçu nombre de bottes qui les étonnent et les stupéfient, les délicatesses de sentiment, les ingéniosités de l'auteur courent le même risque que de délicates dentelles entre les pattes de singes impatients.

Cette loi, Monnier l'ignorait, mais il savait qu'il l'ignorait. En ce sens nous eussions pu devenir des collaborateurs tout à fait d'accord, c'est-à-dire aussi maladroits l'un que l'autre, si j'avais songé à poursuivre l'idée; mais il y avait pitié à ne pas détruire les dernières illusions du vieil humoriste, qui tenait plus à sa *Partie de campagne* qu'à la vie, qui revenait sans cesse sur ce sujet, et qui passait ses jours dans son fauteuil de malade à trouver des scènes et des mots dont il se divertissait le premier.

L'homme était parfois si amusant à entendre que, pour bien fixer le souvenir d'une après-midi passée près de lui, et peut-être par pressentiment, j'en pris note le soir même.

19 décembre 1876. — Henry Monnier a toujours la rage du théâtre; c'est une passion chevillée à son cœur. Je vais le voir aujourd'hui; il est asthmatique, ne sort pas et peut à peine quitter son fauteuil. — Je vais vous remettre prochainement, me dit-il, ce que j'ai fait pour notre pièce... Le rideau se lève; on sonne à la porte... Dans la coulisse une voix de femme : — « Attendez un moment, je suis en chemise. — Qu'est-ce que ça fait, ouvrez toujours. »

Tel est le début de la pièce que *nous* devons faire depuis plus d'un

an et dont je ne sais que le titre, qui était d'abord : *une Partie de campagne* et qu'Henry Monnier veut appeler actuellement : *Dans la cuisine.*

Cette fameuse partie de campagne, préméditée depuis si longtemps par toute une société bourgeoise, qui met sur pied tant de gens dès l'aube, et qui se termine dans une cuisine par les mille retards de la vie parisienne, eût fourni, en effet, à la scène du Palais-Royal, un de ces petits actes de bonne humeur et sans prétention, tels que les bons auteurs de l'endroit en donnaient avant de se plier aux exigences du théâtre actuel; mais je ne voulais pas faire passer mes doutes dans l'esprit de celui qui vivait d'espérances.

J'essayais de faire changer de rail la conversation; mais Henry Monnier en revenait toujours à son sujet favori, le théâtre. Tantôt il s'agissait de Molière et il en récitait des fragments, tantôt sa mémoire lui fournissait des souvenirs de pont-neufs qu'il chantait :

Quel singulier accident!
Au sein d'une rose aussi belle,
Cette feuille est sûrement
D'une espèce nouvelle.

— Forlis tire un billet du sein de la rose, continuait Monnier du ton de monsieur Prudhomme, et il donne cette leçon de morale à sa fille Laure, éprise du fils de Dorval, navigateur : « Souvenez-vous, *surtout pour l'avenir*, qu'il vaut encore mieux placer ses secrets dans le sein d'un père que dans celui d'une fleur. »

Voyant ma stupéfaction :

— Vous ne connaissez donc point *la Leçon de botanique?* me demandait Monnier.

Et pour s'amuser, l'humoriste me citait des fragments d'un vaudeville de l'an XII, du citoyen Dupaty.

Voilà pourtant ce que me conte le pauvre vieil acteur, qui n'a perdu ni sa gaieté ni le sens du comique, quoique, depuis deux ans, il soit interné dans sa chambre.

Quelques anciens amis seulement venaient le voir. La plupart des vaudevillistes qui avaient collaboré à ses

LA MÈRE D'ACTRICE (1841).

pièces étaient morts. L'esprit comique s'était en outre complétement modifié. A la simplicité des anciens moyens le public préférait des parades en musique dans lesquelles le grotesque était obtenu par une sorte de grattage épileptique des spectateurs. Une des principales facultés françaises, la bonne humeur, se comp-



tait à peine. Henry Monnier sentait vaguement qu'il n'appartenait plus au courant de la fin d'un siècle tourmenté; c'est pourquoi il se rattachait à moi comme un noyé à un fétu de paille. Je ne voulus pas le désillusionner sur l'avenir de son théâtre, et je notai ma visite sans me douter qu'elle serait la dernière et que, quelques jours plus tard, l'humoriste irait rejoindre le pauvre Yorick dans le pays des ombres.

CHAPITRE XVI

AUTRES SOUVENIRS INTIMES

De l'énorme quantité d'articles qui parurent dans la presse parisienne après la mort de l'humoriste, je ne trouve guère à citer, en raison de leur intimité, que deux fragments d'écrivains qui, ayant connu l'homme, purent l'observer de près et jugèrent à propos de faire plutôt acte de sympathie cordiale que d'esthétique.

Dans le premier de ces articles, M. Philippe Burty montre qu'Henry Monnier avait conservé d'anciens et de nouveaux amis dans sa vieillesse. « Jusqu'au jour où les infirmités le clouèrent au fauteuil, dit le critique, chaque soir Henry Monnier n'avait qu'à choisir la soupière qui se découvrirait pour lui sur la table de vieux camarades ou de bourgeois dignes de l'héberger, lui, ses tics et son esprit mordant. Il arrivait correctement à l'heure du dîner, mangeait avec un estomac du siècle

dernier, se pelotonnait au coin de la cheminée, allumait sa pipe après avoir « sollicité l'indulgence de la maîtresse de céans », et se laissait aller à une somnolence singulière où, au milieu même du ronflement, ne se perdait pas la notion des conversations engagées. A ce moment s'éveillait en lui un étonnant raconteur. Il entamait des récits de scènes populaires ou bourgeoises, interminables, bizarres et mordants, salés comme la réalité elle-même, recevant un caractère inoubliable de son accent nasillard et guttural, de ses suspensions, de ses répétitions, des ébauches de gestes précis, des clignées d'yeux et, finalement, de la reprise traînante du sommeil. Ni ses livres, ni son jeu au théâtre, ni ses croquis n'ont pu donner, dans leur action éparse, l'idée du génie d'observation et de rendu qu'il déployait dans ces heures de l'intimité, alors qu'il se sentait dans un centre sympathique (1). »

Dans le second article, non signé, et intitulé *Ma dernière visite à Henry Monnier*, on sent un habitué de la maison, un ami qui réellement connaissait bien l'humoriste.

J'arrivais de la campagne où j'avais fait un assez long séjour; aussi je me trouvais en grand appétit de Paris. « Pour reprendre la note » et ressaisir ce *la* si particulier qui ne sonne qu'entre Montmartre et Montrouge, je courus chez mon ami Henry Monnier. D'ailleurs il n'y avait pas longtemps que j'avais reçu une lettre de lui, écrite avec sa

(1) L'*Art*, mai 1877.

fameuse « encre indélébile » et calligraphiée selon les principes de Brard et Saint-Omer :

« Je quitte à l'instant Parnes, par Magny-en-Vexin — me mandait-il —; et je rentre dans la capitale.

» J'arrive, j'arrive
En *piteux* paladin (*bis*).

» Venez me voir.
» *Tibi.* HENRY MONNIER.

» *Post-scriptum :* Le pays est tranquille. Les pommes ont donné! »

Il est vrai que je ne m'étais guère arrêté à l'adjectif « piteux », que démentait le ton enjoué de l'épître. Mon pauvre ami était pris, depuis l'automne de 1874, d'une grande faiblesse dans les jambes; mais je savais qu'aucun accident nouveau n'était venu aggraver sa position.

Aussi, lorsque après avoir monté les quatre étages du numéro 5 de la rue Ventadour, je me trouvai en face de lui, le premier coup d'œil ne me fit apercevoir aucune altération sur ses traits. Il eût même fallu un pathologiste très-perspicace pour voir un symptôme morbide dans l'animation et les dispositions joyeuses où il se trouvait ce soir-là.

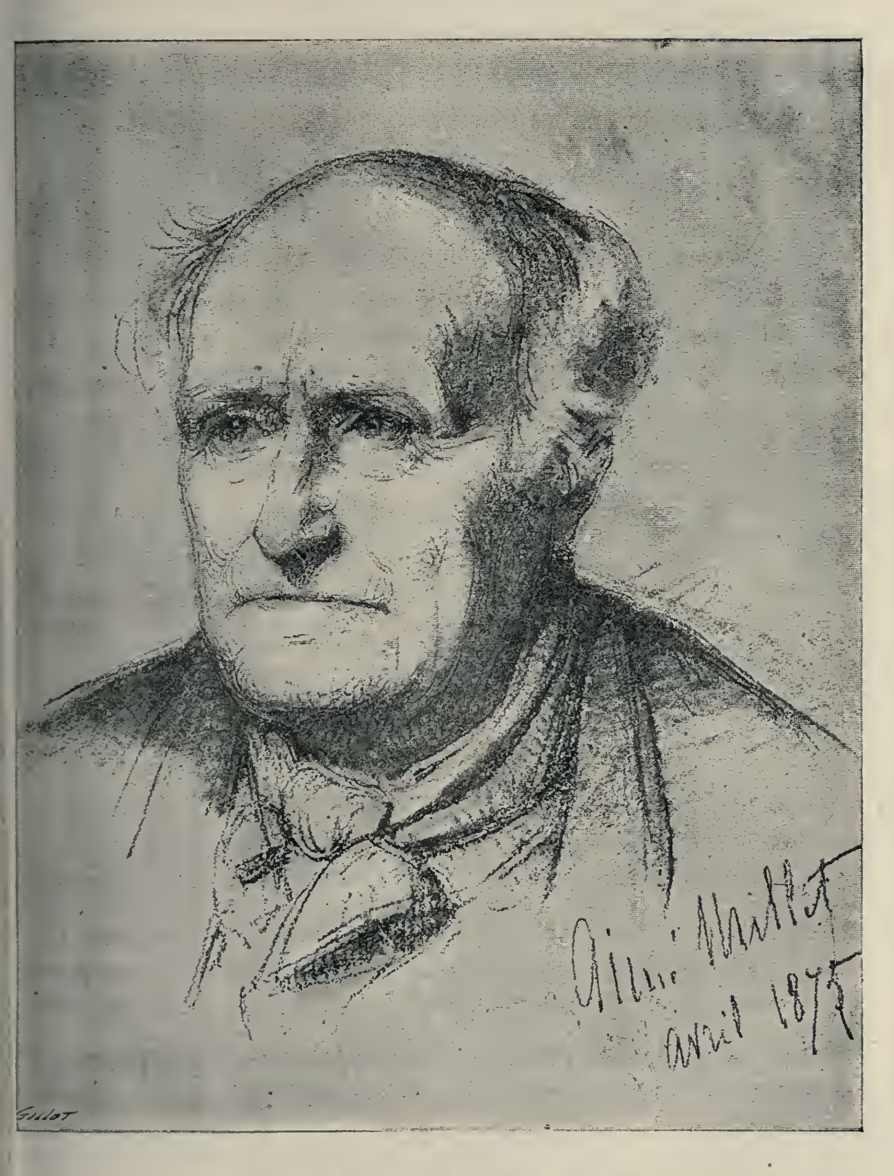
Il était penché sur sa petite table d'acajou, et, sans lunettes malgré ses soixante-dix-huit ans, il terminait à la lampe un dessin que lui avait demandé madame Ugalde. C'était son portrait en costume de Joseph Prudhomme, qu'il copiait à l'aquarelle d'après une très-vivante photographie de Carjat.

Près de lui se trouvait aussi un paquet de cartes de visite destinées à la poste, et dont il venait d'écrire les adresses de sa plus triomphante écriture. Les majuscules surtout étaient d'une ampleur et d'une correction rares; les M du mot monsieur semblaient tracés à la règle et au compas; les P de Paris, arrondis à plaisir, s'épanouissaient comme des fleurs.

— Ah! c'est vous? me dit Monnier, dès qu'il eut quitté son papier des yeux; j'avais *faim* de vous voir.

— Vous êtes bien bon!..... Mais votre santé? vos jambes surtout?...

— Je n'ai plus à m'en plaindre; je vais tout seul et sans canne au bout de l'appartement. Tenez, vous en aurez le spectacle.



PORTRAIT D'HENRY MONNIER EN 1875,

d'après un dessin au crayon d'AIMÉ MILLET.

En effet, il se leva, et alla prendre pour me le montrer un portrait de lui exécuté à Londres en 1822, alors qu'il n'avait que vingt-trois ans et qu'il étudiait l'aquarelle sous un maître anglais. Cette peinture le représente debout, le chapeau à la main, et vêtu irréprochablement à la mode des dandys.

— Mais, mais, lui dis-je, vous voilà redevenu très-gaillard!

— En effet, me dit-il... Pas même un rhume cet hiver... D'ailleurs, des soins inouïs!!!

Ces derniers mots étaient dits d'une voix à percer les murailles, afin qu'ils fussent entendus de la pièce voisine où se trouvaient madame Monnier, son fils, ses deux filles et son petit-fils.

— Allons! c'est fort bien, continuai-je; un de ces jours je vous rencontrerai sur le boulevard.

— Ma foi non!

— Puisque la force et l'entrain vous sont revenus.

— Non! on perd un temps à marcher!..... J'aime mieux rester dans mon fauteuil, où je n'ai pas un moment d'ennui... Moi j'ai toujours su m'occuper : en ce moment je repasse mes classiques. Oh! dites donc, Molière :

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace,
Eh quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voudrez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?

Monnier, qui avait joué le grand répertoire dans ses tournées de province, me débita ainsi toute la scène d'Orgon et de Cléante du *Tartufe*. Puis :

— Avez-vous du tabac frais? nous allons griller une petite polissonne de pipe!... Et maintenant, continua-t-il entre deux bouffées, je vais vous redire la scène comme la jouaient du temps de ma jeunesse Saint-Aulaire et Baptiste cadet :

Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas, etc.....

— Oui, ils parlaient du nez comme ça, et tout le monde trouvait cela charmant... Il y avait aussi dans ce temps-là des gens qui faisaient des tragédies intitulées *Parthénopenon* ou bien *Artaxercès*... Ils appelaient cela « cueillir des lauriers dans le bois sacré qu'habite la Muse ».

Ensuite la conversation courut à l'aventure sur toutes sortes de sujets. Monnier me parla de tous les amis qu'il avait perdus, de Paul de Kock, de Gavarni, d'Alexandre Dumas, d'Eugène Sue, de Balzac, de Méry, de Rossini, d'Adolphe Adam, de Roqueplan, du docteur Cabarus... Il se plaignit de ce que la nouvelle génération ne lui attribuait que la création de son Prudhomme, quand il avait donné le jour aussi à Boireau, à Jean Hiroux, et à tant d'autres figures de plein relief.



ADOLPHE ADAM
d'après une lithographie en couleur d'HENRY MONNIER.

Monnier eut encore quelques mots de tristesse sur son quartier de la butte des Moulins que l'on démolissait... Puis, revenant à des idées

plus gaies, il me promit pour un soir prochain la lecture d'une pièce destinée au Palais-Royal, et qui était presque achevée.

Avant de quitter notre ami, je refis connaissance avec les bibelots qui couvraient ses murs. Je retrouvai à la même place le portrait de



PAYSAGE

croquis par HENRY MONNIER (1829-1830).

son père peint par lui à l'aquarelle ; son portrait de Gavarni ; son buste en bronze par Moulin ; une étude de cheval par Géricault ; une page de musique autographe signée Rossini, etc...

Enfin je partis vers onze heures.

C'était le samedi 30 décembre que je faisais à Henry Monnier ma dernière visite. Le lendemain dimanche il a été pris d'étouffement et a perdu connaissance. Il n'est mort que quarante-huit heures après.

*Un ami d'*HENRY MONNIER (1).

(1) Cet article, qui parut dans les *Nouvelles de Paris* du 11 janvier 1876, est de M. Albert Delasalle.

CHAPITRE XVII

LE ROMAN D'AMOUR D'UN COMÉDIEN

En 1830 vivait à Bruxelles une honorable famille de comédiens, les Linsel; le père, qui n'était pas sans talent, avait refusé plusieurs fois des engagements parisiens. Il aimait son pays, se contentait d'une position modeste, n'aspirait pas à une réputation plus éclatante que celle qu'il avait conquise auprès de ses compatriotes, et en outre était retenu par l'éducation de trois filles qu'il destinait au théâtre; la plus jeune, Caroline, s'annonçait déjà comme devant faire honneur à ses professeurs et au nom des Linsel.

Ce fut en 1833 qu'Henry Monnier, en représentation à Bruxelles, vit au théâtre du Parc la jeune fille, qui tenait l'emploi des Déjazet. Elle était honnête, charmante, vive, fine et promettait une actrice distinguée. Le peintre s'enthousiasma pour cette perle découverte

dans un petit théâtre assez peu fréquenté, qui ouvrait ses portes au public seulement une fois la semaine.

L'insistance que mettait un célèbre comédien à parler de la jeune actrice parvint à ses oreilles, et quand le hasard les fit se rencontrer dans une soirée, la présentation mit tout de suite sur le pied d'une aimable camaraderie Henry Monnier et la jeune fille. Cette cama-



HENRY MONNIER,
d'après une miniature de 1833.

raderie se changea bien vite en affection, et tout l'entourage des Linsel fit part à Caroline des tendres sentiments qu'elle inspirait à un artiste célèbre dont les journaux chantaient les talents sur tous les tons.

En ce qui touche cette époque, j'ai beaucoup in-

sisté auprès de la veuve de l'humoriste, une personne distinguée qui a compris, en me donnant des détails intimes sur sa vie de jeunesse et celle d'Henry Monnier, que la première préoccupation d'un romancier qui se fait biographe par sympathie est de ne pas écrire un roman.

« On me disait, m'écrit-elle, qu'il était amoureux de moi. Je n'y croyais pas, je me tenais bien trop en garde contre les artistes *parisiens*. Mes deux sœurs étaient mariées très-honorablement; j'étais seule avec ma mère et je voulais, comme mes aînées, porter tout blanc mon bouquet de fleurs d'oranger. »

C'est toujours un étonnement que de trouver de pareils sentiments dans le monde des théâtres, où tant de tentateurs conspirent contre la jeunesse et la candeur. « Ce fut tout un roman; Henry employa mes amis, feignit un départ; bref, il me fallut bien croire à sa loyauté lorsqu'il chargea ses amis de me demander en mariage à ma mère. »

Après cette ouverture qui ne fut pas repoussée, le comédien partit en représentations dans les Flandres. Tant qu'il n'était pas trop éloigné, Henry Monnier revenait à Bruxelles faire sa cour à sa fiancée; mais des engagements antérieurs avaient été conclus en France, qui nécessitaient diverses tournées dans le Midi, à Lyon, à Marseille. Toutefois l'humoriste emportait une tendre vision; j'en trouve trace dans des lettres de Méry qui,



CAROLINE LINSEL (MADAME HENRY MONNIER).

Dessin à la mine de plomb.

(1834.)

alors bibliothécaire de sa ville natale, ne se contentait pas du rôle de confident amoureux et faisait passer à mademoiselle Linsel un hommage en vers sympathiques, un peu trop improvisés cependant pour être cités.

Dans cette tournée dramatique, Henry Monnier poussa jusqu'à Toulon. Le cœur du comédien était rempli de si douces pensées que tout ce qui l'approchait s'en ressentait. On verra dans le chapitre qui suit quelles transformations l'amour fait subir à un satirique. L'homme heureux — surtout par l'affection — veut que tous ceux qu'il rencontre prennent une part de son gâteau de tendresses.

Combien l'humanité serait meilleure si les hommes pouvaient conserver intactes cette fleur de jeunesse, cette fraîcheur de sensations, cette naïveté de sentiments qui forment le bouquet des chastes amours!

Ce fut en droite ligne de Toulon, mais par la *diligence*, qu'Henry Monnier vint donner son nom, au mois de mai 1834, à la jeune fille, dans la petite église du Finistère, à Bruxelles.

Ici doit trouver place un épisode bien amical et bien flamand, qui prend surtout une physionomie particulière en regard de cette vie de comédiens prêts à prendre leur volée et à courir le monde.

Les jeunes époux étaient attendus le soir dans la maison du peintre Verboeckoven. En mémoire du mariage de ses amis, l'artiste avait fait sceller dans le man-

teau de la cheminée une plaque sur laquelle étaient inscrits les noms des nouveaux mariés et la date de leur union.

Ces détails affectueux sembleront peut-être inutiles à quelques-uns, et cependant quelle valeur ne prennent-ils pas si on les compare aux mariages de convenance de la société, remarquables surtout par leur plaque d'assurance sur laquelle trop souvent pourraient être inscrites, avec la dot de la jeune fille : incompatibilités d'humeur, d'âge, de santé.

Les époux passèrent une quinzaine de lune de miel chez leur ami Verboeckoven, après quoi il fallut songer à la vie qui les attendait à Paris, vie positive, qui n'était pas sans appréhension pour la jeune femme. On le voit par l'impression suivante :

« J'avais quitté Bruxelles par un orage affreux qui fut presque un présage de tous les tourments qui nous attendaient dans ce Paris que j'avais tant désiré connaître et où j'entrais le cœur plein de tristesse. »

Elle est véritablement rayonnante la vie artistique parisienne, à condition que l'homme ait triomphé des obstacles matériels et que, dès le début, il ne fasse pas sentir à celle qui a besoin d'expansions et de tendresses les dures épreuves de la nécessité.

Mais quel fonds de tranquillité et d'intimité peut baser une jeune femme aimante sur le caractère d'un *humoriste!* Ce sont des chocs imprévus à tout instant,



MÉRY.

Fac-simile d'un croquis à la mine de plomb d'Henry Monnier.

de bizarres alternances de caprices, de volontés, d'enthousiasme, d'affaissements qui étonnent d'autant plus la femme qu'elle sent une nature féminine là où il fallait un homme, et qui ne lui donnent pas l'appui dont elle a besoin dans la vie.

A cette époque, pourtant si décisive, Henry Monnier ne savait supporter ni ennuis ni déconvenues; pour les éviter ou les fuir, tout lui était bon. Le trait suivant peint l'homme.

« Je l'ai vu, me disait sa veuve, jeter au feu des lettres importantes dont il n'avait lu que les premières lignes, qui semblaient lui annoncer des tracas. »

J'ajoute que j'ai connu de semblables natures qui, attendant avec impatience une réponse à la conclusion d'intérêts graves, jetaient en l'air une pièce de monnaie en se disant que croix ou pile devait déterminer s'il fallait en prendre connaissance; d'autres se gardaient d'ouvrir les lettres et les plaçaient dans un endroit bien visible, sur leur bureau ou sur leur cheminée, réfléchissant chaque matin qu'il valait mieux, pour leur tranquillité, remettre au lendemain à briser le cachet. Incertitudes qui, quelquefois, duraient des années.

Il faut joindre à ces faiblesses produites par la vie d'artiste la nature sarcastique de l'homme, qui avait conservé de l'atelier le manque de respect des rapins pour toutes choses.

« Mon père, me disait la veuve, s'appelait Linsel de

son nom de théâtre, et Péguchet de son véritable nom. Henry ne connut ce nom que le jour du contrat; il lui parut grotesque, et pendant quelques jours il ne m'appela que mademoiselle Péguchet, ce à quoi je répondais en l'appelant monsieur Bonaventure, qui est un de ses prénoms. »

Ces menus détails font connaître l'homme. Mais que d'importance ils ont en ménage, si la femme n'apporte pas par sa raison un contre-poids à cette nature d'esprit!

« Quelques jours avant notre mariage, irritée contre cet esprit moqueur qui ne lui faisait épargner personne (il se modifia beaucoup plus tard), nous eûmes une brouille assez sérieuse, puisque nous en étions arrivés à nous rendre notre liberté. Je passai une affreuse nuit! Lui se trouvait à une soirée chez des amis; jamais il ne fut plus charmant, plus aimable, plus gai. Plus tard, lorsque je lui en fis le reproche : — J'ai voulu, dit-il, vous oublier ce soir-là, et j'y étais complétement parvenu. »

Ainsi, par de tels actes, les humoristes apparaissent dans leurs singularités à celles qui les aiment ou qui se sentent entraînées à les aimer; mais la portée des motifs qui dictent la conduite de ces êtres bizarres leur échappe. Elles se trouvent en face d'une nature « très-murée » et en arrivent, après de longues années passées avec leurs époux, à se demander si elles ont jamais connu le

GALERIE THEATRALE.



CHEF D'EMPLOI.

(Vers 1830.

fond de leurs pensées. — Il n'aurait pas dû m'épouser, s'écrient-elles, quoique sachant combien elles ont été aimées. Car si la singularité de telles natures produit des nuages qui existent déjà entre hommes et femmes sans dons intellectuels particuliers, les qualités de cœur, les expansions, les détentes, les attentions sont plus vives chez les humoristes que chez les autres hommes, et leur imprévu remue d'autant plus la femme, qui alors se sent « la plus heureuse » de toutes et oublie les amertumes passées pour les félicités présentes.

Je reviens à la vie qui attendait Henry Monnier après sa lune de miel ; les notes intimes et les lettres la feront connaître dans sa réalité. La jeune femme se pliait courageusement à toutes les exigences du travail de l'artiste.

« Aussitôt arrivés à Paris, notre vie ne fut qu'une lutte de tous les jours avec les besoins de l'existence. Mon pauvre Henry passait une partie des nuits à écrire, moi lui préparant des plumes pour ne pas perdre de temps afin d'envoyer de la copie à Dumont (1). »

Ici je touche à un point délicat, qui a trompé beaucoup de gens sur la vie d'Henry Monnier. L'humoriste, pendant son existence parisienne, apparut aux yeux de tous avec les allures d'un célibataire, vivant seul et n'étant enlacé par aucun des liens matrimoniaux presque aussi dangereux pour l'artiste que des herbes en-

(1) Un des premiers éditeurs d'Henry Monnier.

lacées aux jambes d'un nageur. Et pourtant le comédien était chargé de famille. Trois enfants naquirent successivement de son union; mais la jeune femme fut admirable de résignation après nombre de tentatives de toute nature qui démontraient que la vie de théâtre en commun, quoique paraissant offrir le plus de ressources au ménage, n'avait donné que des résultats médiocres.

« Henry, m'écrit sa veuve, était de ces esprits que la gêne démoralise; je l'avais si bien compris qu'afin de lui laisser cette liberté d'esprit qui lui était nécessaire, je m'étais volontairement éloignée de lui pour aider aux besoins de la maison et le soulager de cette inquiétude abrutissante des besoins du ménage. »

C'est un des inconvénients de la profession de comédien que la vie nomade qui atteint la plupart d'entre eux, car le fait se renouvelle fréquemment qui sépare un mari ou une femme exerçant le même art, pour envoyer l'un en Russie, l'autre en Angleterre. Ces séparations de quelques années, parfois éternelles, sont en général acceptées facilement dans le monde dramatique où la plupart des hommes et des femmes, heureux de recouvrer leur liberté, oublient qu'ils sont unis par des liens éternels. Un directeur de théâtre à l'étranger remplace le tribunal qui prononce une séparation de corps. Tout se passe à l'amiable. C'est la loi du divorce mise en pratique dans le monde des coulisses.

Il n'en était pas tout à fait ainsi pour Henry Monnier.



M. ZEREZO, COMPOSITEUR BELGE.

Fac-simile d'un dessin à la mine de plomb D'HENRY MONNIER.

(1835.)



L'humoriste, condamné à une vie difficile, n'en rêvait pas moins une tranquille existence. Il passa sa vie à se railler des bourgeois; il avait les qualités de famille de la bourgeoisie.

Vous qui croyez connaître le mystificateur, le caricaturiste, lisez ce fragment de lettre écrit à sa femme, dans une chambre d'hôtel garni, et dites-vous quelle sensibilité se cache sous le flegme, quelles douleurs sous l'impassibilité, quelles tristesses recouvre parfois le masque comique!

« Toulon, hôtel de la Croix d'or, 22 octobre 1870.

. . . .

» Je suis bien malheureux. Au moins, toi, tu es entourée; moi je suis tout seul loin de toi, au milieu d'étrangers et d'indifférents... Si tu me voyais, je te ferais pitié... Quand je ne pense qu'à toi, à l'espoir de te voir pour ne plus te quitter! J'écris une pièce que nous devons jouer ensemble. Je te vois comme je te voyais quand je suis venu ici pour la première fois. J'ai demandé à loger au même hôtel, dans la même chambre où je t'écrivais, dans cette même ville d'où je partis pour aller t'épouser... »

A cette bouffée de tendresse des anciens jours succède un retour intérieur et navrant sur le bonheur domestique, que des difficultés de la vie artistique ont rendu impossible aux jeunes époux.

« Est-ce ma faute si au lieu de te rendre heureuse, comme je l'avais rêvé, le contraire est arrivé?... Qu'as-tu à me reprocher dont je sois si coupable? Ai-je le tort de t'avoir aimée?... Ou plutôt c'est toi qui n'aurais pas dû m'écouter. Tous ceux que tu m'aurais préférés t'auraient rendue plus heureuse que moi, moi qui jamais ne t'ai causé que des chagrins, moi qui t'ai donné un fils que tu ne peux voir! »

Toute cette correspondance pleine de déchirements intimes, je pourrais lui donner plus de développements, l'ayant dans les mains, si je ne respectais les angoisses de l'homme condamné par son art à vivre seul. Aussi bien la sensibilité de l'artiste va trop loin dans la condamnation du mari. Mais les déconvenues dramatiques, la solitude, cette chambre d'hôtel qui, tout à coup, a perdu son rayon, les enfants qui manquent à ce père, l'épouse qui est au loin, forcée de subvenir aux besoins de sa propre existence, assombrissent la pensée de l'humoriste, insuffisamment armé pour lutter dans le long combat de la vie.

L'œuvre de l'homme, je parle plutôt de l'œuvre dessinée, est malicieuse sans doute; elle n'offre jamais la violence ou la cruauté particulières à de certains caricaturistes. Monsieur Prudhomme, quoiqu'il ait accumulé en lui une effroyable provision de sottises, a un fonds de bonhomie, qui était particulièrement remarquable chez l'artiste lui-même.

De même le comédien fut meilleur époux, meilleur père que ne le fait supposer cette correspondance navrante. Sa veuve n'en parle qu'avec affection, avec regrets.

« S'il a eu quelques vrais amis qui l'aimaient, combien de gens qui ne le connaissaient pas le jugeaient sévèrement! Il ne fallait pas lui demander compte de ses actions; elles n'étaient jamais réfléchies. Il suivait l'impulsion qui lui semblait la plus agréable sans se rendre



D'après une aquarelle d'HENRY MONNIER.

(Vers 1845.)



compte de ce qu'il y avait peut-être à y redire. Il sortait sans se demander ce qu'il allait faire en rentrant, sans se demander ce qu'il avait fait. ».....

« Ce pauvre Henry était le plus grand optimiste de la terre. Il voyait tout en beau; il suffisait qu'on lui ouvrît une idée sur une chose à faire pour qu'il la regardât comme faite et le sortant tout à fait de peine; ainsi il est resté jusqu'au dernier jour. »

Et elle termine par ce trait de cœur véritablement affectueux : « Je crois et *j'espère* qu'Henry n'a jamais été bien malheureux. »

CHAPITRE XVIII

UNE AVENTURE D'HENRY MONNIER AU BAGNE

Henry Monnier fréquenta souvent les bagnes de Brest et de Toulon pendant les tournées dramatiques de sa jeunesse; aussi les croquis d'après nature qu'il a tracés des hommes et des choses de ce monde offrent-ils un intérêt rétrospectif d'autant plus vif que le système pénitentiaire pour les condamnés aux travaux à perpétuité a disparu de France.

Devant ces types d'une autre époque, on s'aperçoit combien le criminel descend facilement l'échelle des êtres et retourne vite à l'état de fauve.

« J'ai remarqué, après avoir dessiné plusieurs têtes de forçats, écrivait Monnier, que la misère, les privations et les habitudes du bagne altéraient, chez certains individus, le caractère primitif de leur physionomie. La veille du départ de la chaîne, il y a plusieurs années, j'avais vu un condamné qui n'avait pas encore revêtu le costume des galériens, et dont la mise et le maintien annonçaient un homme qui semblait avoir occupé un rang distingué dans la société; c'était un

ancien notaire, condamné à dix années de travaux forcés pour crime de faux en écritures privées, et qui était dirigé sur Toulon. La vue de cet homme avait produit sur moi une impression profonde, et je m'étais toujours rappelé son nom, que j'avais à cette époque inscrit sur mon album. Je m'informai, dans les bureaux de la chiourme, s'il était encore détenu, et, d'après la réponse affirmative que je reçus, je manifestai le désir de le voir. Le lendemain il me fut présenté, au



ANCIEN NOTAIRE CONDAMNÉ AUX TRAVAUX FORCÉS.

Croquis d'après nature, pris au bagne de Toulon.

(1834.)

moment où il partait pour la fatigue. J'eus beaucoup de peine à le reconnaître : ses traits avaient subi un changement presque total. Sa tête, sans jamais avoir été belle, était assez distinguée à son départ de Bicêtre; depuis son séjour au bagne, elle était devenue ignoble. Cet homme avait contracté tous les vices de la maison; son bonnet vert et les manches grises de sa veste indiquent qu'il est dans les indisciplinés, à la suite de deux tentatives d'évasion. On lui a infligé dix années en sus de la peine qu'il avait d'abord encourue (1). »

(1) *Musée des familles*, 2e vol. 1835. Cet article n'a pas été réimprimé dans les œuvres de l'humoriste.

Henry Monnier, face à face avec les forçats, interrogeait les uns de la parole, les autres du regard : il constata jusqu'à quel degré de profondeur la bête s'empare de l'homme, l'attitude qu'elle imprime au corps, la griffe dont elle marque les traits. Chez certains condamnés, il cherchait à surprendre s'il restait encore au fond de leur



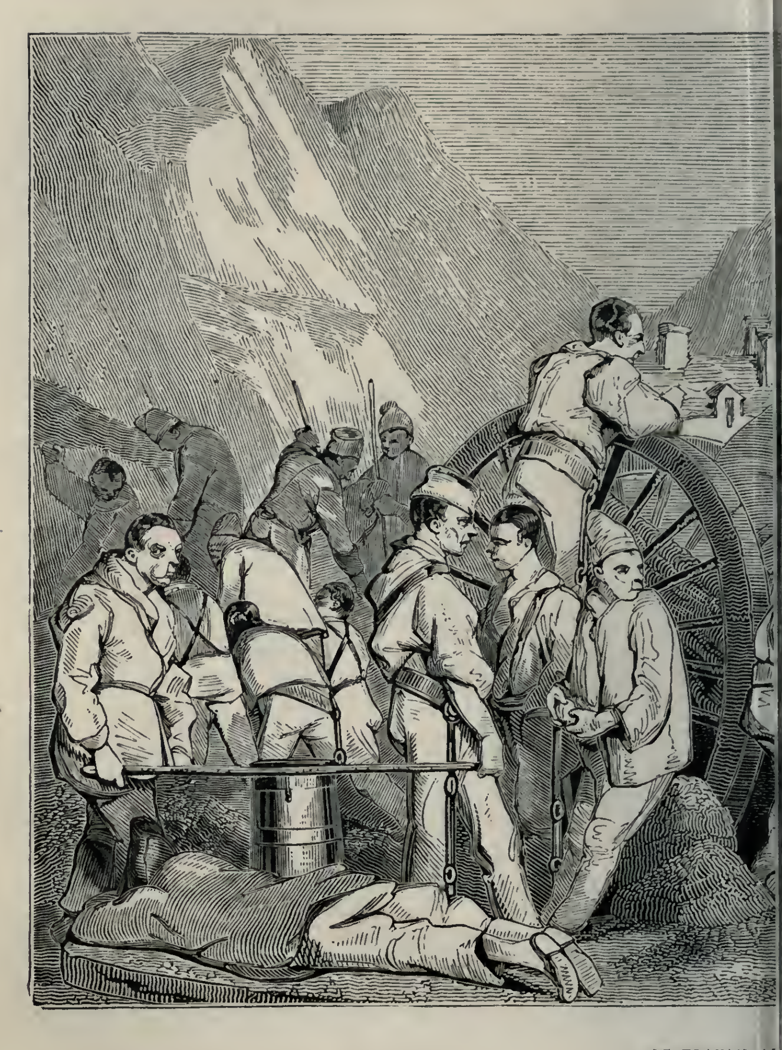
COMPAGNON DE CHAINE DE L'ANCIEN NOTAIRE

Croquis pris d'après nature au bagne de Toulon.

(1834.)

cœur une lueur, si faible qu'elle fût, de la notion du bien, s'il existait encore une vibration de la conscience, si quelque parcelle d'idéal était encore mélangée à un amas de fange.

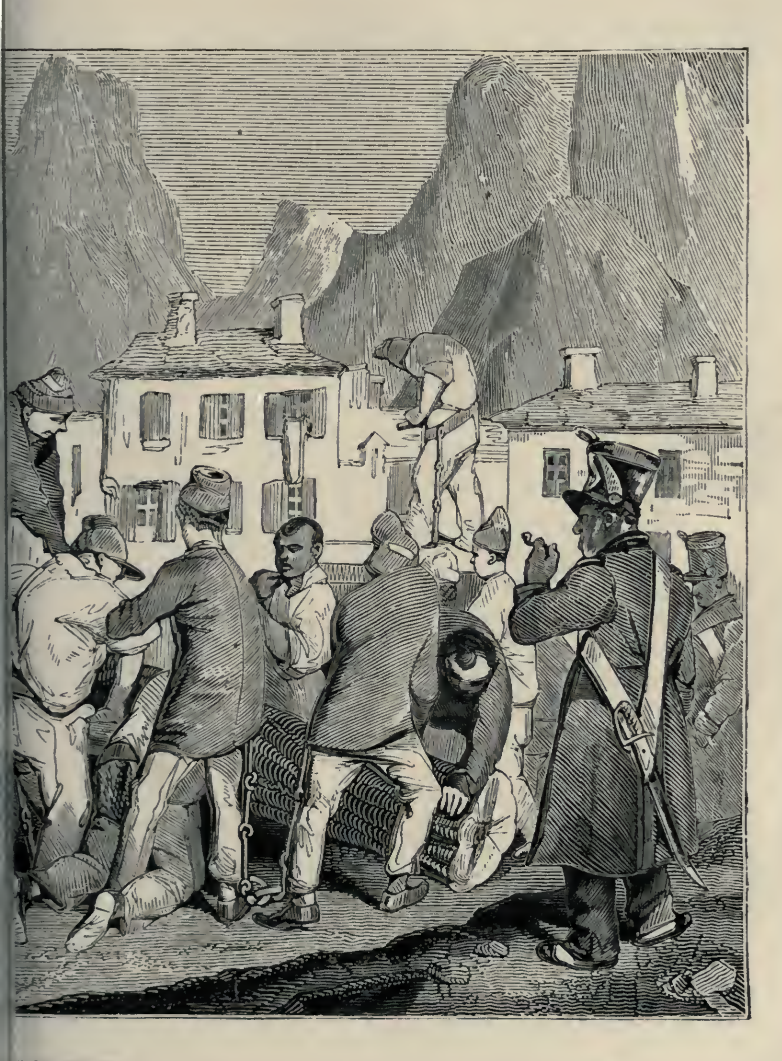
Ceci, je le constate par une aquarelle qui ne quitta jamais les murs du petit logement de l'humoriste ; cette peinture, quand il rentrait chez lui, seul, fatigué du commerce des hommes, devait lui donner d'émouvantes sensations.



LE TRAVAIL AU

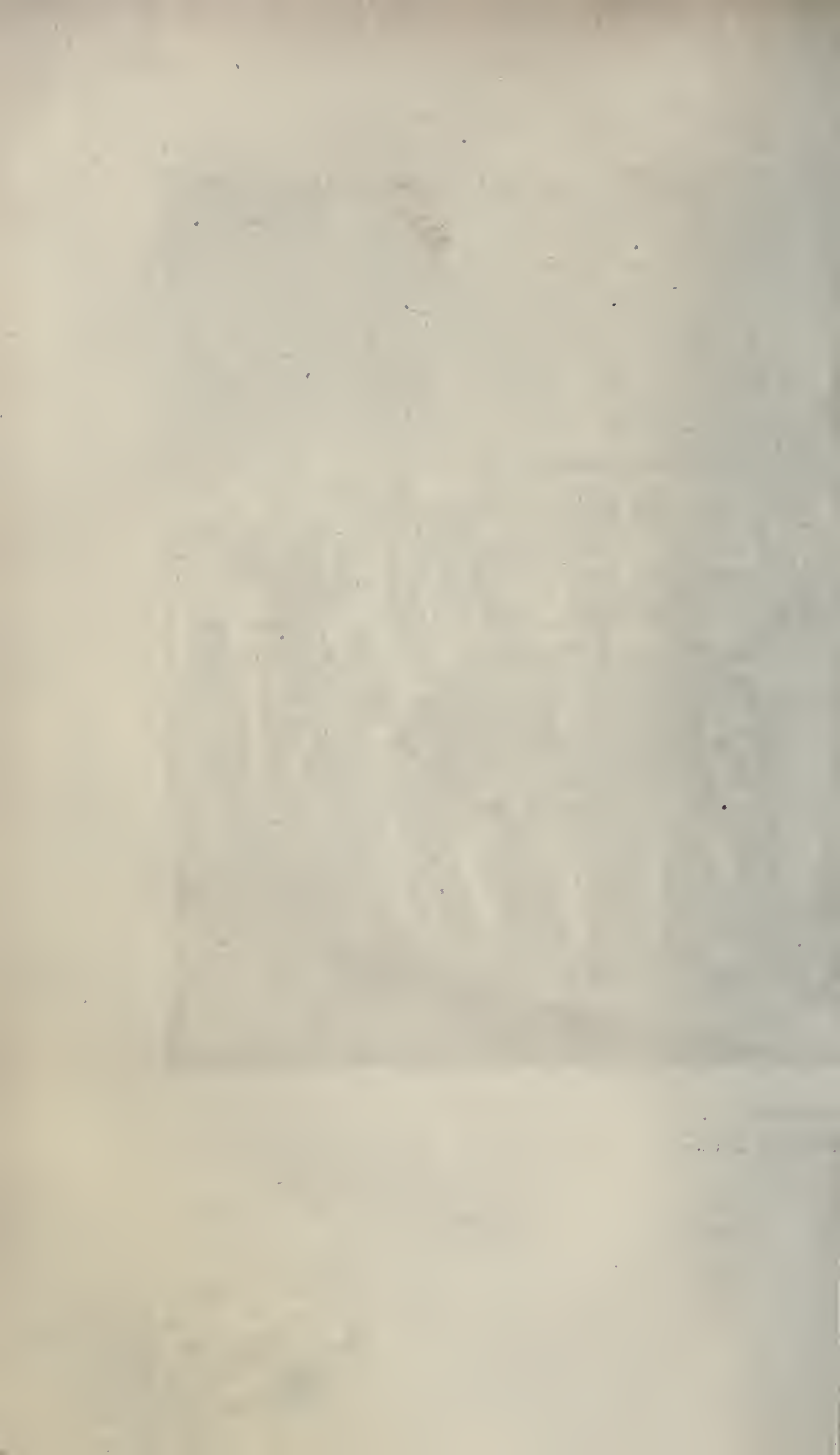
Composition d'HENRY M

(



E DE TOULON.

, gravée par Allanson.



Ce n'était que la représentation de deux jeunes forçats en vareuse rouge, reliés à la même chaîne; mais, pour n'importe quelle somme, le vieil artiste, quoique gêné, n'eût cédé cette aquarelle si simple.

En 1833, Henry Monnier, visitant le bagne de Toulon, avait été frappé à la vue de deux jeunes forçats; l'un enfant, souffreteux; l'autre, âgé de quatorze ans. Sous leurs habits d'opprobre, c'étaient deux Mignon aspirant au pays où fleurit l'oranger. Natifs d'Algérie, ils regrettaient le soleil africain; sur leur figure, aucune trace de vices ni de crimes, seulement la nostalgie particulière aux êtres privés de la liberté.

Suleimann et Ali avaient été arrêtés près du corps d'un soldat assassiné, me dit-on, car je n'ai pas trouvé trace du jugement ni de la condamnation des deux enfants. Etaient-ils coupables de ce meurtre? Je ne le crois pas; mais l'occupation de l'Algérie au début commandait des mesures sévères.

Henry Monnier, en dessinant les deux Arabes, les fit causer, s'intéressa à eux, et comme il avait de nombreuses relations, à son retour à Paris, il parla beaucoup des jeunes condamnés et en fit même, paraît-il, le sujet d'un article (1).

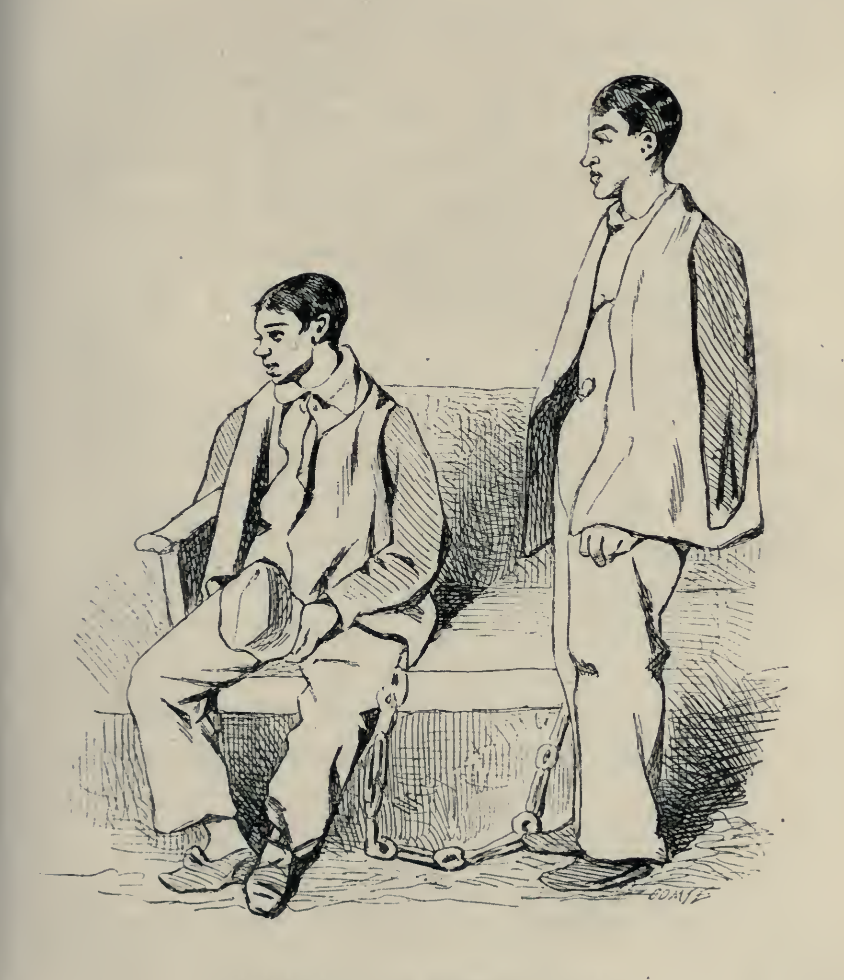
(1) Sans doute dans le *Constitutionnel*. J'avoue qu'après avoir commencé ces recherches, le temps et la patience m'ont manqué pour feuilleter page à page plusieurs années de ce journal, dans l'espoir d'y trouver un court article qui peut-être pouvait échapper à mes yeux.

Trois ans plus tard, les hasards de la vie nomade de l'artiste l'amenèrent à Brest pour y donner des représentations. La nouvelle de son arrivée, annoncée par les journaux, pénétra au bagne. Suleimann et Ali avaient été transférés de Toulon à Brest. L'aîné de ces enfants, il avait alors dix-sept ans, se rappelant le peintre devant lequel il avait posé, écrivit ou plutôt fit écrire au comédien, car la lettre que j'ai sous les yeux est sortie de la plume de quelque scribe de bagne, qui connaît les rubriques de la correspondance respectueuse aussi bien qu'un écrivain public.

Suleimann faisait appel de nouveau, ainsi que son camarade Ali, à l'humanité du dessinateur pour tenter de nouvelles démarches au ministère de la justice; mais les recommandations ultérieures d'Henry Monnier semblent avoir été insuffisantes, car de nouveau, après quelques années, le 25 mars 1839, il recevait de Brest une lettre des pauvres Algériens.

Le comédien est resté le seul espoir des condamnés; du fond du bagne ils le suivent à travers sa vie agitée de coulisses.

N'y a-t-il pas quelque chose de singulier dans ce fait d'un comédien devenu le protecteur de deux forçats? Et pourtant que de voyageurs visitaient les bagnes alors! Gens pour la plupart puissants et riches; mais c'étaient de vulgaires curieux, de ceux qui vont à la cour d'assises chercher des émotions, sans se demander



SULEIMANN ET ALI AU BAGNE DE TOULON.

D'après une aquarelle d'HENRY MONNIER.

(1833.)

quel enchaînement de circonstances a conduit un malheureux au bagne.

Les deux galériens arabes avaient surpris une trace de pitié dans les yeux du peintre. Ce n'était plus pour eux un visiteur banal; ils sentaient que le dessinateur avait vu plus profondément que les autres. En effet, Monnier a bien rendu les regards suppliants de ces pauvres enfants étrangers, dans le fond du cœur desquels brille un rayon honnête, une promesse de revenir au bien.

Ce que n'avait pas remarqué un inspecteur de prison, bien payé pourtant pour observer ces choses, Henry Monnier l'avait deviné, lui l'être sarcastique plus porté à se railler des philanthropes qu'à exercer leur mission.

La lettre est touchante. En trois ans Suleimann Ben-K... (1) a appris à écrire, et il ajoute, au bas de sa supplique, six lignes de son écriture, six lignes de sa propre pensée, non plus traduite par un scribe :

Monsieur,

Je joins à cette lettre ces quelques mots de mon ecriture, pour vous donner un aperçu de mes faibles talents dans les arts. Puissé-je être bientôt assez habile pour vous écrire moi-même, si, toutefois, vous daignez m'y autoriser.

Votre dévoué et reconnaissant serviteur,

SULEIMANN BEN-K...

(1) On verra à la fin de ce chapitre pourquoi je ne donne que l'initiale du nom de famille du jeune Arabe.

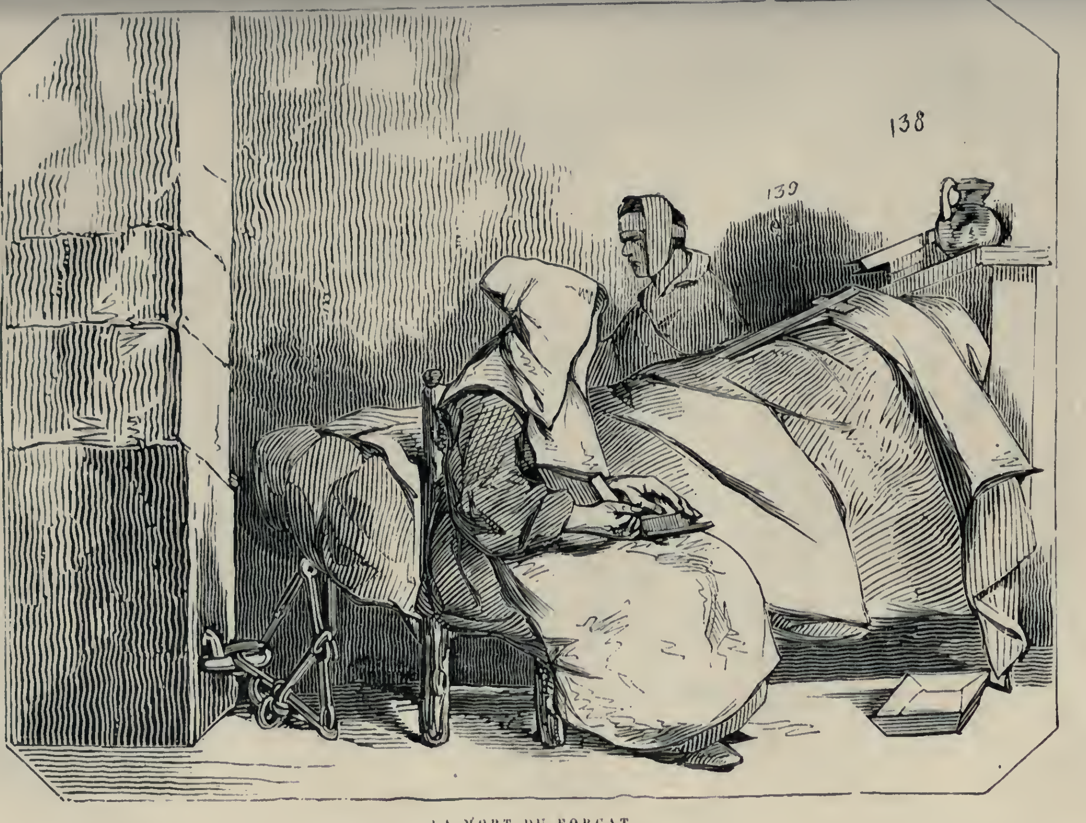
Je ne peux relire sans émotion ces caractères enfantins tracés par le jeune Arabe qui, pour devenir un homme, a appris à écrire. Cette écriture jaunie et déjà décolorée par le temps me paraît aussi précieuse que le plus important des palimpsestes, et la famille de l'humoriste peut montrer cette lettre comme un titre de gloire de son chef.

— C'est mon mari qui a sauvé le pauvre Suleimann, dira la veuve.

— Ainsi a agi votre grand-père, répéteront les enfants d'Henry Monnier à ceux qu'ils sont chargés d'élever.

De 1839 je suis obligé, par manque de correspondances, de sauter en 1862. Vingt-trois ans se sont écoulés. Qu'est-il arrivé au bagne? A quelle époque Suleimann a-t-il été élargi?

Ce que je sais, c'est que le petit Ali était mort, et qu'enfin son compagnon de chaîne, grâcié, avait pu entrer dans l'administration du chemin de fer de Lyon. Le condamné est réhabilité. La société lui a fait place dans son sein, grâce à la protection d'Henry Monnier. « *Monsieur et père,* » écrit-il à l'artiste, pour lui annoncer qu'il vient d'être attaché à la Compagnie des chemins de fer algériens et qu'il est nommé chef de la gare de B... Avant de partir, Suleimann tient à présenter à son protecteur sa femme et ses enfants, Aryza et Nefyssa.



LA MORT DU FORÇAT.

Dessin d'HENRY MONNIER, gravé par Allanson. (1835.)

La lettre est digne, simple, affectueuse; la signature est en arabe, mais tout le corps de la lettre est bien de Suleimann. L'Africain retourne dans sa patrie et veut embrasser le fils de « son cher père ».

Diderot, qui n'était jamais à court de paradoxes, fait soutenir par un des interlocuteurs du *Neveu de Rameau* qu'il lui est indifférent qu'un homme de génie ou de talent soit mauvais, s'il paye sa dette à la société par ses lumières!

Ce point de vue ne pouvait manquer de plaire aux poëtes et aux artistes, qui se persuadent facilement qu'ils sont le pivot de l'humanité et que tout leur est permis.

La classe bourgeoise également se laissa prendre à ce paradoxe; elle admira pendant une quinzaine d'années des êtres se disant d'essence supérieure, qui ne reconnaissaient ni famille, ni parole donnée, ni croyances politiques, et qui traitaient la société avec le mépris de don Juan pour monsieur Dimanche.

Ces beaux temps sont passés. La nation, préoccupée de problèmes d'une bien autre portée, entend qu'il y ait un homme sous le poëte et que cet homme ne se croie pas affranchi des devoirs sociaux ou domestiques, ainsi que l'entendait le neveu de Rameau.

Et le meilleur exemple n'en est-il pas fourni par le railleur à outrance qui a vu l'humanité plutôt en laid qu'en beau?

Henry Monnier, avec ses trois cordes à son arc, m'intéresse dans sa triple incarnation de conteur, de peintre, de comédien : le développement que je donne à sa vie, à son œuvre, montre le cas que je fais de ses talents. Pourtant, ce qui consacre sa réputation, ce qui m'émeut en lui et me le rend sympathique, c'est sa compassion pour un pauvre être qu'il a tiré de la fange des bagnes.

Ni prêtre, ni magistrat, ni sœur de Charité, Henry Monnier eût fortement étonné les membres de l'Académie en présentant une demande pour obtenir le prix Monthyon (1).

N'y avait-il pas droit, le jour où son cœur s'ouvrit tout grand à l'infortune? Dans un forçat le comédien avait deviné un frère, et il en fut payé plus largement que par un prix le jour où le condamné, devenu citoyen et rendu à la société, trouvait dans sa reconnaissance pour son bienfaiteur cette touchante appellation : « *Mon cher père!* »

(1) Quoiqu'elle ignorât le fait, l'Académie française n'en récompensait pas moins Henry Monnier de sa vie de labeur en lui attribuant un prix l'avant-dernière année de sa vie, et à la fin de 1878, MM. Désiré Nisard, Cuvillier-Fleury, Camille Doucet venaient sympathiquement en aide à la compagne de l'humoriste en faisant valoir auprès de leurs collègues sa vie de dévouement et en lui décernant un prix attribué aux veuves d'écrivains.

II

L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

VIGNETTES DE LIBRAIRIE

Au début de sa vie artistique, alors qu'il sortait des bancs de l'atelier, Henry Monnier fut trop heureux d'accepter toute commande qui lui permît d'exercer son crayon. Sans vouloir le comparer à Prudhon qui, lui aussi, dessina des vignettes commerciales au fond desquelles il laissait son empreinte poétique, quoique les



sujets ne cadrassent pas avec son génie, Henry Monnier dessina d'abord de petites images symboliques que, dans

leur précision, on pourrait appliquer à des en-tête de documents administratifs du ministère du commerce.

Qu'importe ! Son talent naissant trouvait une application. Ses dessins avaient l'honneur de la gravure, et le jeune artiste pouvait signer son nom en regard de celui d'un homme célèbre dans l'industrie, Thompson, qui, l'un des premiers, avait concouru à la renaissance de la gravure sur bois en France.

On trouve alors dans les livres mis à la mode par un imprimeur, mari d'une Muse, madame Tastu, des fleurons et des culs-de-lampe, la plupart d'après Devéria et Henry



Monnier, vignettes qui eurent pour résultat de montrer la flexibilité du talent de ce dernier. Sujets de genre, paysages, symbolisations de corps d'état que demandaient les clicheurs pour fournir aux imprimeries de province, le dessinateur était toujours prêt. Henry Monnier a ainsi fourni un certain nombre de dessins sur bois, traités

correctement, mais qui ne font pas pressentir son talent de peintre de mœurs.

Toutefois, comme l'artiste, en tant qu'homme, commençait à se répandre, que son talent de conteur lui ouvrait bien des portes et lui amenait un certain nombre de camarades, il se lia vers la fin de la Restauration avec Méry, alors poëte satirique très en vue.

Méry, un des types que Scribe a peut-être peint dans *la Camaraderie,* jouissait d'une certaine célébrité, grâce à la petite guerre qu'il entamait, d'accord avec Barthélemy, contre la Restauration. Le poëte n'eut garde d'oublier le peintre qui parfois lui avait prêté son concours (1), et ce fut lui qui, le premier, appela l'attention du public sur son ami en lui donnant place dans une de ces épîtres si célèbres jadis, si peu lues aujourd'hui, et au fond de laquelle on trouve les vers suivants :

> Songe au luxe nouveau de la littérature,
> Fais briller sur le titre et sur la couverture
> Une fraîche vignette en forme d'écusson,
> Dessinée par Monnier et gravée par Thompson.

Dans cette épître (Marseille, 1829), Méry, avec son ingénieuse facilité de versificateur, dépeint ce qu'était

(1) *Waterloo. — Au général Bourmont,* par Méry et Barthélemy. Orné d'une vignette dessinée par Henry Monnier et gravée par Thompson. Paris, Denain, 1829. In-8°.

l'art typographique avant l'adaptation de la gravure sur bois aux livres :

> Préfère pour parure un *filet* net et mince
> Aux *cadres* noirs et lourds qui sentent la province ;
> Surtout du *frontispice* avec art dessiné,
> Proscris soigneusement tout *fleuron* suranné,
> Des brochures du jour l'éternel *cul-de-lampe*,
> L'urne lacrymatoire et le serpent qui rampe,
> Et ces cachets de plomb, ces *rosaces* de bois
> Que Béraud sur nos vers appliqua tant de fois.

Un dessin à la plume d'Henry Monnier, reproduit avec fidélité par le graveur Thompson, remplaça heureusement l'*urne lacrymatoire* et le *serpent qui rampe*, ces clichés de faire part et d'apothicaire qui ne cadraient nullement avec le sujet des livres et qui en déshonoraient le titre par leur aspect d'officine et d'enterrement.

C'est à cette même date que prennent place la série de petits livres : *Manuel de l'amateur de café*, l'*Art de donner à dîner*, le *Bréviaire du gastronome*, et une dizaine d'autres traités du même ordre (1), qu'Henry Monnier fit précéder de jolies lithographies peintes à l'aquarelle.

Méry n'avait pas pronostiqué en vain, et ce n'était pas une réputation surfaite que celle qu'il accordait à son ami. Le concours qu'apportait Henry Monnier à la librairie était précieux, et c'est grâce à ses frontispices

(1) Voir la Bibliographie.

en couleur qu'ont été précieusement conservés dans les collections de bibliophiles ces petits manuels de peu de valeur littéraire.

J'ai montré au chapitre VIII le concours que prêta le dessinateur aux éditeurs romantiques. Henry Monnier a sa place dans les rangs des Devéria, des Johannot, des Gigoux; aussi son œuvre de librairie, décrite seulement en partie par MM. Asselineau et Poulet-Malassis (1), est-elle complétée dans la troisième partie de ce travail.

Peu à peu l'artiste s'était développé, avait aiguisé son crayon et se préparait, grâce à ses études de jeunesse, à embrasser des horizons plus larges. Il connaissait son



Paris, alors plus circonscrit qu'aujourd'hui et plus facile à envisager. La bourgeoisie, le peuple, apparaissaient nettement à Henry Monnier. Jeune encore, il avait étudié

(1) Ch. Asselineau, *Bibliographie romantique*, 1872. *Appendice à la seconde édition de la Bibliographie romantique*, 1874.

les mœurs, les habitudes, les façons d'être, les plaisirs de ses contemporains, et nul plus que lui, après Balzac, n'eût eu droit de donner le titre de *Comédie parisienne* à cette œuvre qui a sa date de 1822 à 1829, aujourd'hui bien marquée, mais qui n'en est pas moins vivante, claire et précieuse, malgré les cinquante ans qui déjà nous en séparent.

CHAPITRE II

QUELLE FACULTÉ PRINCIPALE DOMINAIT CHEZ HENRY MONNIER, EN TANT QU'ÉCRIVAIN, PEINTRE OU COMEDIEN

Il fut question, après la mort de l'humoriste, d'ouvrir une exposition de ses œuvres peintes ou dessinées; un comité fut formé et divers avis se produisirent qui valent la peine d'être mentionnés.

— Vous amoindrirez l'homme en vous ralliant à ce projet d'exhibition, dit un peintre. Henry Monnier n'a laissé que des aquarelles et des dessins de trop faible dimension pour couvrir de hautes murailles. A mon avis, ses dessins comptent pour peu de chose dans son talent; ils ont peu contribué à sa réputation; le public ne voit pas dans Monnier un artiste, et lui-même se regardait plus volontiers comme un acteur que comme un peintre.

Un comédien répondit qu'il n'avait pas qualité pour juger de la portée des aquarelles de l'humoriste, mais qu'en tous cas son talent d'acteur n'était que la plus

mince corde de son arc. Il le reconnaissait volontiers comme un amusant conteur de société ; suivant lui, Henry Monnier n'était pas doué des qualités de grossissement indispensables sur les planches. La recherche de la précision avait toujours été l'écueil de l'acteur ; aussi fut-il condamné, malgré son talent, à de longues intermittences. Dans le monde des théâtres, on pouvait interroger chacun, l'opinion était que Monnier comédien n'était pas à la hauteur de l'inventeur des *Scènes populaires.*

— En tant qu'auteur dramatique, répliqua un écrivain, Henry Monnier s'est rarement présenté seul en public ; il lui faut des collaborateurs quelconques pour agencer ses vaudevilles ; et si on excepte *Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme*, dont certains traits de détail offrent des modèles de véritable comique, le reste n'a chance d'être cité que par les bibliographes. Il en serait tout autrement des *Scènes populaires* si Henry Monnier s'était borné au mince volume de la première édition. Une douzaine de ces scènes suffit alors à juste titre pour établir la réputation de l'humoriste. Plus devint trop. Le lecteur se noie dans un océan de banalités fatigantes. Au contraire, l'œuvre dessinée par Monnier est toujours intéressante à regarder, et je ne doute pas qu'une exposition des aquarelles et des portraits de celui qui étudia l'art de la peinture plus régulièrement que ceux du livre et du théâtre ne montre, dans son véritable



ALIÉNÉES.

Fac-simile d'une lithographie de la série des *Contrastes*.

(1827.)

jour, l'homme qui, d'un crayon vif et alerte, esquissa d'un trait tant de petits drames et de spirituelles comédies.

Cette discussion esthétique avait son intérêt; mais elle aboutissait à fermer les portes du théâtre au comédien, celles de la librairie à l'écrivain et celles de l'atelier au dessinateur.

Dépouillé tour à tour de ses qualités par des confrères exigeants, Henry Monnier en arrivait à être renvoyé comme une balle par les représentants de divers arts qui formaient le jury de l'exposition projetée; aussi ne put-elle aboutir.

Pour moi, ébranlé dans mon projet, je m'en revins soucieux de cette *pèse* de talents divers, faite par des artistes de bonne foi, mais qui ne se rendaient pas compte qu'en défendant la littérature, la peinture et le théâtre, ils avaient laissé le pauvre humoriste nu comme un ver.

Pas un n'avait senti que procéder à une classification si rigoureuse et enfermer l'homme dans des cadres circonscrits, c'était procéder pédagogiquement et enlever à Henry Monnier ses qualités les plus vives, les plus personnelles.

L'artiste qui put mener de front trois arts si divers, faculté qui a été donnée à peu d'hommes, me paraît devoir occuper une place définitive plutôt en marge que dans les colonnes de ces trois arts. Il est difficile à classer

comme la plupart des humoristes qui, agissant d'après leur libre fantaisie, inquiètent les nomenclateurs. Quelle place régulière donner à Sterne, ministre protestant, qui a laissé des sermons de moraliste en même temps que les gaillardises de *Tristram Shandy?* Chamisso est-il un naturaliste ou l'auteur de *Pierre Schlemyl?*

Personnages déroutants pour ceux qui aiment la régularité, les classements méthodiques.

J'espère, en tous cas, que ce volume tiendra, en partie, lieu de l'exposition projetée.

Les lithographies d'Henry Monnier, qu'on compte par centaines, feraient aujourd'hui la réputation de plusieurs dessinateurs. Elles sont claires et gaies comme une mansarde de grisette, et c'est un régal pour les yeux, un contentement d'esprit, comme de s'asseoir à la table d'honnêtes gens qui ont mis une nappe blanche et font assaut de bonne humeur pour recevoir leur hôte.

Alors que l'âge pesait sur l'artiste et qu'un sang appauvri clouait l'homme dans un fauteuil, il ne pensait plus à exercer son art de comédien; ses *Scènes populaires*, il les avait abandonnées, ayant un sens vague que la conception lui manquait, en même temps que les amis qui, jadis, coupaient, taillaient dans ses petits drames et en enlevaient les effilochures.

Ses facultés de dessinateur restèrent fermes et vigoureuses. Je connais des dessins de lui jetés par une plume robuste sur le papier, en vieux maître qui a pris de



AVANT, PENDANT ET APRÈS.

[Talleyrand.]

D'après une lithographie de la *Caricature-Philipon*. (1832.)

l'ampleur et s'est dépouillé du grêle de la jeunesse.

En face d'un de ces croquis dessinés par Henry Monnier à l'âge de soixante ans (voir page 135), j'écrivais sur mon carnet une note qu'on me permettra de citer pour bien montrer ma pensée au moment où le dessin me fut communiqué.

« 23 septembre 1877. Rien n'excite plus mon attention qu'un beau dessin.

» En ce sens, hier soir, j'ai été ravi en recevant le cliché du dessin à la plume de *Monsieur Prudhomme* d'Henry Monnier; et ce matin je me réveille avec la joie de le retrouver sur mon bureau. Ce sera bien commencer la journée que de regarder ce dessin; mais mon but n'est pas de le renfermer dans un carton où personne ne le verra; c'est le public qui doit bénéficier du progrès de l'industrie moderne en voyant reproduit en fac-simile un excellent jet de plume qu'à soixante ans Henry Monnier avait encore la vaillance de lancer.

» Celui qui n'admire pas la maîtrise de ce croquis est un ignorant. Je ne l'analyse pas, je n'en montre pas les beautés à la baguette, je dis seulement : « Le voilà, voyez! Le trouvez-vous vivant, expressif, dans les conditions de l'art et de la nature? »

Il en est de Monnier comme de Carmontelle avec qui l'humoriste a de nombreux points de ressemblance. Tout ingénieux que soit l'auteur des *Proverbes*, et quelques lueurs que ses spirituelles conceptions projettent sur les mœurs du XVIIIe siècle, c'est le dessinateur qui a triomphé chez Carmontelle.

Sans doute les *Proverbes* font partie des bonnes bibliothèques dramatiques; mais les crayons du lecteur

du duc de Chartres occupent une place d'honneur dans une galerie de portraits du siècle passé.

Tous deux ont étudié l'homme de près, sa physionomie, son attitude, et ainsi ils nous ont laissé de précieuses représentations vivantes qui font trop souvent défaut aux peintres d'apparat.

Ce que Grimm a écrit de Carmontelle ne s'applique-t-il pas à Henry Monnier ?

« M. de Carmontelle, lecteur de Mgr le duc de Chartres, se fait depuis plusieurs années un recueil de portraits dessinés au crayon et lavés en couleurs de détrempe ; il a le talent de saisir singulièrement l'air, le maintien, l'esprit de la figure, plus que la ressemblance des traits. Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ses recueils. Ces portraits de figures, toutes en pied, se font en deux heures de temps avec une facilité surprenante. Il est ainsi parvenu à avoir les portraits de toutes les femmes de Paris, de leur aveu. Ses recueils, qu'il augmente tous les jours, donnent aussi une idée de la variété des conditions ; des hommes et des femmes de tout état, de tout âge, s'y trouvent pêle-mêle, depuis Mgr le Dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud. »

En constatant aujourd'hui que la réputation de peintre l'emporte chez Carmontelle, je prévois qu'il en sera vraisemblablement de même pour Henry Monnier.

Non pas que je veuille le dépouiller de ses autres facultés ; elles se tiennent et font corps ; toutefois la base la plus solide fut celle du crayon.

Je ne prétends pas non plus qu'un premier rang sera accordé au portraitiste, qu'il sera placé au-dessus de tel



PORTRAIT DE MADAME LAFARGE DANS LA PRISON DE MONTPELLIER.

Fac-simile d'un croquis à la mine de plomb,

d'HENRY MONNIER.



ou au-dessous de tel autre; je répète qu'Henry Monnier occupera une bonne place à côté des peintres dont la réputation surnagera dans un inventaire postérieur des hommes de mérite du XIX[e] siècle, et je suis certain que ce qu'il a laissé de net et de vivant dans la représentation de la physionomie humaine lui sera largement compté.

CHAPITRE III

AQUARELLES ET CROQUIS DE THÉATRE

Il doit être considérable le nombre de dessins originaux que sema Henry Monnier dans sa vie nomade; leur qualité bien rare, c'est qu'appliqués à des choses factices, c'est-à-dire, pour la majeure partie, à des personnages ou à des costumes de théâtre, ils n'en appartiennent pas moins, grâce à leur exécution précise, au domaine de la réalité; rien de hâtif ni de précipité, de lâché ni de facile, ne laisse à supposer que ces dessins ont été souvent crayonnés et coloriés en voyage, dans une chambre d'auberge.

Henry Monnier, quelle que fût la besogne à laquelle il s'attelât, accomplissait toujours sa tâche consciencieusement; il y trouvait une satisfaction intérieure et ne se contentait pas de ces paraphes de peintres qui n'ont guère

plus de valeur qu'un *pensum* tracé par un mauvais écolier avec une plume à deux becs.

C'est ce qui donne aux dessins d'Henry Monnier un relief particulier : ils sont nets, visibles, *écrits* et témoignent aussi bien d'une certitude de main que de la tranquillité d'esprit et du plaisir intime qu'éprouvait l'artiste en se servant de ses pinceaux.

Ce rare dessinateur ne trouva jamais une commande, un appel quelconque fait à ses crayons, au-dessous de son talent. Son talent d'aquarelliste appartint à tous et chacun en disposa : éditeurs d'estampes, nombreux amis, rares acheteurs, camarades de coulisses, tailleurs et habilleuses de théâtre.

Sans s'inquiéter si celui-ci avait du génie, celle-là du talent, il dessina, de 1824 à 1830, toute une série de comédiens de second ordre du Vaudeville et des Variétés, lors des premiers succès de M. Scribe.

On pourrait regretter, avec quelque apparence de raison, que des personnages d'un ordre plus relevé n'aient pas attiré l'attention du dessinateur et qu'il se soit plu à représenter des auteurs et des acteurs comiques dont la mémoire devait à peine se conserver; mais si des noms connus forment la minorité de la plupart des portraits au crayon conservés par la famille du peintre, il importe peu, la vitalité leur tenant lieu de notoriété (1).

(1) La gravure ci-contre de Lamennais à Sainte-Pélagie ne donne qu'une idée imparfaite du beau dessin original que possède dans sa collection

Que de bourgeois et de ménagères flamands, de bourgmestres hollandais emplissent les musées néerlandais, que nous admirons sans nous soucier de leurs noms!

Dans ses dessins à l'usage des gens de théâtre, Henry Monnier rompit avec la médiocrité des dessinateurs chargés de cette besogne, qui se contentent habituellement d'habiller de défroques des mannequins étriqués. La nature accompagnait Monnier partout où il allait; avec lui elle ne craignait ni les quinquets des coulisses ni la boîte du souffleur.

J'ai trouvé dans la famille d'une certaine dame Annette, jadis costumière au théâtre des Variétés, une aquarelle peinte vraisemblablement par Henry Monnier pour un de ses rôles, peut-être celui de M[me] de la Bastide, dans un vaudeville de sa composition, *les Compatriotes* (1849). Non content d'avoir donné à l'ouvrière la représentation fidèle du costume, le comédien y a joint en marge diverses recommandations manuscrites : « *Les poches de côté de la robe, comme sur la couture d'un pantalon à la cosaque.* »

Mais où on retrouvera la nature du comique exact,

M. Gerbaud, chef de division au ministère des finances. Appelez-moi hérétique! Il n'y a pas à hésiter entre le croquis d'Henry Monnier et le portrait de M. de Lamennais par Ary Scheffer. Le crayon dit vrai, le pinceau de l'idéaliste peintre de Mignon poétise l'auteur des *Paroles d'un croyant*. Qui voudra connaître l'homme et non pas l'essence cherchée de son œuvre, devra s'en rapporter au dessin d'Henry Monnier.



LAMENNAIS A SAINTE-PÉLAGIE,

D'après un croquis d'HENRY MONNIER.

consciencieux et préoccupé des moindres détails, c'est dans l'avis suivant : « *Le rose du chapeau très-tendre. Je désirerais que la couleur de la capote fût le soir du même vert* » [que celui de l'aquarelle].

C'est en regardant ce dessin que le talent si fugitif du comédien reste fixé. On jugera de plus comment l'homme comprenait l'exercice de l'art théâtral.

Pour nous qui avons vu l'acteur, nous savons ce qu'il était sur les planches ; mais pour ceux qui nous succéderont et qui rencontreront rarement un comique si précis, il est bon de grouper ces quelques renseignements.

Henry Monnier ne voulut pas que le souvenir de son talent de comédien fût perdu tout entier ; il se montra, dans ses claires aquarelles, tel qu'il était en face de la rampe, simple et sérieux, introduisant, sans le faire sentir, une parcelle de réalité d'accord jusqu'à un certain point avec l'optique du théâtre, et par là d'autant plus remarquée par les esprits délicats.

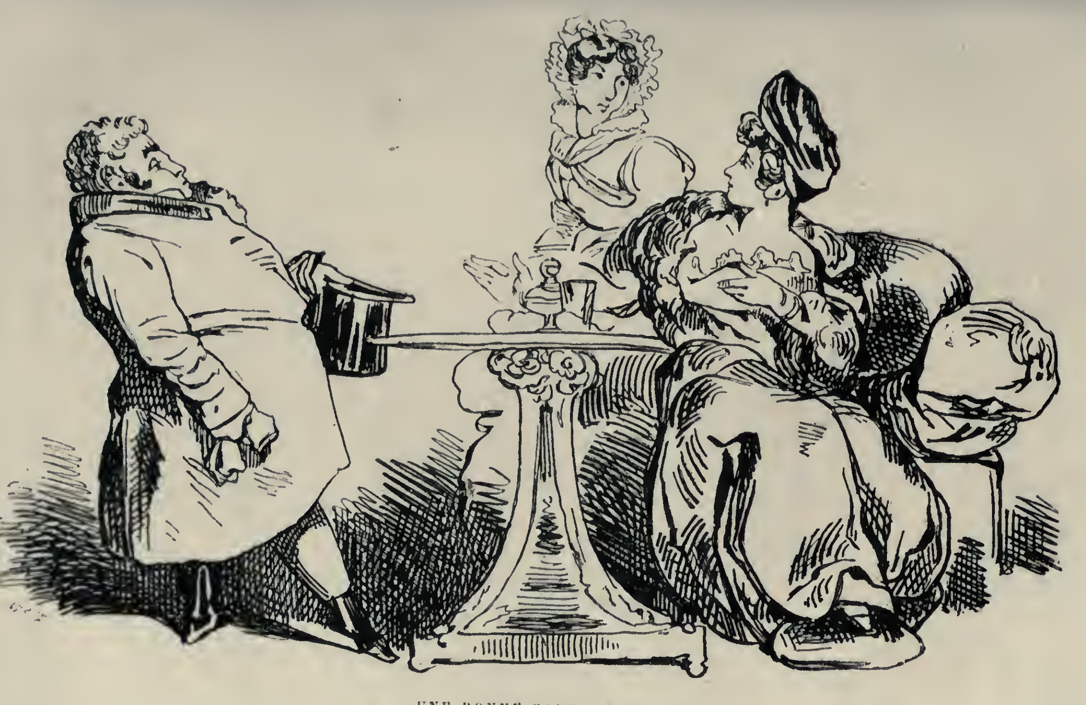
Pour peindre le comédien qui s'empare de la scène comme d'un champ de foire, le remplit de sa personnalité bruyante sans se piquer de distinction, et prend plutôt à tâche d'étonner le public par la volubilité de la parole autant que par le remuement de sa personne, un des mots de l'ancien argot dramatique était expressif : *brûleur de planches*.

Tous les comédiens ne deviennent pas, heureusement pour la tranquillité des spectateurs, brûleurs de planches,

mais tous sont brûlés par les planches : brûlés comme des oies dont l'industrie culinaire augmente la saveur par des moyens barbares.

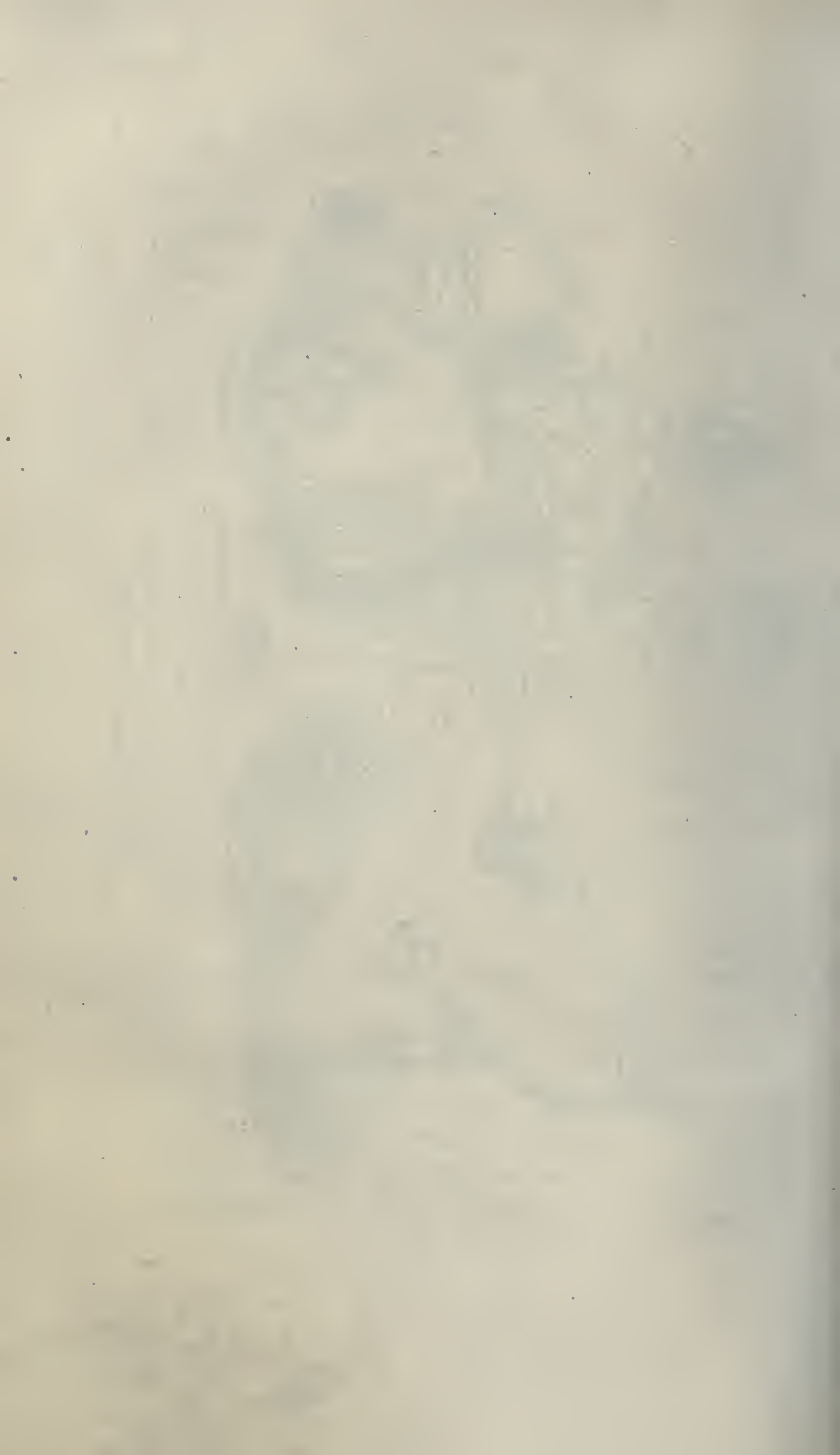
L'art dramatique est un de ceux qui marquent le plus profondément ses servants, les absorbe, leur communique une inquiétude constante et les parque dans une famille factice. Ce peuple bigarré, préoccupé d'oripeaux et de toilettes, qui se moque de tout et qui croit à tout, forme un monde à part où la vanité sans cesse en éveil, le désir de paraître, d'être applaudi et rappelé, font commettre des actions bizarres; un petit monde si factice où tout est mensonge, quoi qu'on n'y mente guère plus que dans la vie ordinaire, devait tenter un observateur tel qu'Henry Monnier.

L'homme avait exercé lui-même l'art dramatique à Paris et en province; attaché à des théâtres de genre de premier ordre, il était descendu jusqu'aux scènes de boulevard. Sa direction de troupes lui permit de recueillir un certain nombre de types, d'emmagasiner de nombreuses observations. Lié avec ceux-ci, méconnu et repoussé par ceux-là, il éprouva les joies et les déconvenues des comédiens, de même qu'en sa qualité d'auteur dramatique il avait subi les exigences de tout ce petit peuple fardé. Aucun de ces pantins n'eut de secrets pour Henry Monnier, depuis le premier rôle tragique jusqu'au souffleur, depuis la grande coquette jusqu'au pompier; au milieu de ses pérégrinations dramatiques, l'humoriste put observer



UNE BONNE FORTUNE,

D'après une lithographie coloriée d'HENRY MONNIER,
de la série des *Récréations*.



sans trop paraître observateur aux aguets. Mêlé à maint orage de coulisses, il en avait supporté la grêle; mais les meilleures observations ne naissent-elles pas des drames auxquels on est mêlé?

C'est pourquoi les représentations par Henry Monnier de la comédie des comédiens sont enveloppées d'une vivace réalité que rendent difficilement les peintres qui ne sont pas du métier.

On a une face très-divertissante du talent d'Henry Monnier dans diverses suites relatives au théâtre, qui forment une sorte de *Roman comique* moderne. Comédien distingué avec de hautes aspirations, ne réussissant sur les planches que par accident, contraint par la nature de son talent à ne se montrer que de profil et par échappées devant le public parisien, forcé par les nécessités de la vie à demander son existence aux scènes de la province et de l'étranger, Henry Monnier retraça avec toute la finesse de son crayon la gent dramatique des divers degrés de l'échelle.

Je ne détaillerai pas ces compositions lithographiées; elles perdraient leur charme à l'analyse. Une seule me touche particulièrement, parce qu'elle me semble contenir, sous sa forme humoristique, les aspirations méconnues d'Henry Monnier.

La scène du *Mariage de Figaro*, où sont rassemblées les trois femmes, amoureusement dessinées par l'auteur dramatique, restera comme un sujet malicieusement

observé par le comédien qui avait sans doute vu représenter de la sorte le chef-d'œuvre de Beaumarchais.

Il est même singulier que l'humoriste, qui se rendit si justement compte de l'infériorité des acteurs dans l'interprétation de la plupart des chefs-d'œuvre comiques, conserva jusqu'à la fin de sa vie la passion du théâtre.

Henry Monnier nourrit longtemps le désir d'entrer à la Comédie française, sans succès, il est vrai. Ce dessin (voir page 109) ne serait-il pas une raillerie de l'âge et du manque de charme de certains chefs d'emploi du sexe féminin, qui conservaient jusque dans une maturité trop prononcée le droit de représenter ces délicates créations de Beaumarchais : la Comtesse, Suzanne, Chérubin ?

CHAPITRE IV

LES SATIRIQUES SOUS LOUIS-PHILIPPE

Henry Monnier eut la bonne fortune de naître à une époque où les gens de talent pouvaient entrer facilement dans des cadres ouverts à leurs aspirations, et il fit ainsi partie du remarquable peloton qui, vers la fin de la Restauration, concourut au mouvement et à la pensée romantiques, sans y appartenir directement.

Trois artistes particulièrement, Daumier, Henry Monnier et Traviès, tous trois étrangers aux doctrines artistiques de l'époque, bénéficièrent de leur qualité d'hommes jeunes et nouveaux.

J'ai déjà parlé de cette trilogie qui donna naissance à trois types nettement marqués : *Mayeux, Robert Macaire*, *Monsieur Prudhomme* et je ne voudrais pas revenir sur ce sujet ; mais il n'en peut être autrement dans la monographie actuelle, et ceux qui auront lu l'*Histoire de*

la caricature moderne sont avertis que mes redites sont commandées par le sujet.

Traviès, prenant son bien où il le trouvait, suivant une maxime commode pour les gens de peu d'invention, s'était emparé d'un type assez médiocre, élevé jusque-là par des dessinateurs maladroits ; mais il lui donna une portée qu'il n'avait jamais eue. Le public, grâce à Traviès, jouit d'un de ces bouffons qui divertissent l'humanité depuis que la civilisation, avec son lot de misères, exige un contre-poids joyeux ; rarement l'égrillard fut poussé aussi loin que par ce continuateur de Maccus, aussi lascif que Priape et qui, en tant que Mayeux, se livra à des exploits galants et à un langage gaillard d'un comique tout particulier.

Daumier était alors une sorte de Juvénal satirique, un forgeron robuste frappant sur l'enclume de la parodie et en tirant des étincelles de génie. Compatriote de Puget, il en avait la vigueur ; de même que le statuaire taillait à coups de maillet les cariatides d'hôtels municipaux ou les grandes figures des proues de navires royaux, Daumier apporta à l'art la même main énergique, travaillant toutefois plus pour le peuple que pour ses gouvernants et amusant ceux-là aux dépens de ceux-ci. De la cour du roi citoyen, de la bourgeoisie qui l'entourait, de cette société qui avait trop cru au mot *enrichissez-vous* d'un de ses ministres, du tiers état qui avait pris du ventre, Daumier fit une hécatombe et il

représenta tout le mouvement financier et industriel avec Robert-Macaire et Bertrand, comme membres importants des conseils d'administration ; aussi la bourgeoisie ne témoigna nulle sympathie pour ce satirique officiel qui lui présentait un miroir où tout était grossi en laid, en même temps que chaque coup de crayon du maître semblait une éclaboussure lancée sur le blason de ces fils de conventionnels.

Sieyès n'avait créé que des parvenus; leur fortune fut trop rapide, leurs regards en arrière pas assez profonds. Les violentes secousses sociales, le grand déchirement révolutionnaire, le sang prodigué sur les champs de bataille de l'Empire, commandèrent malheureusement le repos à ceux qui survivaient. D'où un sang paresseux, un engorgement dans les articulations, l'amour du bien-être et de la tranquillité qui produisirent une race grasse, molle, satisfaite.

On n'entend pas dire par là que la bourgeoisie n'eut que des vices en partage ; au contraire, elle en manquait. Ses qualités étaient de troisième catégorie : incurie plutôt qu'économie, prudence qui s'opposait aux grands élans, sentiment national médiocre, indifférence politique qui faisait des fils de la bourgeoisie des girouettes tournant à tous vents, manque de connaissance des hommes, imperception d'un avenir gros d'orages ; gens trop gras, pas suffisamment inquiets.

Telle était la bourgeoisie au moment où Henry

Monnier précédait l'Aristophane dont le crayon lançait des éclairs vengeurs, et lui préparait pour ainsi dire des matériaux. A peine sorti de l'atelier, l'humoriste s'était fait le peintre ordinaire des petits bourgeois, dessinant les principales variétés de cette caste, recueillant ses propos dans des livres, traduisant ses gestes au théâtre, affinant sans cesse ses crayons pour donner plus d'accent à la race effacée qui devait faciliter l'entreprise du second Empire.

Naturellement ce groupe des trois satiriques fut mal vu par la nation; elle ne l'encouragea en rien et réserva toutes ses faveurs pour un rival qui s'annonçait avec moins de préjugés. Celui-là, nourri dans l'élégance, était câlin pour les femmes, complaisant pour les jeunes gens. Ayant au début collaboré aux journaux de modes, il en avait conservé la tradition et il savait qu'on ne réussit à se créer de nombreux clients qu'en les « avantageant. » Aussi resta-t-il tant soit peu *couturière* tout le temps qu'il exerça son art.

Voyant les chemins cahotés que suivaient les trois peintres satiriques, Gavarni jugea que le chemin le plus court pour arriver à la fortune était de se faire complaisant. Un métier qui a toujours réussi. Chez lui le vice fut représenté jeune, aimable, couronné de roses. L'artiste inventa pour ses pantins élégants un langage; à ses petites marionnettes de femmes il donna le joli nom de *lorettes* et se fit leur complice.



RÉCEPTION A LA PRÉFECTURE.

Fragment d'une composition
de la série des *Impressions de voyage.*
(1838.)

La fortune de ce dessinateur fut considérable. Traviès, Daumier, Henry Monnier restaient pauvres ; mais a-t-on jamais vu des esprits philosophiques payés aussi cher qu'un courtisan? Cela n'entre pas dans les comptes de l'humanité.

Sous le second Empire, des critiques autorisés, même de jeunes démocrates qui subissaient à leur insu la tradition, exaltèrent au suprême degré Gavarni jusqu'à en faire un La Rochefoucauld ; on épuisa toutes les hyperboles de la louange pour l'aimable ronron des crayonnages de l'homme, qui, d'ailleurs, troublé par sa conscience, ne trouvait nulle satisfaction dans une popularité accablante.

Pour avoir partagé les jouissances factices de ses modèles, Gavarni était devenu plus que misanthrope, ennuyé, ennuyeux, et ce ne fut pas sans enseignement salutaire que je revins d'une visite que j'avais faite au personnage et qui me montra un être fatigué de la vie, ayant une sorte de perception du *démodé* qui attendait ses poupées.

Il enviait vraisemblablement le sort de ses anciens camarades qui luttaient contre les difficultés de la vie et que la vie récompensait en leur laissant une gaieté que la vieillesse (on l'a vu plus haut au chapitre : *Les derniers moments d'un humoriste*) ne pouvait amoindrir.

Si je consulte les croquis tracés avec prodigalité sur la pierre lithographique par Henry Monnier, je trouve

presque toujours des indications de scènes de mœurs, comparables à un spirituel fragment de comédie. L'effet est d'autant plus sûrement atteint que l'auteur n'y apporte aucune prétention, bien différent en cela de son contemporain Gavarni, qui ne croit jamais faire assez preuve d'esprit de mot.

Gavarni travaille spécialement en vue du Parisien, du Parisien de boulevard, et particulièrement d'un certain boulevard. Ses légères conceptions s'adressent aux désœuvrés qui vont et viennent de la Maison-d'Or à la rue de la Chaussée-d'Antin et s'il est agréable aux abonnés de l'Opéra en leur offrant l'étalage de son *article-Paris*, ses fleurs sont fanées quand on les transporte dans des régions plus saines.

Henry Monnier y va plus simplement. S'il trouve une situation comique, il la jette comme elle est venue à son esprit. Beaucoup moins habile metteur en scène que Gavarni, il se montre, heureusement pour lui, beaucoup plus intellectuel et profond. Ce qui me permet de l'analyser comme il convient, car à notre époque où l'œuvre de Gavarni subit le sort des chiffons de marchandes de modes avec lesquels l'homme cherchait à rivaliser de grâce, Henry Monnier, moins prétentieux et plus bonhomme, se consolide et trouve le payement d'un talent que lui marchandait si mesquinement le public de son temps.



MARCHANDES DE MODES.

Réduction *fac-simile* d'une lithographie d'HENRY MONNIER, série des *Quartiers de Paris.* (Vers 1828.)

Le bonhomme Grimarest, celui de tous les écrivains qui a écrit la biographie la plus raisonnable de Molière, le constatait déjà du vivant du grand comique :

« Molière sentit dès la première représentation du *Misanthrope* que le peuple de Paris voulait plus rire qu'admirer, et que pour vingt personnes qui sont susceptibles de sentir des traits délicats et élevés, il y en a cent qui les rebutent faute de les connaître....

» La troisième représentation du *Misanthrope* fut encore moins heureuse que les précédentes. *On n'aimait point le sérieux qui est répandu dans cette pièce.* »

Sans accabler Henry Monnier et ses compagnons par la comparaison avec un grand génie, on peut dire de Traviès, de Daumier, du père de *Monsieur Prudhomme* et du public de leur temps, que la bourgeoisie ne goûta point et fut incapable de goûter le sérieux qui est répandu dans leurs dessins.

CHAPITRE V

HENRY MONNIER JUGÉ PAR L'ÉPOQUE MODERNE

J'ai donné dans la première partie de cette étude les diverses impressions des contemporains d'Henry Monnier à ses débuts ; ce fut, sinon de l'enthousiasme, une sympathie qui ne marchandait pas l'éloge, une camaraderie expansive bien précieuse pour un artiste se présentant en public pour la première fois. Dessinateur, il rompait par ses spirituels crayons avec les froides scatologies étalées à la devanture de Martinet; à la littérature il avait donné un volume de *Scènes populaires* d'un accent tout particulier; au théâtre ce n'était pas seulement un acteur, mais plutôt quatre comédiens qui se présentaient dans la pièce à travestissements, *la Famille improvisée.* En tant que conteur, l'humoriste trouvait encore le temps d'amuser les salons, les ateliers.

Ce fut un feu d'artifice éblouissant que les contemporains admirèrent. Malheureusement l'art ne se con-

tente pas d'un premier jet, si vigoureux qu'il paraisse; il lui faut sans cesse de nouvelles pousses, vertes et drues.

Pendant quelques années Henry Monnier, poursuivant sa voie, joua sur les planches d'autres pièces à travestissements, mais sans la valeur de la première. Son œuvre imprimée remplissait déjà six volumes; mais rien de nouveau n'apparaissait qui indiquât que l'homme eût ajouté une corde à son arc. On le trouvait stationnaire. Au début il avait donné une note bien personnelle; cette note se faisait entendre actuellement comme un écho.

Henry Monnier fût mort vers 1840, qu'il laissait un nom éclatant. Il vécut et vit s'avancer de nouvelles générations qui ne le connaissaient que traditionnellement et ne se regardaient pas comme tenues aux anciens égards des compagnons de jeunesse de l'artiste.

Vers 1850, nous formions une bande de « nouveaux » assez difficiles à satisfaire; non pas que nous nous entendions absolument, mais la préoccupation était vive de ce qu'avaient produit nos devanciers. On se ralliait volontiers autour de quelques grands noms : Balzac, Victor Hugo, Eugène Delacroix. On apportait infiniment plus de restriction dans les égards dus aux artistes de second plan.

Les poëtes étaient en majorité dans le groupe des nouveaux venus, et leur esthétique bizarre, leur manque

d'assiette, leur poursuite de petits sentiers inconnus, leur désir de paraître étonnants les entraînaient à des quintessences étranges — sur le moment. J'assistai plus d'une fois à de durs ostracismes formulés contre Montaigne, Molière, La Fontaine, avec le privilége de la légèreté dans ses paroles que possède la jeunesse ; le plus surprenant était que des écrivains bizarres, tourmentés et de décadence, prenaient la place d'hommes de génie, mais trop sensés pour les poëtes d'alors.

Ces jeunes hommes, lorsqu'ils eurent à se prononcer sur leurs devanciers, ne s'inquiétèrent pas qu'il est peu de réputations qui ne soient chèrement achetées et loyalement gagnées. Enchaînés à la tradition plus qu'ils ne le croyaient, ils se regardaient comme rompant avec cette même tradition par les ruades qu'ils envoyaient à leurs prédécesseurs.

A ce titre il est bon de donner l'opinion sur Henry Monnier, telle qu'elle fut formulée par le poëte Baudelaire dans un article de revue.

« Henri Monnier a fait beaucoup de bruit il y a quelques années ; il a eu un grand succès dans le monde bourgeois et dans le monde des ateliers, deux espèces de villages. Deux raisons à cela. La première est qu'il remplissait trois fonctions à la fois, comme Jules César : comédien, écrivain, caricaturiste. La seconde est qu'il a un talent essentiellement bourgeois. Comédien, il était exact et froid ; écrivain, vétilleux ; artiste, il avait trouvé le moyen de faire du chic d'après nature.

» Il est juste la contre-partie de l'homme dont nous venons de parler [Daumier]. Au lieu de saisir entièrement et d'emblée tout l'ensemble

d'une figure ou d'un sujet, Henri Monnier procédait par un lent et successif examen des détails.

« Il n'a jamais connu le grand art. Ainsi Monsieur Prudhomme, ce type monstrueusement vrai, Monsieur Prudhomme n'a pas été conçu en grand. Henri Monnier l'a étudié, le Prudhomme vivant, réel ; il l'a étudié jour à jour, pendant un très-long espace de temps. Combien de tasses de café a dû avaler Henri Monnier, combien de parties de dominos, pour arriver à ce prodigieux résultat, je l'ignore. Après l'avoir étudié, il l'a traduit, je me trompe, il l'a décalqué. A première vue, le produit apparaît comme extraordinaire ; mais quand tout Monsieur Prudhomme a été dit, Henri Monnier n'avait plus rien à dire. Plusieurs de ses *Scènes populaires* sont certainement agréables, autrement il faudrait nier le charme cruel et surprenant du daguerréotype ; mais Monnier ne sait rien créer, rien idéaliser, rien arranger. Pour en revenir à ses dessins, qui sont ici



l'objet important, ils sont généralement froids et durs, et, chose singulière ! il reste une chose vague dans la pensée, malgré la précision pointue du crayon. Monnier a une faculté étrange, mais il n'en a qu'une. C'est la froideur, la limpidité du miroir, qui ne pense pas et qui se contente de réfléchir les passants. »

Je ne discuterai pas la partialité de ce morceau, pas plus que je n'ai combattu l'enthousiasme des camarades

d'Henry Monnier à ses débuts. Je veux faire sentir les alternances d'opinion qui se produisirent entre 1830 et 1850, jugeant que les appréciations esthétiques des nouvelles couches intellectuelles sont toujours curieuses à montrer.

Dans le même ordre d'idées, M. Paul de Saint-Victor, critique brillant et distingué, se montrait lui-même rebelle au comique persistant d'Henry Monnier, quoiqu'il en comprît mieux la portée que l'auteur tourmenté des *Fleurs du mal.*

Il est des modes de comique comme il est des modes de toilette. Sous la restauration le public se plaît à la représentation des scènes de barrières et de guinguettes; il s'amuse des scènes d'ivrognes de Pigal; les Variétés, le théâtre à la mode, ne joue que des vaudevilles de *rempailleurs de chaises*, de *cuisinières.* Sous Louis-Philippe, la haute et la petite bourgeoisie défilent sous les yeux de Balzac et d'Henry Monnier. Le second Empire croit élever le comique d'un cran en mélangeant la satire au luxe. L'argent circule et se prodigue plus facilement. L'élément « fille » entre pour une forte part dans la comédie; on lui demande moins d'esprit et de sentiment, mais des toilettes. Un romancier, un auteur dramatique, un peintre, doivent avant tout être au courant des modes du jour. L'ancien comique, qui vit d'observation, d'étude de caractères, d'approfondissement des passions de l'homme, fait place à des œuvres hybrides sans co-



OSTENTATION.

D'après une lithographie coloriée
d'HENRY MONNIER.

mique; mais une sorte d'impertinence, visant à la misanthropie, jointe à une certaine adresse d'exécution, fait oublier la banalité dramatique de ces continuateurs du drame bourgeois à l'usage des nègres, car il faut satisfaire un gros public américain. Il veut voir beaucoup de filles sur les planches, des filles bien habillées. Des actrices de talent, peu importe à un public de Yankees! Que les femmes changent de robes à chaque acte.

— Comment, dit la critique, puis-je m'intéresser à ce que je vois tous les jours, dans ma maison ou dans la rue?

Toute une classe de personnages est donc reléguée. Momentanément. Car ce qui paraît démodé à des époques blasées n'est-il pas souvent appelé à reprendre son lustre à quelques années de là?

M. Paul de Saint-Victor disait donc à ce sujet :

« J'admire, au degré qui convient, le talent de naturaliste déployé par Henry Monnier dans ces dissections du règne animal. Je ne conteste même pas l'utilité relative de ces études si infimes. Il y a des yeux faits pour contempler les astres du firmament, et d'autres organisés pour observer les mœurs des pucerons et les amours des cloportes. Tout s'enchaîne dans la nature ; la nageoire du poisson se relie à l'aile de l'aigle par d'imperceptibles accords. Le même verre retourné sert à l'entomologiste qui compte les dix-sept mille facettes de l'œil d'une mouche, et à l'astronome qui dénombre les milliards d'étoiles de la voie lactée. Le botaniste allemand, qui a consacré un in-folio à la monographie du pissenlit, mérite peut-être autant de la science que celui qui décrit les cèdres du Liban. Quoi qu'il en soit, j'avoue n'être jamais sorti sans un certain malaise de la lecture de ces volumes qu'Henry Monnier remplissait des minuties et des lieux

communs de la vie courante. Eh quoi ! subir jusqu'au bout le bavardage de Mme Lamoureux et les coq-à-l'âne de M. Nicolet ! Apprendre qu'on a jasé sur le compte des accointances de Mme Martin avec le maître clerc de M. Denis, et que Mme Bidard n'a jamais pu se décider à faire vacciner ses garçons, « parce que ça les rend bossus! » N'avoir autour de soi, pendant tout un volume, que de niais visages, des bouches béantes et des yeux de faïence, des êtres ornés de breloques et de tartans ridicules, dont on ne supporterait pas la conversation pendant cinq minutes dans la vie réelle ! C'est à s'écrier, sans être Louis XIV : « Otez-moi de là ces magots. » Le jeu vaut-il la chandelle de cette cagnotte d'imbéciles? Tant de laideurs vous attristent, tant de platitudes vous écœurent. Au sortir de ces malpropretés bourgeoises, on éprouve le besoin de se plonger, avec délices, dans quelque haute et sublime lecture, de rouvrir une page d'Homère, un chant du Dante, un drame de Shakspeare, un sonnet de Pétrarque.



» Les commérages de la loge, les blagues de l'estaminet, les pro-

pos du dîner sur l'herbe, les facéties du corps de garde, les raisonnements de l'arrière-boutique, toutes ces mille rumeurs vagues et vaines qui correspondent, dans la vie sociale, au bruissement des insectes dans l'universelle existence, arrivent à l'oreille d'Henry Monnier distinctes et grossies comme par un cornet acoustique. Il sait pertinemment que Mlle Verjus a enlevé la bonne de Mme Simier, et Mlle Verjus a beau prétendre qu'elle n'a arrêté Manette qu'après s'être *moralement* convaincue qu'elle n'appartenait plus à Mme Simier, cela n'empêche pas que Mme Camisard, Mme Pavillon, Mme Cornu, toutes ces dames enfin, soient sûres du contraire. — Concevez-vous M. Camaret invité à une partie de campagne, et qui fait droguer toute la société, lorsqu'il fut convenu hier, en sortant de chez M. Labbé, qu'on se réunirait ce matin, à sept heures, chez M. Courtin? Le moyen maintenant de trouver une voiture! Le dimanche, c'est excessivement difficile, et cela se conçoit; les gens qui vont à la campagne tombent sur tout ce qu'ils trouvent, et votre serviteur! M. Godinot en parle *savamment*, il y a été pris. Aussi ne trouve-t-il rien de déplacé comme la conduite de ces Camaret... Vous n'avez jamais été de garde avec M. Fardeau? C'est le janissaire du bonnet à poils, il méprise tout ce qui n'est pas de la garde nationale. Et tenez, il a sur son carré un jeune homme qui ne veut pas monter sa garde, un horloger. Eh bien, jamais, au grand jamais, vous ne le verrez lui parler. Mais aussi quelle compagnie que celle de M. Fardeau! On y est, sans comparaison, comme tous frères ensemble; tous fusils pareils, pantalons, sacs, capotes, guêtres, briquets, tous pareils. Et le capitaine, M. Traversin, le roi des hommes! Faut voir cet homme-là en société; qui ne l'a pas vu n'a rien vu. Aussi, à sa fête, à la Saint-Pierre, toute la compagnie était aux *Vendanges;* « et fallait voir les choses » qu'ont été portées, et la frénésie de tout le monde ». M. Fardeau a porté le toast aux dames: « Puissent-elles contribuer à notre bon» heur, comme nous désirons mourir pour elles! » — « Vous ne » croiriez pas, dit M. Fardeau, que j'étais comme ému en pronon» çant ça. »

» Et l'*Enterrement!* L'enterrement de ce pauvre M. Périnet « avec » qui M. Préparé a causé, il n'y a pas de cela quinze jours, et qui » avait l'air de ne se douter de rien. » Pendant le service, à l'église, M. Belhamy et M. Monin s'en vont, *bien gentiment*, faire leur partie de

billard chez Borel; après quoi ils s'en vont *tout uniment* dîner aux *Vendanges*, en compagnie de M. Boudard et de M. Moutardier. — « Vous êtes des nôtres, monsieur Moutardier? — A mort! » répond le bourgeois en riant de son calembour. — Et les propos ineptes qui bourdonnent autour du cercueil! — « Ce pauvre Périnet qui s'est » laissé mourir! » — « Ça mettra du beurre dans les épinards de » Boudard. » — « Allez-vous au cimetière? » — « J'irais, que ça ne le » ferait pas revenir, le pauvre cher homme. » — Cette fois, la vulgarité dépasse l'éloquence; le trompe-l'œil éclipse la peinture; vous avez devant les yeux la hideur de l'enterrement routinier, sans piété et sans affliction. Vous voyez passer sous la pluie, traînant après lui sa kyrielle de flâneurs et d'indifférents, l'omnibus administratif du tombeau. En tête marche le croque-mort, dans la tenue d'un génie funèbre qui irait en ville : un crêpe sale pendille à son chapeau déformé, et ce chiffon sordide qui porte tous les deuils, fait horreur à voir, comme un mouchoir banal qui essuierait toutes les larmes. Sur la route, le marbrier fait ses réclames; l'épicier du défunt glisse ses prospectus dans la poche des invités. Ce n'est plus la mort qui préside à ces triviales funérailles, l'auguste divinité qui éteint un flambeau en regardant les étoiles ; c'est le *Décès*, un squelette bureaucrate qui gère le cimetière comme un arrondissement silencieux, et pour qui le champ funèbre n'est que l'envers de la voie publique.

. . . .

» Le livre tient ce que promet son titre ; en l'ouvrant, il vous semble entrer dans la vacuité d'un zéro immense. Pas l'ombre d'une idée et pas un brin d'intellect. On dirait qu'un chameau vous fait traverser le désert, du même pas, dans les mêmes sables, sur la même bosse. — « Le sang tourmente Mme Bidache. — M. Malapeau ne garde pas son appartement. — M. Thomassin passe pour être à son aise. — M. Ferté n'en sait rien, il n'a pas compté avec lui. — Mme Chanmartois a marié sa demoiselle à un pédicure, très-aimable garçon. — Jouet-il aux dominos? — Il y joue, si vous voulez; mais il est loin d'être de la force de son père. » — Tels sont les propos de ce microcosme. »

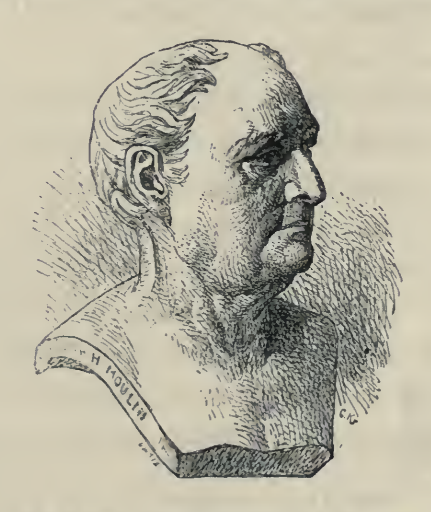
Je ne donne pas ce réquisitoire pour rompre une lance avec M. Paul de Saint-Victor. L'auteur d'*Hommes et Dieux*



— Vraiment, je vous suis bien obligée, monsieur Profond; sans votre obligeance, mes enfants n'auraient pas eu le plaisir de voir le condamné à mort... Vous dînez avec nous?

a des aspirations de style et de colorations qui ne peuvent cadrer avec celles de l'auteur du *Roman chez la portière*. Et on ne s'expliquerait même pas la peine qu'il a prise de relever tant de notes à la charge du pauvre humoriste, s'il ne terminait par une conclusion qui, en regard du masque de *Monsieur Prudhomme*, prend l'ampleur du modèle et trouve des traits qui auraient enlevé toute rancune à l'accusé lui-même.

« Ce type était d'une telle puissance qu'il dévora son inventeur, se l'assimila et ne fit plus qu'un avec lui. A force de jouer Monsieur Prudhomme, de le figurer, de le débiter, Henry Monnier s'était amalgamé



Henry Monnier, d'après le buste du foyer de l'Odéon.

et fondu en lui. Le masque avait mangé le visage, la *pratique* avait avalé la voix naturelle. La nature lui avait donné la tête d'un empereur romain, le buste d'un Tibère ou d'un vieux Galba; mais cette effigie

césarienne, tourmentée par les tics de sa caricature habituelle, en était venue à ressembler, trait pour trait, au *facies* magistral, si souvent crayonné par lui, de Joseph Prudhomme. Même démarche grave; même nez majestueux tombant sur un menton important, même bassetaille caverneuse; même air de réflexion creuse et d'autorité débonnaire. Que ce fût mystification permanente ou possession véritable, il semblait même avoir pris les idées de son personnage et parler sérieusement sa langue. Sans sourciller, sans se dérider, avec un sang-froid qui déconcertait, il vous lançait au visage des périodes et des aphorismes que l'élève de Brard et Saint-Omer aurait signés de son paraphe le plus flamboyant (1). — Comme le magicien de la ballade allemande, l'évocateur téméraire était subjugué et assujetti par le fantoche absorbant qu'il avait créé. »

On a, par ce morceau de critique et le précédent, l'opinion d'écrivains de la dernière période de vingt-cinq ans sur l'œuvre d'Henry Monnier.

L'artiste dut avoir un fonds de philosophie en constatant ces modifications de l'esprit français; heureusement il en possédait de bonnes provisions, comme je l'ai montré dans la première partie.

Et moi-même, si on me demandait pourquoi j'interromps tant de travaux commencés pour consacrer un volume à la mémoire de l'humoriste, je répondrais que c'est affaire de sentiment, de réparation. Je ne crois pas avoir fait preuve, dans l'*Histoire de la caricature moderne*,

(1) La clef du langage de l'humoriste dans la vie, je la trouve dans un fragment de lettre de sa compagne dévouée : « Si plus tard Henry s'était un peu embourgeoisé (passez-moi le mot) et s'il prenait parfois le langage et les manières de Monsieur Prudhomme, c'est que ce rôle lui plaisait et l'amusait; mais Henry n'a jamais eu l'esprit bourgeois comme quelques-uns l'ont écrit. »

de tout le respect auquel avait droit un maître qui, dans ma jeunesse, m'initia au comique; c'est pourquoi ma conscience m'a poussé, à diverses reprises, à marquer de mon mieux, dans une étude développée, les facultés diverses et profondes de cet esprit si particulier.

CHAPITRE VI

LE JOURNALISME ET L'UNIVERSITÉ

Si la vie a deux pentes dont la dernière est toujours regardée comme désagréable par l'humanité, la descente offre des aspects particulièrement pénibles à tout artiste. Henry Monnier l'éprouva plus qu'un autre, lui qui vécut âgé, ne pouvant faire montre de ses facultés que par intermittence et constatant par divers faits personnels l'écart qui existait entre 1830 et 1870.

Quarante ans. Un siècle! Combien de secousses politiques avaient troublé les esprits! Combien de modifications dans les mœurs, dans la façon de voir et de sentir!

— La pièce de vingt francs ne vaut plus que cent sous! s'écriait mélancoliquement un bohême qui, abattu par cette dépréciation de l'argent, fuyait Paris et allait chercher au delà des mers l'endroit fortuné où des coquilles tiennent encore lieu de monnaie.

Elle importe peu à certaines classes la hausse de

toutes choses; mais la majeure partie des artistes ne participe que médiocrement à l'industriel roulement de l'argent, et ce n'est pas pour Minerve, la déesse de la science, que Jupiter se métamorphosa en pluie d'or.

Henry Monnier n'était pas de ces natures qui, se trouvant d'accord avec les besoins et les préférences d'une époque, en reçoivent une livrée richement galonnée. Il avait vu passer successivement en soixante ans une dizaine de groupes qui faisaient merveille pendant dix ans et rentraient ensuite pour toujours dans l'ombre des choses à jamais finies; mais l'humoriste n'en était pas moins négligé.

Toutefois, comme il se plaisait à la fréquentation du monde et qu'il se mêlait encore à la vie parisienne, quelques gens qui conservent le respect de la réputation, oubliaient que l'humoriste avait soixante-dix ans et qu'il n'était plus le même que celui qui avait amusé la génération du règne de Louis-Philippe.

On l'appelait, on fondait des espérances sur son talent, on se trompait sur sa portée actuelle.

« Il me souvient, a écrit un journaliste, que, vers 1852, lorsque le vicomte de la Guéronnière était rédacteur en chef du *Pays*, le banquier Millaud lui amena un jour, comme la plus précieuse des recrues et des conquêtes, l'auteur des *Scènes populaires*. Il l'avait attaché au *Pays* par les chaînes d'or d'un traité fabuleux. M. de la Guéronnière reçut avec cette grâce qui ne l'abandon-

nait jamais le peintre de Joseph Prudhomme, dont je doute fort qu'il connût même le nom, et il reçut de ses mains un premier article : *les Diseurs de riens*, qui fut immédiatement donné à la composition.

» C'était un dialogue entre deux portières sur les événements du jour. Excellent pour qui goûtait cette cuisine-là, mais de l'hébreu pour M. de la Guéronnière!

» Il ne lut toutefois l'article que rentré chez lui et dans le premier numéro tiré qui fût sorti de la machine. Il bondit et crut que tout Paris allait se moquer de son journal. Sortir en voiture, faire arrêter la suite du tirage, remplacer l'article de Monnier par une variété quelconque, fut pour le vicomte de la Guéronnière l'affaire d'un instant. Il crut avoir sauvé *le Pays* en le débarrassant de cette prose dont le mérite et le sens lui échappaient à lui, un noble fils de la famille des sublimes et des vagues. »

On eût à coup sûr étonné ce haut fonctionnaire, ce diplomate, ce célèbre publiciste en lui disant qu'il mourrait presque ignoré quelques années plus tard, que la dynastie dont il avait été le biographe officiel serait dispersée par le souffle de la volonté de la nation comme un fétu de paille, que le personnage singulier qui prenait plaisir à recueillir des propos bourgeois serait honoré après sa mort, et qu'il avait toute chance d'être consulté par les historiens futurs comme expression

fidèle des habitudes et du langage d'une classe de la société quand lui, vicomte de tant de style et de brochures,



serait roulé à jamais dans l'océan de l'oubli, malgré la phraséologie et le rhythme lamartiniens de ses écrits.

Ainsi l'avenir se charge de venger ces humoristes à la vie morcelée, et ce sont parfois les plus dédaignés par leurs contemporains qui sont appelés à occuper une belle place.

Méconnu par un homme qui se piquait de pénétrer l'opinion des gouvernements, Henry Monnier devait l'être par ceux qui croient que l'observation s'apprend dans les traités de rhétorique.

Un chroniqueur sérieux, mais universitaire, se fâ-

chait vertement du bruit qui se faisait autour de la mémoire de l'humoriste. « Jamais, disait-il, Henry Monnier n'a ouvert un livre... Les questions d'art n'existaient pas pour lui (1). »

Jamais Henry Monnier n'avait ouvert un livre. Dans sa chambre à coucher était une petite bibliothèque de classiques, Molière en tête.

Supposons un moment qu'il n'avait pas de livres.

Est-ce à l'école de Gassendi que Molière apprit à peindre *le Bourgeois gentilhomme*, ou sur les grandes routes, en compagnie de comédiens ambulants?

Je vois un conférencier pédagogue étaler devant un public du dimanche, qui le subit, les recettes pour composer *le Barbier de Séville.* Il en pèse d'une lourde main les « beautés. » Il tient un public bon enfant comme il tenait jadis ses élèves en face de sa chaire, parlant beaucoup, prolixe, analysant ce qui est inutile, passant à côté de ce qui est jeune et vivace. Il n'oublie qu'une chose dans Beaumarchais, le faiseur, l'aventurier, l'homme de la ville qui s'est glissé à la cour, le galant qui jadis Chérubin timide, plus tard a aimé Rosine et Suzanne, et qui est devenu, grâce à la fortune, Almaviva triomphant. C'est son passé qu'il a étudié pour composer la trilogie de *Figaro*, comme c'est avec les éclats de son cœur brisé que Molière a écrit *le Misanthrope.*

(1) *Revue politique et littéraire*, 20 janvier 1877.

Toutes tes recettes, toutes tes analyses et tes vaines paroles, conférencier verbeux, ne formeront pas un auteur dramatique. Ton cœur n'a pas été soumis à de pareils brisements.

Ce ne sont pas les traités, les pièces, les commentaires qu'étudient ceux qui veulent voir clair au fond de l'homme. Leur logique n'est pas celle de Port-Royal, non plus que la politique des gouvernants habiles n'est celle d'Aristote. Les grands comiques peuvent ignorer les *Racines grecques;* ils connaissent celles des mots de la place Maubert; leurs sentiments ils les puisent dans le cœur du peuple, et ce n'est pas par l'étude appesantie des classiques que se régénère la littérature.

Sans doute chacun peut apprendre à faire des romans, des nouvelles, étudier comment s'y prennent « les autres ». Être élevé en critique, c'est se condamner à rester critique.

Henry Monnier fut, heureusement pour nous, un critique de médiocre valeur. (*Voir* sa Notice sur Bressant.) Il a laissé quelques *Scènes* remplies d'observations que l'université n'apprend pas à recueillir. Il a ouvert le livre de la nature.

Le critique qui avance qu'Henry Monnier n'avait jamais ouvert un livre, ajoute qu'il n'avait non plus jamais regardé de tableaux : « *Il en était de même des peintres; il racontait sur eux des histoires amusantes, il*

les contrefaisait ; mais de leurs tableaux il ne parlait ni ne se souciait guère. »

La première fois que je rencontrai Henry Monnier à Paris, ce fut dans un endroit où se faisait de l'excellente musique de chambre, où n'étaient exécutées que les œuvres les plus pathétiques de Beethoven. Rien ne forçait le caricaturiste de subir l'audition de ces quatuors.

Il ne se préoccupait pas, dites-vous, des arts de la peinture. Voici un petit mot de quelques lignes adressé à Eugène Delacroix, vers 1829, alors que l'artiste fiévreux et abattu avait besoin de réconfortants.

« Votre tableau, mon cher ami, fait grand plaisir ; allez toujours votre train et f...-vous du reste.

» J'ai une collection de bonshommes chez moi à votre disposition quand vous voudrez.

» Comme je vous connais très-grand amateur de musique, j'ai parlé de vous à un de mes amis, Adolphe Adam, et son père, désirant beaucoup faire votre connaissance, m'a envoyé une invitation pour vous... Il y aura une bonne réunion de musiciens et de jolies femmes.

» Tout à vous,

» HENRY MONNIER. »

Un jour que je visitais l'humoriste, je le trouvai fort occupé à feuilleter des cartons. — Je regarde des Chardin, me dit-il.

Et il me faisait admirer chaque estampe avec un véritable enthousiasme.

Comme « *les questions d'art n'existaient pas pour*



Fac-simile d'un croquis à la mine de plomb d'Henry Monnier,

d'après un cadavre, à l'amphithéâtre.

lui, » pendant les loisirs de ses tournées dramatiques en province, le comédien visitait les musées, prenait des croquis de toute œuvre qui lui paraissait intéres-



Dessin d'HENRY MONNIER,
d'après un portrait du musée de Lille.

sante ; c'est ainsi que, le premier, il signala un des plus beaux portraits du musée de Lille (1)..

(1) Voir à propos de ce portrait, dont je n'ai pu faire graver qu'un croquis, une gravure plus importante dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1874).

Là où l'observateur cherche des sectateurs du vrai pour s'affirmer dans sa propre nature, la critique bourdonne en hanneton, trouvant que ce bourdonnement est le comble de la mélodie. Et comme il n'est pas mauvais de la prendre en flagrant délit d'ignorance, je crois avoir suffisamment montré que si les humoristes ont été de tout temps difficiles à juger, on est parfois bien mal informé des choses littéraires et artistiques dans le monde universitaire.

CHAPITRE VII

LES QUATRE HENRY MONNIER

I

Dès aujourd'hui il est utile de bien délimiter le champ défriché par Henry Monnier, d'entourer d'une haie son petit domaine et de montrer les produits que l'homme cultivait, car déjà, à noter les nombreuses erreurs des bibliographes ses contemporains, on pense quelles gloses peut subir son œuvre, étudiée plus tard par les gens qui ne se piquent pas d'exactitude.

Aussi bien les humoristes, d'habitude assez maltraités par la fortune, sont payés parfois en gloire posthume, et la balance qui pèse tout à coup en leur faveur d'une façon outrée, charge le plateau de mille attributions saugrenues que le public ne juge jamais assez nombreuses pour glorifier la mémoire du défunt. Si Rabelais, grâce aux nuages qui enveloppent sa vie et son œuvre, a pu fournir aux érudits, doués de riches imaginations, la matière de mémoires établissant que l'auteur du *Pantagruel* était un très-habile dessinateur en

même temps qu'un merveilleux architecte, où ne sera-t-on pas conduit avec Henry Monnier, traduisant les couleurs prismatiques en équations ?

Tout un bataillon de matassins littéraires poursuit aujourd'hui Molière et le lapide à coups de documents qui n'ont pas ajouté un *iota* à sa réputation. Les Anglais sont atteints de la même maladie en ce qui concerne Shakespeare, et quelques-uns de ces commentateurs des deux nations en arriveraient à dégoûter des gens de génie.

Je me garderai bien de placer Henry Monnier à la hauteur de ces deux grands hommes, quoique certains de ses traits atteignent au plus haut comique ; je m'attache seulement à arracher les mauvaises herbes de la fiction qui poussent si drues autour de la tombe de l'humoriste, et pour commencer je signalerai les erreurs d'un des pères de la bibliographie en France, Quérard.

A l'article : MONNIER (HENRY), de la *France littéraire*, on lit : « *Voyage en Angleterre* (1829). Voy. Eug. Lami. »

A l'article LAMI (EUG.), on lit : « Voy. Vernet (H.). »

A l'article VERNET (HORACE), on lit : « *Collection des uniformes des armées françaises, de* 1791 *à* 1815, dessinés par H. Vernet et Eug. Lami. Gide, 1822. »

Du *Voyage en Angleterre*, un très-remarquable album, il n'est plus question, et on pourrait supposer que Henry Monnier a collaboré à cette collection d'uniformes, publiée en 1822. Il n'en est rien.



D'après une aquarelle d'HENRY MONNIER

(Vers 1845.)

Le même bibliographe Quérard attribue à Henry Monnier *la Dame du beau castel et son jeune ami*, 2 vol. in-12, publiés en 1829, par le célèbre Pigoreau. J'ai eu la curiosité de lire ce récit, « *trouvé*, suivant la préface, *à Bahia, au Brésil.* »

Le nombre de manuscrits, de romans recueillis dans des endroits bizarres par la librairie de nouveautés d'alors, est assez considérable. On trouvait des romans sensibles « dans la chapelle d'un bon ermite, » ou « dans des grottes ; » on en trouvait encore « près d'un torrent. » Mais je m'étonne qu'Henry Monnier, qui venait de sortir du ministère de la justice, ait eu le temps d'aller au Brésil, d'en revenir et de faire imprimer cette *Dame du beau castel ;* d'autant plus qu'à cette époque (1829) il s'occupait fortement des grisettes et qu'il en retraçait avec une complaisance marquée la silhouette, les mœurs, les plaisirs et les amourettes.

Enfin, inspiré sans doute par le soleil du Brésil qui modifia complétement son tempérament, Henry Monnier (premier chapitre de *la Dame du beau castel et son jeune ami*) s'écrie :

« Air embaumé du Midi ! je t'ai respiré dès mon enfance ; rivière du Lez, dont les eaux, dans leur cours irrégulier, avoisinent les riantes contrées languedociennes ! *Ledum flumen*, fleuve dans plusieurs endroits, roulant des flots brisés par mille obstacles ; ailleurs, lac paisible formant ici une cascade d'une chute rapide, importante, et là ruisseau limpide fuyant protégé par l'ombrage de pins séculaires ! Rivière du Lez ! les fleurs qui ornaient mon berceau étaient cueillies sur les bords enchantés : puissé-je..., etc. »

Un jeune écrivain, fouillant récemment dans le bagage de l'humoriste, n'hésitait pas à attribuer à Henry Monnier la peinture de deux amants qui « succombent *accablés sous les myrtes de la volupté.* » Il mettait au compte de l'historien de *Monsieur Prudhomme*, cette admirable phrase à propos de l'héroïne : « Comblée d'éloges, elle avait dû en contracter l'habitude, » ainsi que cette autre, non moins surprenante, touchant la même personne : « Un aimable désordre laissait apercevoir à l'œil avide de telles images, une gorge naissante dont la grâce et la fraîcheur prouvaient qu'elle était vierge encore (1). »

C'est ici que commence une confusion d'autant plus facile que l'humoriste y prêta la main sans le vouloir.

En 1837, Henry Monnier avait écrit un roman en collaboration avec M. Élie Berthet (*le Chevalier de Clermont.* Souverain, 1837, 2 vol. in-8°). Coupable d'avoir collaboré à un roman *historique*, pourquoi Henry Monnier, sous le coup des idées de la Restauration, ne se serait-il pas vanté d'avoir trouvé à Bahia le manuscrit de *la Dame du beau castel et son jeune ami?*

Et pourtant j'hésite à croire que, même en face

(1) *Henry Monnier poëte élégiaque*, par M. Paul Parfait. (*la Vie littéraire*, mars 1877.)

d'une commande chateaubrianesque faite par le libraire Pigoreau, Henry Monnier ait pu retracer les sensasions émouvantes qui suivent :

« Au loin, j'aperçois des chaumières ; n'est-ce pas sous ces toits qu'habitent l'innocence, la vertu ? C'est ici que le bonheur m'attend ; je me ferai berger ou je deviens chasseur. Parfois, la houlette en main, je mène paître mon troupeau ; assis au pied d'un chêne vert, j'apprendrai aux échos des montagnes les odes, les chants, les chefs-d'œuvre d'Horace. Plus souvent, convert de la peau des tigres que j'aurai vaincus, armé d'une pique, d'un épieu, gravissant les rochers, franchissant les précipices, je poursuis les bêtes fauves jusque dans leur repaire... Mais couronnée de fleurs des champs, parée plutôt que vêtue d'une tunique éclatante de blancheur, dans le vallon s'avance la timide Aglaé... Cruelle ! pourquoi me fuir ?... Ciel !... un monstre affreux... la poursuit, va l'atteindre. Meurs, meurs !... Et dans ses flancs trois fois plongeant, replongeant mille fois le fer de mon javelot dans son sang bouillonnant, j'assouvis ma rage et chaque coup que je lui porte apaise la frayeur qu'il m'avait causée. Aglaé !... Aglaé!... reviens, ton amant t'appelle ; d'une fleur de ta couronne récompense mon courage !... »

On dira qu'à peu près à cette époque, Paul de Kock méritait les encouragements des romantiques pour le roman moyen âge du *Barbier de Paris*. On pourra même ajouter comme pièces de conviction les *Contes du gay sçavoir*, illustrés, dans le style pseudo-moyen âge, à cette même date, par Henry Monnier, mais qui oserait lui attribuer le fatal dénoûment qui suit ?

« Ne t'éloigne pas... je vais mourir... ne détourne pas la vue... mon am... mon ami... Monsie... recueillez mes dernières pensées... je t'aime... je vous...... ah ! reçois mes soupirs.... je meurs. . . . . .
. . . .
. . . . Le regard fixe et plein de terreur... j'attendis !.... .. longtemps !...

. . . .

. . . . . hélas! ils s'étaient fermés....... pour toujours... »

Quatre ou cinq Henry Monnier, d'ailleurs, jouèrent à l'auteur des *Scènes populaires* le mauvais tour de l'affubler de leurs publications.

Si je consulte la *Littérature française contemporaine* qui forme suite à l'ouvrage de Quérard, je relève diverses erreurs de MM. Félix Bourquelot et Alfred Maury, d'autant plus simples à rectifier que quelques-unes me touchent personnellement.

1° Henry Monnier est accusé d'avoir collaboré avec M. Champfleury à *la Reine des carottes*, pantomime jouée en 1848, aux Funambules (Decheaume, éditeur, broch. in-8°). Mon collaborateur était M. Albert-Henry Monnier, vaudevilliste, mort en 1869.

2° La *Biographie de Charles Deburau fils*, attribuée à Henry Monnier par MM. Bourquelot et Maury, est du même Albert-Henry Monnier.

3° *Quelques mots sur la situation actuelle*, par un autre Henry Monnier (1848, in-8°), est une brochure grave d'un publiciste qui n'a rien de commun que le nom avec l'humoriste.

L'erreur, qui est l'ivraie des ouvrages de bibliographie, est perpétuée par M. Otto Lorenz dans son *Catalogue général de la librairie française pendant vingt-cinq ans*, 1840-1845.

Il attribue au comédien l'ouvrage suivant : *Morceaux extraits des travaux de M. Henry Monnier*, 2 vol. in-8°, Videcoq, 1846-1848. Le titre et surtout le nom du libraire, éditeur d'ouvrages de droit, eussent dû faire ouvrir les yeux au bibliographe. Il s'est contenté d'enregistrer sans s'inquiéter d'aller aux renseignements. J'y suis allé pour lui, et je donnerai, au risque d'indisposer le lecteur contre moi, un extrait des *Extraits des travaux* du bizarre Henry Monnier suivant.

Si j'avais quelque méchanceté dans l'esprit, il eût été facile de faire croire aux gens qu'à cette époque, le véritable Henry Monnier, peintre d'aquarelles, avait composé un *Traité sur les couleurs ;* car c'est de ce chapitre que je détache les singularités qu'on va lire.

« Il ne faut pas juger des couleurs par leurs compositions factices. Lorsque vous mêlez des substances réfléchissant des rayons blancs avec des substances réfléchissant des rayons noirs, vous n'avez pas du gris, vous avez des rayons blancs et des rayons noirs qui portent confusion dans votre esprit ; si vous mêlez du rouge et du blanc, vous n'aurez pas du rose, vous aurez des rayons rouges et des rayons blancs qui font confusion dans votre esprit. Mais dans les 50,000 rayons (pris pour types, car il y en a bien d'autres également véritables, chacun d'eux étant une personnalité) il n'y a pas là confusion, il y a bien là réellement des rayons gris ou des rayons roses.

» Par cela même que des substances différentes, des substances dont les particules réfléchissent des rayons noirs, des substances dont les particules réfléchissent les rayons rouges, etc., peuvent être tellement triturées, rapprochées, amalgamées, qu'en fait de couleur elles n'offrent, ne présentent plus à l'esprit qui ne peut plus les distinguer, que les ressources d'en faire une moyenne (je ne dis pas des moyens, les moyens on ne les fait pas, ils sont, mais bien une moyenne).

» Par cela même il est bien entendu que ces substances prises séparément, chaque nature seule, en quantité suffisante et sans mélange, ne réfléchissent que des rayons blancs, ou que des rayons noirs, ou que des rayons rouges, ou que des gris véritables, ou que des roses véritables, etc.

» Ces rayons seront roses s'ils appartiennent aux = 4, dans les = 80, ils seront rouges s'ils appartiennent aux = 40 dans les = 80. »

J'ai assez spécialement étudié pendant ma jeunesse les excentriques pour avoir un instinct de tout ouvrage bizarre, appartînt-il à des études au-dessus de ma portée. L'Henry Monnier de la *Théorie des couleurs,* ci-dessus me paraît tremper sa plume dans l'encrier des arcanes où ne peut plonger le vulgaire, et j'avouerais avec humilité mon peu de science pour le suivre dans ses principes, si heureusement il n'avait pas donné comme « éclaircissement » le tableau wronskynien destiné à élucider ses théories.

	1er Nom d'une expression superlative.	2e Nom d'une expression supérieure.	3e Blanc	
EXTRÊMES.	4,000	800	200	Blanc=5,000
MOYENS.	800	160	40	Gris =1,000
INCANDESCENCES.	200	40	10	Noir = 250
	Blanc	Gris	Noir	
	= 5,000	= 1,000	= 250	— 6,250

Voilà à quoi mènent les bibliographes, à faire fouiller les bibliothèques pour constater combien ils enregistrent d'erreurs; et je ne peux croire que, malgré ses incarna-



Fac-simile d'un croquis à la mine de plomb
d'HENRY MONNIER.

tions diverses, malgré la multiplicité d'arts dont la nature dota Henry Monnier, malgré la science des travestissements qu'il montra dans ses pièces de théâtre, l'humoriste put répondre aux désirs d'un libraire de la Restauration qui désirait un ouvrage dans le goût de Chateaubriand, non plus qu'il composa des pantomimes pour le théâtre des Funambules.

En tant que politique il put juger la situation en 1848, mais pas en publiciste correct, et quant à ces terribles problèmes algébriques destinés à élucider une théorie des couleurs, je crains bien qu'il n'en faille faire remonter la responsabilité à un Henry Monnier de province dont le cerveau n'était pas parfaitement équilibré (1).

II

Les méprises des bibliographes touchant quelques détails de l'œuvre de l'humoriste, Henry Monnier peut

(1) La publication de ce chapitre dans une revue m'a valu une obligeante communication de M. Maurice Tourneux, qui, sur la demande d'un écrivain dépossédé de ses titres aux œuvres d'imagination, avait fait disparaître de la dernière édition de Vapereau l'erreur commise par Quérard. L'Henry Monnier, auteur de *la Dame du beau castel*, est le même excentrique qui nie la rotation de la terre, d'après des calculs à lui personnels. Il s'intitule Henri Monnier « l'ontologue, » et il réclame si vivement la paternité de son roman qu'il offre de communiquer la facture de l'imprimeur qui a imprimé aux frais de l'auteur l'œuvre passionnée et dithyrambique de *la Dame du beau castel*.

se regarder comme les ayant favorisées jusqu'à un certain point : les sentiers détournés qu'il parcourut, les impasses où il s'aventurait, les sorties non motivées hors de son cercle restreint, et surtout sa rage de collaboration lui faisaient entreprendre des besognes sans rapport avec sa nature.

Dans l'ordre de choses qui lui était tout à fait étranger, sa collaboration pour un roman historique dont je parlais plus haut (roman dans lequel le critique le plus perspicace ne trouverait pas trace de la part d'Henry Monnier) est innocente si on la compare avec la perpétration de la comédie en vers, *Peintres et Bourgeois*, qui fut, chose bizarre, représentée à l'Odéon ; par cet ouvrage l'humoriste, devenu tout à fait classique, semblait briguer la survivance du fauteuil académique dans lequel ne put jamais s'asseoir Casimir Bonjour.

Henry Monnier n'était pas de ces natures ardentes qui chargent un praticien de dégrossir un bloc de marbre, et, saisissant un fiévreux maillet, font saillir des beautés là où tout était vulgaire main-d'œuvre. Il manquait également de ce coup d'œil de grand général qui s'empare des divisions de ses maréchaux, les groupe, en envoie la moitié à la mort et l'autre moitié à la victoire. Du canevas lourdement tissé dont s'empare un Dumas pour en supprimer la moitié des mailles et y faire circuler la clarté, Henry Monnier n'eût rien tiré. Artiste précieux par une grande richesse de détails, il eût pu être employé



LE RETOUR DU PATURAGE.

Croquis inédit d'Henry Monnier, gravé par Chevauchet.
(Vers 1870.)

par un esprit généralisateur; l'observateur des bourgeois n'avait pas l'envergure suffisante pour combiner une œuvre, en couper et coudre les morceaux. Doué d'instincts peu réfléchis, Henry Monnier se laissa entraîner dans diverses aventures dont il ne calculait pas le fâcheux dénoûment.

Un de ses amis a bien voulu me communiquer quelques lettres où l'humoriste parle avec enthousiasme du bien venu de cette comédie de *Peintres et Bourgeois,* qui était la plus fâcheuse conception qui se pût voir. Rien que le titre en annonce la portée; à quoi pouvait mener l'antagonisme du *peintre*, qui n'est pas une classe de la société, avec le *bourgeois*, qui en forme la partie la plus considérable?

Henry Monnier était resté « artiste » dans le sens vulgaire du mot; ainsi que beaucoup de ses confrères, il s'imaginait que le « peintre » joue un rôle particulier dans l'humanité. Victime des croyances d'un tout petit monde parisien, Henry Monnier se montra, dans cette circonstance, romantique de 1830, c'est-à-dire croyant exercer une action considérable sur les masses, et cela dans une époque préoccupée de découvertes scientifiques et cherchant la réalisation de problèmes sociaux d'une tout autre portée que celle d'un homme qui nettoie tranquillement sa palette.

Ce qu'il y a de pis, l'antagonisme du père représentant les intérêts matériels, et du fils tenant pour l'art, était

enveloppé d'une versification glabre et incolore, comme on l'entendait sous la Restauration.

J'ai dit, dans l'*Histoire de la caricature moderne,* la déconvenue de l'auteur quand il lut dans un atelier cette comédie si raisonnable et si raisonneuse où le comique n'avait pu se glisser.

Une autre collaboration, que se mit en tête Henry Monnier, eut un dénoûment d'une nature plus amusante, mais dont l'humoriste ne comprit peut-être pas la portée.

M. Octave Feuillet avait débuté à la *Revue des Deux Mondes* par des proverbes élégants, d'une conclusion pleine de félicité qui plaisait par-dessus tout aux dames. De tout temps elles ont aimé à s'aventurer, à faire courir à leur vertu de grands dangers et à laisser entendre qu'elles se sont arrêtées au bord de l'abîme; aussi la fortune du nouvel écrivain, qui parait aux catastrophes conjugales, fut-elle rapide. De la Revue les proverbes franchirent la rampe et retrouvèrent sur les planches de nouveaux succès, grâce à cette protection de la femme qui est beaucoup plus considérable que les écrivains ne se l'imaginent.

Henry Monnier fut un des premiers à complimenter le jeune triomphateur, quoiqu'il ne le rencontrât guère dans le monde des coulisses (1).

J'ai sous les yeux la correspondance qui fut échangée

(1) M. Octave Feuillet demeurait en famille, à Saint-Lô, et fréquentait peu le monde littéraire.



Henry Monnier, rôle de *Monsieur Prudhomme*,
d'après une photographie.

entre lui et Henry Monnier. Au début, l'auteur des *Comédies et Proverbes* manifeste bien quelque surprise d'être apprécié si chaudement par l'auteur du *Roman chez la portière;* mais est-il un écrivain qui n'aime à être complimenté sur ses œuvres?

Henry Monnier se conduisait galamment avec son jeune confrère; heureux d'être entré en relations avec lui, il le priait d'accepter des dessins de sa composition, et M. Octave Feuillet se confondait en remercîments, se disant qu'il avait trouvé là un admirateur plus délicat qu'il ne le croyait tout d'abord.

Je pourrais donner une idée de la correspondance qui s'établit entre les deux écrivains, si les lettres de M. Octave Feuillet offraient quelque motif à citation; mais, quoique délicatement exprimées, elles se tiennent d'un bout à l'autre dans leur caractère un peu féminin et prolixe. Retiré dans sa petite ville, ayant des loisirs, M. Octave Feuillet semble répondre à une de ses admiratrices et il en agit ainsi vis-à-vis d'Henry Monnier avec beaucoup de bonne grâce et de politesse.

Toutefois cet échange de lettres devait d'autant moins durer que l'humoriste allait dévoiler son plan.

Un soir, après un dîner qui s'était passé chez un banquier grand brasseur d'affaires et qui, épris des hommes et des choses dramatiques, réunissait à sa table les personnages les plus célèbres de la littérature, j'assistai à ce dialogue entre M. Ponsard et le maître

du logis qui, ne doutant de rien, disait à l'académicien :

— Eh bien, cher ami, quand faisons-nous quelque chose ensemble?

Qu'elle était noble de surprise et d'indignation la physionomie de l'auteur tragique quand l'homme d'argent lui proposa à brûle-pourpoint une telle collaboration!

J'imagine qu'une expression du même ordre passa sur les traits de M. Octave Feuillet alors qu'Henry Monnier, démasquant ses batteries, offrait son concours d'écrivain à l'auteur des *Proverbes* pour une pièce à l'Odéon dans laquelle il jouerait en même temps un rôle.

La réponse de M. Octave Feuillet fut polie, mais à côté : pour divers motifs qu'il n'indiquait pas, le futur académicien écrivait qu'il s'était interdit toute collaboration. En effet, que pouvaient avoir de commun *la Petite Comtesse*, *Monsieur de Camors* et autres personnages du monde, avec les bourgeois diseurs de riens d'Henry Monnier?

Ce fut par cette ignorance des milieux que pécha l'humoriste, ce qui empêcha son développement et rendit sa carrière difficile.

Il n'eut pas suffisamment conscience de ses facultés, pourtant si nettement limitées; l'exercice de ses trois arts le gêna, surtout celui de comédien. Ayant usé les défroques de ses divers travestissements, Henry Monnier

croyait pouvoir faire un pas en avant, se rattacher à quelque œuvre distinguée, trouver dans l'interprétation des maîtres classiques un aliment à sa faim dramatique.

Il eût sagement agi en regardant les gravures flamandes d'après Téniers : en voulant représenter des seigneurs de son temps, le peintre ne put réussir à leur communiquer le mouvement, la vie, l'accent qui sont le partage de ses buveurs au cabaret.

C'est ce qui a troublé les bibliographes qui regardent plus à l'étiquette d'une œuvre qu'à son contenu. Henry Monnier avait conquis une réputation européenne par ses écrits, ses dessins, son talent de comédien ; les divers homonymes qui se présentèrent furent enveloppés dans l'ombre de l'humoriste.

C'est pourquoi j'ai cru devoir ajouter aux études actuelles la troisième partie qui suit.

III

CATALOGUE



École d'orph



msterdam.

On a pu voir par quelques notes précédentes que l'intention première du biographe n'avait pas été de se lancer dans les infinitésimaux détails d'un catalogue : celui d'Henry Monnier, en ce qui touche particulièrement son œuvre lithographiée, offrait de nombreuses difficultés, dont la première tient surtout aux incomplètes collections des artistes modernes au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale; en outre, tant de feuilles isolées furent semées par le dessinateur pendant une longue période de cinquante ans, à travers ses pérégrinations en province et à l'étranger, qu'il était presque impossible d'en donner une nomenclature complète.

Le biographe n'en a pas moins été entraîné, bien malgré lui, dans ce courant tout moderne qui pousse certains écrivains à se faire employés d'enregistrement, car jamais on n'aura, sous le prétexte de « renseignements », imprimé un si grand nombre de catalogues qu'aujourd'hui.

Avec Henry Monnier, cet excès a son ombre de raison. L'homme est mort; son œuvre a gagné en valeur avec le temps; l'importance toute particulière qu'attachent certains amis des arts aux compositions de l'humoriste,

le prix qu'elles atteignent dans les ventes, le goût public qui ne s'est pas trompé sur la valeur des produits de celui qu'on peut classer à la suite des « petits maîtres » du siècle dernier, le temps qui a déjà fait subir à ces peintures de mœurs l'épreuve de la mode ou du démodé, la rectitude de crayon du dessinateur, le bien vu de l'extérieur de l'homme autant que la pénétration de son intérieur, l'expression naturelle et la poursuite de la réalité qui président aux moindres croquis d'Henry Monnier, toutes ces raisons ont eu raison du biographe et l'ont poussé à cette tenue de livres, pourquoi ne pas dire à cette paresse intellectuelle qui président à la rédaction d'un catalogue.

Il ne sera sans doute pas des plus réguliers; l'annotateur le confesse; non plus il n'a la prétention d'annoncer un travail absolument complet.

Le catalogue servira toutefois aux bibliophiles, aux amateurs d'estampes, et le lût-on seulement d'un coup d'œil, la « productivité » de l'artiste n'en serait pas moins particulièrement établie.

I

ŒUVRES LITTÉRAIRES (1)

Scènes populaires dessinées à la plume par Henry Monnier, ornées d'un portrait de M. Prudhomme et d'un fac-simile de sa signature. Paris, Levavasseur et Urb. Canel, 1830, in-8° de XIV-208 pages.

Cette édition, qui comprend : *le Roman chez la portière ; — la Cour d'assises ; — l'Exécution ; — le Dîner bourgeois ; — la Petite Fille ; — la Grande Dame*, est illustrée du portrait-frontispice de M. Prudhomme et de la portière, madame Desjardins, gravés sur bois, le premier hors page, le second sur le titre. Hors texte, 6 lithographies à la plume. Lith. Delarue.

Scènes populaires dessinées à la plume par Henry Monnier, 2e édition. Paris, A. Levavasseur. Bruxelles et Londres, librairie romantique, 1830. Petit in-18 de XVI-267 pages.

Mêmes scènes que ci-dessus.

7 eaux-fortes non signées [du peintre belge Verboeckoven], d'après le portrait de Monsieur Prudhomme et les lithographies à la plume de l'édition précédente.

Malgré le titre, l'ouvrage parut seulement à Bruxelles.

Scènes populaires dessinées par Henry Monnier. — Deuxième édition augmentée de deux scènes et de deux vignettes. Paris, Levavasseur, Urbain Canel, 1831, in-8° de XIV-279 pages.

Cette édition comprend : *le Roman chez la portière ; — la Cour d'assises ; — l'Exécution ; — le Dîner bourgeois ; — la Petite Fille ; — la Grande Dame ; — la Victime du corridor ; —*

(1) L'ordre chronologique a été adopté pour cette division du catalogue. Toute la partie qui suit, relative à l'œuvre lithographiée ou gravée d'après Henry Monnier, est classée alphabétiquement.

Précis historique de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration.

Vraisemblablement même tirage que l'édition de 1830 à laquelle on a ajouté, pour en favoriser la vente, deux scènes populaires nouvelles et deux vignettes. Cette fausse seconde édition comprend XIV-279 pages, au lieu des XIV-208 pages primitives.

Scènes populaires dessinées à la plume par Henry Monnier, ornées du portrait de M. Prudhomme. Dumont, 4 vol. in-8°, nombr. vignettes, 1836-1839.

Les deux premiers volumes parurent en 1836, les tomes 3 et 4 en 1839. Un tirage particulier de la couverture de ces deux derniers volumes porte pour titre : *Nouvelles Scènes populaires*, en 2 vol. in-8, Dumont, 1839. C'est exactement la même édition, sortie de la même imprimerie Dépée, à Sceaux.

L'édition, précédée d'une dédicace (1), comprend : *le Roman chez la portière; — la Cour d'assises; — l'Exécution; — le Dîner bourgeois; — la Petite Fille; — la Grande Dame; — la Victime du corridor; — Précis historique de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration; — les Bourgeois campagnards, ou Il ne faut pas sauter plus haut que les jambes; — un Voyage en diligence; — la Garde-malade; — Scènes de la vie bureaucratique; — l'Esprit des campagnes,* 1838; *— le Peintre et les Bourgeois; — les Petits Prodiges; — les Compatriotes; — les Trompettes.*

Les quatre volumes sont illustrés du portrait de M. Prudhomme, gravé par Leloir, A. B. sur le titre, de cinq vignettes hors texte et de 18 vignettes dans le texte, gravées par Andrew Best, Leloir, Clara Lacoste et Gérard.

Le Chevalier de Clermont, par MM. Élie Berthet et Henry Monnier. Paris, Souverain, 1837, 2 vol. in-8°.

Scènes de la ville et de la campagne, avec vignettes sur bois, par Henry Monnier, gravées par Gérard. Paris, Dumont, 1841, 2 vol. in-8°.

Cette édition comprend : *le Premier de l'an; — le Déménage-*

(1) « A M. L. de Latouche, *Témoignage de gratitude*. Henri Monnier. Paris, mai 1839. »



LES GALERIES DE BOIS, AU PALAIS-ROYAL.

Croquis de la série des *Récréations*.

(1829.)

ment; — les Girouettes; — l'Enterrement; — Intérieurs de la mairie; — la Partie de campagne; — les Loisirs de petite ville.

Chaque scène est précédée d'une vignette hors page.

Physiologie du bourgeois, texte et vignettes par Henry Monnier, Paris, Aubert, 1841. In-18.

54 vignettes, gravées par Prud'homme et autres.

L'Ami du château, par MM. E. Berthet et Henry Monnier. Paris, Souverain, 1841, 2 vol. in-8°.

Petit Tableau de Paris. — Paris à l'église. — Les Sept Sacrements. Texte et vignettes par Henry Monnier. In-18 (?), Hetzel, 1846 (?).

Les vignettes seules ont été réimprimées dans la 4e partie du *Diable à Paris*. Hetzel, 1869. Grand in-8°.

Nouvelles Scènes populaires. — La Religion des imbéciles, par Henry Monnier. Paris, collection Hetzel. Jung-Treuttel. Sans date, in-18 de 299 p.

Ce volume contient : *le Baptême; — la Confirmation; — l'Eucharistie; — la Pénitence; — l'Extrême-onction; — l'Ordre; — le Mariage.*

« Il est bien entendu, dit Henry Monnier dans la préface, que ce n'est pas des cérémonies religieuses que nous prétendons rire ici; mais seulement des sots et des ignorants (1). »

Les Bourgeois de Paris, par Henry Monnier. *Scènes comiques*. Paris, Charpentier, 1854. In-18 de 365 pages.

Ce volume comprend : *un Voyage en chemin de fer; — Scènes de mélomanie bourgeoise; — le Tyran de la table; — les Bonnes*

(1) Il faut signaler pour mémoire *Comédies bourgeoises, Croquis à la plume, Galerie d'originaux*, 3 vol. in-32, édités à Bruxelles, par M. Hetzel, et répandus plus tard en France par le comptoir de Michel Lévy, 1858. Ce ne sont que des réimpressions de Scènes populaires choisies dans les diverses éditions antécédentes.

gens de campagne; — les Fâcheux à domicile; — les Discurs de riens; — une Fille à marier; — un Train de plaisir; — un Café militaire; — Locataires et Propriétaire; — le Bourgeois.

Mémoires de monsieur Joseph Prudhomme, par Henry Monnier. Paris, lib. nouvelle, 1857, 2 vol. in-18.

MM. Taxile Delord, Arnould Frémy, Edmond Texier, Louis Ulbach n'ont pas été, dit-on, étrangers à la rédaction de ces Mémoires.

Théâtre des salons. Comédies et proverbes recueillis et publiés par Ernest Rasetti, 1re série. Paris, Jouault, 1859. In-18.

Ce volume contient, au milieu de divers proverbes dus aux plumes élégantes de diverses dames de lettres, une scène bourgeoise assez dépaysée en pareille société : *Physionomie de certains salons. Aristocratie financière*, par Henry Monnier.

Paris et la Province, par Henry Monnier. Paris, Garnier, 1866. In-18 de 482 p.

Une préface de Théophile Gautier précède les *Scènes populaires* dont les titres suivent : *un Guet-apens; — le Mardi gras; — Grand-père et Petit-fils; — l'Escalier de la cour d'assises; — les Impitoyables; — Propos en l'air; — une Ouverture; — Menus Propos; — un Banquet.*

Nouvelle galerie des artistes dramatiques. Paris, Barbré. Grand in-8°. S. D.

La biographie du comédien Bressant est signé d'Henry Monnier.

Les Bas-fonds de la société, par Henry Monnier. Paris, imp. Claye, s. d., gr. in-8 de 267 p.

Ce livre, qui fut publié à petit nombre dans les dernières années de l'empire, grâce à la protection d'un personnage haut placé, contient trois scènes : *un Agonisant, — la Consultation, — l'Exécution*, déjà parues dans les éditions précédentes, et quatre autres : *l'Église française, — la Femme du condamné, — A la belle étoile, — une Nuit dans un bouge*, qu'il semblait difficile de réimprimer il y a quelques années, mais qui paraîtraient peut-être fades et innocentes par ce temps d'*Assommoir* et de *fille Elisa. Les misères cachées* qui terminent le volume, pour

le renforcer, sont des scènes de la vie bourgeoise qui ne répondent nullement au titre du volume.

Les dialogues inédits appartiennent à la classe de ceux que Henry Monnier récitait à table, sans s'inquiéter du froid glacial



Croquis pris à l'hôpital de Lourcine.

qu'ils laissaient dans l'esprit de ceux qui aiment la littérature de dessert.

Un libraire de Bruxelles, éditeur de « *Curiosités joyeuses, badines et galantes,* » annonçait sur son Catalogue de 1874 deux publications de Henry Monnier qui n'ont pu passer les frontières de France que clandestinement.

Ces publications, l'humoriste me disait n'y avoir pris aucune part, et il témoignait un vif mécontentement de ce qu'on eût publié, sans son consentement, des récits qui pouvaient être contés entre hommes, mais qui n'avaient pas leur raison d'être imprimés, l'auteur lui-même n'ayant pas voulu les faire entrer dans son volume, *les Bas-fonds de la société.*

Un bibliographe, toutefois, doit connaître tout ce qu'on imprime sous le nom d'un écrivain, en France et à l'étranger, ces publications fussent-elles altérées ou mensongères, et c'est à ce titre que sont inscrites les scènes de mœurs suivantes :

Les Deux Goug...es, par Henry Monnier. In-18, gr. Tiré à 150 ex. N° 25 du catalogue. [Bruxelles.]

La Grisette et l'Étudiant, par Henry Monnier, in-18, grav. et fac-simile. Tiré à 150 ex. N° 47 du catalogue. [Bruxelles.]

Scènes populaires, dessinées à la plume par Henry Monnier, 1 vol. in-8° de 637 p. E. Dentu, 1864.

Cette édition comprend : *le Roman chez la portière; — la Cour d'assises; — l'Exécution; — le Dîner bourgeois; — la Petite Fille; — la Grande Dame; — la Victime du corridor; — un Voyage en diligence; — la Garde-malade; — Scènes de la vie bureaucratique. Intérieur de bureaux; — le Premier Jour de l'an; — le Déménagement; — les Girouettes.*

Le volume est illustré de 69 vign. sur bois de Chevauchet, d'après Henry Monnier. Portrait de l'auteur sur le titre.

Scènes populaires, dessinées à la plume par Henry Monnier, 2 vol. in-8°. Ensemble de 1374 pages. Dentu, 1879.

Réimpression actuelle de l'édition précédente, augmentée de 35 vignettes nouvelles et des scènes suivantes : *les Bourgeois campagnards; — le Café militaire; — l'Enterrement; — la Partie de campagne; — les Loisirs de petite ville; — les Voisins de campagne; — le Peintre et les Bourgeois; — les Petits Prodiges; — les Compatriotes; — Fourberies intimes.*

Pièces de théâtre imprimées.

Les Mendiants, vaudeville en trois tableaux, par MM. Émile, Hippolyte et H. Monnier, représenté au théâtre des Variétés le 28 février 1829. Paris, Barba, 1829. In-8°.

Ce vaudeville est le seul sur lequel je n'ose me prononcer quant à la collaboration d'Henry Monnier. Des scènes de bureaux, de solliciteurs, un personnage appelé *Coquerel* comme dans *la Famille improvisée*, ne suffisent pas pour porter au compte de l'humoriste une œuvre où l'art des vaudevillistes est très-marqué.

La Famille improvisée, scènes épisodiques, par MM. Dupeuty, Duvert et Brazier, représentée sur le théâtre du Vaudeville en juillet 1831.

Le nom de Henry Monnier ne figure pas, quoique le véritable

auteur, sur la brochure. C'était la coutume, à cette époque, de laisser tout l'honneur de l'affiche aux arrangeurs.

Les Compatriotes, comédie-vaudeville en un acte, par Henry Monnier, représentée sur le théâtre des Variétés en août 1848. In-8°, 1849. Tresse.

Grandeur et Décadence de M. Joseph Prudhomme, comédie en cinq actes, par Henry Monnier et Gustave Vaez, représentée sur le théâtre de l'Odéon, le 23 novembre 1853. In-12, 1853. Michel Lévy.

Une autre édition de la même pièce, avec vignette d'Henry Monnier, a paru dans le *Théâtre contemporain illustré*. Paris, M. Lévy. In-4° à deux colonnes, 1855.

Le Roman chez la portière, folie-vaudeville en un acte, par Henry Monnier, représentée sur le théâtre du Palais-Royal en février 1855.

Le Bonheur de vivre aux champs, comédie-vaudeville en un acte, par Henry Monnier, représentée sur le théâtre du Palais-Royal en février 1855. In-8°, 1855. Librairie théâtrale.

Peintres et Bourgeois, comédie en 3 actes et en vers, par Henry Monnier [et Jules Renoult], représentée sur le théâtre de l'Odéon le 29 décembre 1855.

Les Métamorphoses de Chamoiseau, comédie-vaudeville en deux actes, par Henry Monnier, représentée sur le théâtre des Variétés en août 1856. In-8°, 1856, Beck.

II

ŒUVRE LITHOGRAPHIÉE

Acteurs et actrices. Costumes de théâtre.

Bernard Léon, rôle de Michel, des *Emprunts à la mode*. Lith. de Feillet [1824].

Clément, rôle de Vertigo dans les *Mémoires contemporains*. Lith. à la plume. Lith. Ardit, chez H. Gaugain.

Ce vaudeville, de MM. Gabriel, d'Artois et Michel Masson, n'a pas été imprimé, et par là la date en reste inconnue.

Gymnase. *Bernard Léon*, rôle de Franval dans *la Mansarde des artistes*. Lith. de Feillet [1824].

Autre reproduction du même portrait avec variantes. Lith. de Bernard.

Gymnase. *Dormeuil*, rôle de Vanberg dans *les Grisettes*. Lith. de C. Motte. Color. [1822].

Gymnase. *Gontier*, rôle de Stanislas dans *Michel et Christine*. Lith. de Feillet [1827].

Henry Monnier dans *le Contrebandier*. Lith. Delarue, à la plume, signé. Publié à Paris, chez Paulin, édit., pl. de la Bourse [1832].

A été reproduit par *le Charivari*.

Mme Carmouche (Jenny Vertpré). Rôle de Christine dans *la Reine de seize ans*. Lith. rue N.-D. des Victoires. Chez Gihaut. Lith. à la plume, color. [1828].

La Muette de Portici. Signé L. Duponchel et H. Monnier. Lith. à la plume. Lith. rue N.-D. des Victoires, 16, [1828].

Reproduction de costumes d'officiers et de soldats, d'après Saint-Igny ou A. Bosse.

Odéon. *Campenault,* rôle du comte Almaviva dans *le Barbier de Séville* (opéra). Henry Monnier del. Lith. de C. Motte [1821 ?].

Pitrot, rôle de Cassandre dans *le Tableau parlant.* Dessiné d'après nature par Henry Monnier. Lith. de Feillet. Paris, chez Feillet, édit., rue du Faubourg-Montmartre. Date inconnue.

Second Théatre-Français. *Le Bourgeois grand seigneur,* comédie de A. Royer et Gustave Vaez. Lith. Rigo [1842].

Portraits en pied de Monrose et de Saint-Léon. Grande lith. à la plume.

A paru dans *le Charivari.*

Théatre de l'Opéra-Comique. *Ernest Mocker,* rôle de *Lélio.* Imp. d'Aubert. Lith. à la plume [1839].

Théatre de Madame. *Bernard Léon,* rôle de Fardou dans *le Château de la Poularde.* Lith. de C. Motte. Color. 1824.

Théatre de Madame. *Mme Grandville,* rôle de Mme Benoît dans *le Parrain.* Lith. Bernard [1821].

Théatre de S. A. R. Madame. *Mlle Déjazet,* rôle de Joséphine dans *le Bal champêtre.* Lith. de C. Motte. Col. [1824].

Premiers essais timides.

Théatre des Variétés. 6 costumes en couleur pour *l'Espionne,* vaudeville. Lith. de E. Ardit. Gr. in-8° [1829].

Costumes des acteurs et actrices : Blondin ; — Daudel ; — Odry ; Hippolyte Roland ; — Mme Lafond ; — Mme Vautrin.

Théatre des Variétés. *Vernet,* rôle de Manique dans *M. Cagnard.* Henry Monnier [1831]. Lith. coloriée.

THÉATRE DE TROYES. *Henry Monnier. Famille improvisée* [1841]. Lith. à la plume. Lith. L. Collet (à Troyes).

Cette lithographie, dans laquelle le comédien s'est représenté sous les traits et les habits de Prudhomme, Rousseau, Coquerel et Mme Pitou, n'est pas la même que celle publiée antérieurement, en couleur, par le journal *la Caricature*.

THÉATRE DU GYMNASE. *Romainville* dans *Van Bruck*, vaudeville. Hautecœur-Martinet. Imp. Aubert [1841].

Grande lith. à la plume.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. *Fontenay*, rôle de Hubert dans *le Maître de forges*. Lith. de Bernard. En couleur [1827].

THÉATRE DU VAUDEVILLE. *Lepeintre aîné*, rôle de M. Botte, *Lepeintre jeune*, rôle de M. Horeau dans *M. Botte*. Sign. Lith. de Bernard, à la plume, en couleur [1827].

THÉATRE-FRANÇAIS. *Damas*, rôle de *Tartuffe*. Lith. de C. Motte. Col. Date inconnue.

THÉATRE-FRANÇAIS. *Grandville*, rôle d'Anselme dans *l'Étourdi*. Lith. de C. Motte. Col. Date inconnue.

VAUDEVILLE. *Mme Bras*, rôle de la Vieille de Suresnes dans *Léonide*. Lith. de Feillet. Col. [1824].

VAUDEVILLE. *Fontenay*, rôle du colonel Grudner dans *Léonide*. Lith. de Feillet [1824].

Séries lithographiées en noir et en couleur.

Boutades. Delpech, 6 f. et un titre lith. [1830].

Boutiques de Paris, dessinées sur pierre par Henry Monnier. Paris, Delpech. 6 f. col.

1. *Marchande de modes*. — 2. *Un café*. — 3. *Apothicaire*. —



UN RAOUT.

Réduction *fac-simile* d'une lithographie d'HENRY MONNIER.
(1830.)

4. *Marchand d'estampes.* — 5. *Bouquiniste.* — 6. *Restaurateur.*

Code civil illustré. 5 feuilles numérotées. Chez Aubert. Imp. Aubert [1846-1847].

Série conçue sous l'influence des crayonnages lith. de Gavarni.

Les Contrastes (*Ludicrous Contrasts*). Lith. de Feillet. 6 f. non numérotées. Titres anglais et français. [Vers 1830.]

Les antipodes; — Ayez pitié des chiens; — Les extrêmes; — Il faut des époux assortis; — Je la produis; — On vit de tout.

Contrastes (?). 6 f. numérotées. Lith. de Delpech. In-4°. Lith. à la plume, tirées en bistre et qui ne furent pas coloriées. Deux dessins à la page.

Distractions, par Henry Monnier : to his friend George Cruikshank. Dessiné et publié par Henry Monnier [1832]. Lith. Delarue. Paulin, éditeur. 6 feuilles, plus un frontispice d'après Cruikshanck.

Nombreux croquis dans chaque planche. Oblong.

C'est dans le numéro du journal *la Caricature* du 31 mai 1832 que, sous le pseudonyme Alex. de B..., Balzac prophétisait en penseur le sort qui attendait Henry Monnier. « L'œuvre que nous annonçons (*Récréations*, six feuilles coloriées, Paulin et Aubert), disait-il, est un ouvrage fort distingué, dans lequel Henry Monnier ne s'est point répété... Peut-être sa plaisanterie est-elle un peu tourmentée; mais, si elle veut de l'étude, elle consolide ainsi le rire qu'elle excite... Si M. d'Argout entendait les arts, il ferait une pension à Henry Monnier. »

Esquisses morales et philosophiques, par Henry Monnier [1830]. Delpech, édit., quai Voltaire. 6 feuilles coloriées, plus un frontispice.

Esquisses parisiennes, par Henry Monnier [1827]. Paris, imp. lith. de Delpech.

12 feuilles et frontisp. lith. à la plume.

Exploitation générale des modes et ridicules de Paris et Londres, par Henry Monnier. Lith. de Senefelder, Gihaut frères. 6 f. sans numéros.

L'espoir de la famille; — Pauvre cousin, regarde ton habit; — Les extravagances; — Les antipodes; — Une grande dame; — Ayez pitié des chiens.

Une des premières séries entreprises par Monnier vers 1824-1827. La lithographie est pauvre, primitive et sans accent.

Galerie contemporaine. Imp. lith. de Delpech [1828]. 2 feuilles non numérotées, lith. à la plume pour le coloriage.

Un bon ménage; — Un fat.

Galerie théâtrale. — Henry Monnier. Paris. Chez Gaugain et Ardit. 24 feuilles en couleur, plus un frontispice lithogr.

Le frontispice porte : « Chez E. Ardit, éditeur, rue Vivienne. » Les planches portent : « Lith. de E. Ardit. Chez Gaugain et Ce, rue Vivienne, et chez E. Ardit, rue de la Monnaie. »

Les Gens sans façon. Imp. d'Aubert. 6 (?) feuilles publiées dans la *Caricature* [1840]. Lith. à la plume pour le coloriage (1).

Cette période de l'œuvre dessinée d'Henry Monnier, entre 1839 et 1840, n'a pas la valeur de celle de dix ans auparavant. L'artiste travaille pour vivre; on le voit passer au *Charivari* et aux autres entreprises patronées par le même journal; mais l'homme était en peine et cherchait le filon dramatique qu'il devait exploiter plus tard avec bonheur.

(1) Il me paraît utile, pour l'histoire du comique sous Louis-Philippe, de donner une nomenclature exacte des journaux et des revues qui, sous le même titre, succédèrent à *la Caricature* primitive de Philipon, tombée sous les coups des lois sur la presse.

La Caricature provisoire, avec Philipon pour directeur politique, reparaît chez Aubert, du 1er novembre 1838 au 30 juin 1839; elle est remplacée par : *la Caricature, revue morale, judiciaire, littéraire, artistique, fashionable*

Les Grisettes, dessinées d'après nature par Henry Monnier. Publié par H. Gaugain et Cie, rue Vivienne, et Ardit, rue de la Monnaie. Paris. In-4° [1829].

Frontispice lith. avec dessin en couleur.

Les lithographies de la série portent : « Publié par Giraldon Bovinet, passage Vivienne, n° 26. Lith. de Bernard. »

Divers numéros de cette suite étant redoublés dans quelques exemplaires, d'un autre côté certaines feuilles ne portant pas de numéro, il a paru utile de donner toutes les légendes de la série :

Pl. 1. — *Tu es bête, Fanny! — Pourquoi vous dites, j'm'en moque!*

Pl. 2. — *Non, Gustave, je n'aime pas la société! L'odeur de la pipe m'incommode.*

Autre pl. 2. — *Je n'aime pas les ricaneurs.* Publ. p. E. Ardit. fait partie d'autre suite

Pl. 3. — *Je préfère ton logement à celui d'Auguste et de Théophile.*

Pl. 4. — *Je sens bien que ma présence devient importune.*

Pl. 5. — *Monsieur! je ne vous connais pas!*

Pl. 6. — *Méchant!*

Pl. 7. — *Finissez, c'est des bêtises.*

Pl. 8. — *On n'appelle pas son parrain* mon trésor.

Pl. 9. — *C'est votre poule aussi, la petite à la portière?*

Pl. 10. — *Vous êtes tous des monstres.*

Pl. 11. — *C'est pas l'amitié qui vous étouffe, vous!*

et scénique. Deuxième série, n° 36, 1re année. Directeur littéraire, Emmanuel Gonzalès. 1839-1840.

Dans cette revue, Henry Monnier publia, de 1839 à 1840, la série des *Impressions de voyage, les Récréations, les Gens sans façon*, etc., en feuilles à part et coloriées. Également il y fait paraître (du 29 septembre au 13 octobre 1839) un commencement d'illustrations, trois gravures sur bois, pour les *Petites Misères de la vie conjugale*, de Balzac, publiées *in extenso* dans *la Caricature.*

Au 6 septembre 1840, *la Caricature* passe sous la direction littéraire d'Édouard Ourliac; mais il n'occupe cette fonction que pendant un numéro; à partir du 13 septembre 1840, la revue est signée du nom de l'administrateur. En janvier 1841, M. Louis Huart devient rédacteur en chef; à travers toutes ces révolutions de palais, Henry Monnier reste collaborateur de la plume et du crayon.

Pl. 12. — *Mademoiselle met des bottes?*
Pl. 13. — *Voulez-vous vous taire, gros polisson!*
Pl. 14. — *Vous? — Oui, ma chère, je m'ai toujours suffi.*
Pl. 15. — *Dieux! êtes-vous mauvais sujet!*
Pl. 16. — *Charles, tu te brûles le sang.*
Pl. 17. — *On est trop bête quand on aime.*
Pl. 18. — *Monsieur, vous ne dites pas la vérité.*
Pl. 19. — *Vous n'avez pas couché chez Aglaé...*
Pl. 20. — *Monsieur veut prendre son café.*
Pl. 21. — *Pauvre chéri!*
Pl. 22. — *Je vais me fâcher!*
Ne doit pas exister Pl. 23. — . . . .
Doit être la pl. 23 Pl. 24. — *Léon, vous me faites de la peine.*
Autre pl. 24. — *Je suis donc un cornichon?*
? — Pl. 25. — *A qui ça?*
Autre pl. 25. — *Votre femme vous sait-elle ici, vilain monstre?*
Pl. 26. — *T'es encore bonne enfant d't'attacher.*
Pl. 27. — *Fiez-vous donc aux hommes!*
Pl. 28. — *Je t'ai fait de la peine, moi... mon petit Charles!*
Pl. 29. — *Vous êtes aimable chez les autres!*
Pl. 30. — *Ils sont propres, vos procédés!*
Pl. 31. — *Tu m'attendais... — Ma foi! j'arrive.*
Pl. 32. — *Nous avons donc fait un héritage?*
Pl. 33. — *Je veux mourir si j'ai jamais parlé à votre Victor...*
Pl. 34. — *Le propriétaire veut des gens tranquilles.*
Pl. 35. — *Vous en avez donc fièrement de cousines?*
Pl. 36. — *A qui ça?*
Pl. 37. — *Ça n'empêche pas, vous avez encore été heureux de m'avoir.*
Pl. 38. — . . . .
Pl. 39. — *Allez embrasser celle d'où vous venez.*
Pl. 40. — . . . .
Pl. 41. — . . . .
Pl. 42. — *Dame, on ne se refait pas, j'ai le défaut d'aimer.*
Pl. ... — *Édouard, je vais m'en aller.*

Les Grisettes par Henry Monnier [1829]. Chez Delpech, édit. quai Voltaire, n° 3; 6 feuilles coloriées.

Il y a une troisième suite composée d'un titre et de 12 pl. qui n'est pas mentionnée ici - Plusieurs planches de cette suite sont décrites par erreur avec celle ci-dessus de 42 pl. ; l'auteur semble les avoir confondues



JADIS.



AUJOURD'HUI.

Réductions de lithographies d'HENRY MONNIER.

(Vers 1829.)

Histoire véritable et non contrefaite de Mr Prudhomme I. Non signé. Lith. à la plume. Imp. d'Aubert.

Publié par *la Caricature*, vers 1840.

Impressions de voyage. Imp. Aubert [1839]. Chez Bauger, rue du Croissant. 6 feuilles lith. à la plume pour le coloriage.

IMPRESSIONS DE VOYAGE. *Souvenirs du théâtre royal de Coutances.* Bauger, édit., rue du Croissant. Imp. Kappelin [1839].

Cette feuille, non numérotée, a paru dans *le Charivari.*

Jadis et aujourd'hui, par Henri Monnier. 1829. Paris. Delpech. Gr. in-4°. obl.

18 feuilles sans numéros, coloriées, plus un frontispice lithographié à la plume.

Banqueroutiers, 2 pl.; — *Le complément des études*, 2 pl.; — *L'enfance*, 2 pl.; — *La toilette*, 2 pl.; — *Un boudoir*, 2 pl.; — *Un médecin*, 2 pl.; — *Étude d'avoué*, 1 pl.; — *Un procureur*, 1 pl.; — *Une promenade*, 2 pl.; — *Une soirée*, 2 pl.

Dans cette série qui met en regard et accolés à chaque feuille le XVIII et le XIXe siècles, Henry Monnier a fait preuve d'une élégance et d'une finesse toutes particulières. L'époque Louis XV, il la connaît aussi bien que Meissonier : les personnages du passé qu'il met en scène agissent et se meuvent avec aisance sans rappeler la boutique de costumes.

Lithographies d'après les chansons de Béranger, par Henry Monnier. Lith. de Bernard. Publié par Bernard et Delarue, rue N.-D. des Victoires. 20 (?) lith. à la plume, coloriées. In-4°.

L'Aveugle de Bagnolet; — le Bon Vieillard; — Bon Vin et Fillette; — les Cartes; — ce n'est plus Lisette; — Charles VII; — la Bouquetière et le Croque-mort; — l'Exilé; — l'Habit de cour; — l'Hiver; — Mon Habit; — l'Orage; — les Petits Coups; — le Petit Homme gris; — le Roi d'Yvetot; — le Sénateur; — le Vieux Célibataire; — le Vieux Sergent; — le Violon brisé; — la Vivandière; — Ma Vocation.

Un couplet de chacune de ces chansons forme la légende de chaque pièce.

Dans la planche *Ce n'est plus Lisette*, une enseigne porte le nom de *Romieu* en gros caractères, une malice d'Henry Monnier à l'adresse de son compagnon de plaisirs à la fin de la Restauration.

Quelques-unes de ces lithographies, après la publication en livraisons, reparurent chez le même éditeur, Delarue, sous forme d'illustrations d'abat-jour de lampe; mais le tirage est lourd et les traits sont empâtés.

Londres. Paris, lith. F. Noël. Publ. par Giraldon-Bovinet, passage Vivienne, et at London Frith Street Soho Square. 6 (?) feuilles lith. à la plume pour le coloriage.

1. *Nymphe de la Tamise;* — 2. *Lady;* — 3. *Le payement des sottises;* — *Post Man;* — ... *Enfants de paroisse* (sans numéro de série; — *Discussion orageuse* (sans numéro de série). Collect. Gerbault.

Les Marionnettes. Imp. lith. de F. Noël. Publ. par Giraldon-Bovinet. Lith. à la plume pour le coloriage, sans numéros. Sous-titre : *Un pauvre diable paye ses bottes.*

Autre feuille. Lith. de C. Motte. London, published by Giraldon-Bovinet, etc. Paris, 20, passage Vivienne. Sous-titre : *Monsieur termine sa philosophie.*

Maximes et Pensées. 1860, « sur papier Auguste Bry. » Lith. Auguste Bry. A la Librairie nouvelle, boulevard des Italiens.

De nombreuses épreuves de cette série, dont la majeure partie n'a pas paru, se voient dans la collection Gerbault.

Je rangerai ici divers portraits de femmes et d'hommes que possède le même collectionneur, et qui paraissent des épreuves uniques. Ces lithographies à la manière noire, crayonnées dans l'atelier de Gavarni et exécutées dans sa manière, veulent être brillantes et sont un peu lourdes. Le métier et l'acquit de l'historiographe des *lorettes* préoccupent malheureusement le peintre des *grisettes*. Sa clarté de crayon est remplacée par des *noirs* et des *gras* qui ne sont plus du domaine d'Henry Monnier.

Après la mort de Gavarni, de nombreuses pierres du même ordre furent effacées, et entre autres celles ci-dessus lithog. par Henry Monnier.

Mœurs administratives, dessinées d'après nature, par Henry Monnier. Paris. Imp. lith. de Delpech. 6 feuilles [1828].

Garçon de bureau. — Surnuméraire. — Employé. — Sous-chef. — Chef de division. — Chef de bureau.

Première manière d'Henry Monnier.

Mœurs administratives, dessinées d'après nature, par Henry Monnier, ex-employé au ministère de la justice. 1828. Delpech. Gr. in-4° obl.

13 feuilles en couleur non numérotées. Frontispice lithographié à la plume.

Huit heures; — Neuf heures; — Dix heures; — Dix heures et demie; — Midi; — Une heure; — Deux heures; — Un jour d'audience; — Demande d'augmentation; — M. le chef de division donnant une audience; — Quatre heures; — MM. les directeurs, chefs, sous-chefs, etc.; — *Jour de gratification.*

Mœurs parisiennes. Signé. Lith. de Delpech. Lith. à la plume pour le coloriage.

Feuille sans numéro. Sous-titre : *les Grisettes. Promenade à la campagne.*

Sans le titre de série, cette lithographie ferait suite naturelle à l'album des *Grisettes* de 1829.

Mœurs parisiennes. Chez Gihaut fr. Lith. de Villain [1827]. 10 f. numérotées.

1. *Les sols sont ici-bas pour nos menus plaisirs;* — 2. *Un futur;* — 3. *Une éducation à faire;* — 4. *Inutilités;* — 5. *On ne vous voit plus, milord;* — 6. *Les rafraîchissements pour les dames;* — 7. *Une demoiselle à produire;* — 8. *Des mamans de comédie;* — 9. *Monsieur mon fils est-il chez lui?* — 10. *Le contentement de sa personne.*

Nos contemporains. 5 f. Imp. Aubert [1845]. Plusieurs croquis par page.

Cette série parut dans *le Charivari*.

Paris vivant. 10 feuilles sans numéros, plus un titre. Paris, Bernard et Delarue. Lith. à la plume pour le coloriage.

Attente d'un dîner; — Abus de patience; — Anciens camarades; — L'aimable surprise; — Correction paternelle; — Chacun son tour; — Les châteaux en Espagne; — Le dessert; — Entrée dans le monde; — L'espoir de la famille; — Filles à marier; — Petit cousin; — La romance; — Récréation; — Un bon mari; — Un des cousins à madame; — Un étudiant; — Un parvenu; — Une bonne mère; — Vampire.

Pasquinades. 3 feuilles in-f°. Chez Ardit. Lith. Delarue.

Les numéros 1 (*Vue d'une baraque*) et 3 (*De la République*) sont annoncés comme ayant paru en décembre 1830; le numéro 12 (*L'extase*) est de février 1831.

Ces grandes pièces à la plume sont, avec quelques lithographies du temps, les rares spécimens de caricatures directement politiques qu'Henry Monnier entreprit.

La légende du numéro 3 (*De la République*) est restée célèbre. Deux bourgeois discutent sur les tendances politiques de l'époque. — Pourquoi, monsieur, pas de république en France? — Parce que la France est trop grande. — Et en Belgique? — Parce qu'elle est trop petite. — Cependant la Hollande a eu des institutions républicaines. — C'est différent, c'est un pays de marécages. — Pourtant la Suisse? — La Suisse est un pays de montagnes. — Mais les États-Unis? — C'est un pays maritime... Vous voyez donc que la république est impossible.

Passe-temps. Lith. de Delpech. 6 feuilles numérotées.

Avant 1830.

Les Petites Félicités humaines, par Henry Monnier. Paris, Delpech, édit. et imp. en lith. [1829]. 5 feuilles sans numéros, lith. à la plume pour le coloriage. Gr. in-4°.

L'enfance; — La jeunesse; — L'âge mûr; — La vieillesse; La chaleur.

Les Petites Misères humaines, par Henry Monnier. Paris [1829],

Delpech. Gr. in-4°. 5 feuilles lith. à la plume pour le coloriage.

L'enfance; — La jeunesse; — L'âge mûr; — La vieillesse; — Le froid.

Petites Misères. Bauger, rue du Croissant. Imp. d'Aubert [1840].

2 feuilles lith. à la plume.
1. *Bon, v'là mon fer*, etc.; — 2. *Que le diable vous emporte!*

Proverbes n° 1. Lith. de Feillet [1826].
Un bon Français ne p.... jamais seul.



Récréations. 33 (?) feuilles lith. à la plume pour le coloriage, plus frontispice. Lith. de Bernard et Delarue. Publié à Paris par Giraldon. London, 54, Frith Street Soho Square.

Série d'un classement difficile, en raison du numérotage irrégulier des feuilles. Ces feuilles contiennent un ou deux sujets par page, quelquefois trois.

Récréations. Chez Bauger, rue du Croissant. Imp. d'Aubert [1839-1840]. 6 feuilles. Plusieurs dessins à la feuille.

Rencontres parisiennes. Macédoine pittoresque. Croquis d'après

nature au sein des plaisirs, des modes, de l'activité, des occupations, du désœuvrement, des travers, des vices, des misères, du luxe, des prodigalités des habitants de la Capitale dans tous les rangs et dans toutes les classes de la société, par Henry Monnier. Paris, Gihaut frères. S. D. Lith. de Senefelder. 38 feuilles (?) coloriées. Titres en français et en anglais.

L'agréable visite à Dun; — L'ami de la maison; — Atelier de couture; — L'attente du plaisir; — Au diable les gens qu'on ne connaît pas; — Bonsoir; — Le bon gendarme; — Chaque âge a ses plaisirs; — Le complément des études; — Les contrastes; — Les courbettes; — Délassement d'un cœur sensible; — Le départ; — L'écueil de la sagesse; — Emploi d'une grande partie de l'existence bureaucratique; — Le grand genre; — Le grand-papa; — Les grisettes en grande et petite tenue; — Habitantes de la Chaussée-d'Antin, du Marais, des faubourgs; — Habitants de la Chaussée-d'Antin, du Marais, des faubourgs; — Les inconvénients d'une trop longue histoire; — Il faut des époux assortis; — Intérieur d'un office; — Madame est encore sortie; — Mobilier d'antichambre; — On ne peut pas nourrir tous ses cousins; — On pleure aux mélodrames; — L'oubli des convenances; — Ostentation; — Le panier à deux anses (2 feuilles); *— Réunion d'hommes d'État; — Solliciteurs; — Sottise et vanité; — Un bienfaiteur; — Une méprise; — Un jeune homme à la mode; — Un mariage de convenance.*

Scènes populaires. Chez Bauger, rue du Croissant. Imp. d'Aubert [1839]. 2 lith. à la plume.

A paru dans *le Charivari*.

La feuille I seule est numérotée.

Six quartiers de Paris, par Henry Monnier. 1828. Delpech.

Six feuilles coloriées sans numéros, plus titre en couleur.

Le Marais; — Chaussée-d'Antin; — Faubourg Saint-Honoré; — Quartier Saint-Denis; — Quartier de la Bourse; — Le faubourg Saint-Germain.

Le Temps. Publié par Giraldon-Bovinet. Henry Monnier. Lith. de Bernard. Lith. à la plume coloriée.

1. *Le temps de partir;* — 5. *Le temps adoucit les chagrins;*



SOUVENIRS DE LA HOLLANDE.

École des orphelins à Amsterdam. — Dessin d'Henry Monnier.

(1845.)

— 8. *Le temps fait passer l'amour.*

Très-rare série. La collection Gerbault ne renferme que ces trois pièces.

Traditions populaires. Feuille sans numéro. Lith. de Bernard. Publié par Giraldon-Bovinet, passage Vivienne. London, Frith Street Soho Square. Lith. à la plume. Coloriée.

Légende : *Un bel homme.*

Vignettes pour les chansons de Béranger, par Henry Monnier. Lith. Girard, à Joinville. 4 pl. Paris, Fabré, 1873.

Les Petits Coups ; — l'Orage ; — Mon Habit ; — Ma Vocation.

Fâcheuses reproductions, réduites d'après les planches de la grande édition. La main d'Henry Monnier s'appesantissait d'autant plus qu'il entreprenait cette « besogne » sans plaisir.

Vignettes pour les dernières chansons de Béranger, par Henry Monnier. 26 pl. Lith. Girard, à Joinville. Paris, Fabré, 1873.

Au galop ; — les Bénédictions ; — les Bois ; — Ma Canne ; Mon Carnaval ; — Chacun son goût ; — le Chapelet du bonhomme ; — le Chasseur ; — la Couronne retrouvée ; — De profundis ; — la Dernière Fée ; — Je suis ménétrier ; — la Leçon de lecture ; — la Maîtresse du roi ; — le Matelot breton ; — Mon Jardin ; — la Nourrice ; — l'Officier ; — la Pluie ; — le Saint ; — les Vendanges ; — le Savant ; — le Septuagénaire ; — les Violettes.

Plus deux frontispices, l'un avec le portrait de Béranger, l'autre avec le portrait de Monnier.

Même observation que pour les produits ci-dessus, commandés par le même éditeur.

Vues de Paris, dessinées d'après nature, par Henry Monnier. 1829. Delpech.

Quatre feuilles. Plus un titre lith. en couleur.

L'aristocratie financière ; — Avant dîner ; — Parenté de province ; — Après dîner.

Séries sans titres (1).

10 feuilles numérotées. Lith. de Villain. Chez Gihaut.

1. *Avec beaucoup de plaisir, monsieur!* — 2. *Voulez-vous me faire l'honneur, mademoiselle?* — 3. *Satisfaction personnelle.* — 4. *Embarras de soi-même.* — 5. *Mes jours de danse sont passés!* — 6. *Mécontentement intérieur.* — 7. *Le journal ne dit rien.* — 8. *Distraction.* — *Je ne trouve plus de danseur.* — 10. *Un chanteur de romances.*

7 feuilles. Lith. de Feillet. [Vers 1826-1828.]

Frontispice (observateur perché sur le toit d'une mansarde et regardant Paris). — *Habitants*, n° 2. — *Le panier à deux anses*, n° 3. — *Le panier à deux anses*, n° 4 (les personnages sont vus de dos). — *L'économie du fiacre*, n° 5. — *La résignation*, n° 6. — *Aliments des badauds*, n° 7.
Série d'une faible exécution.

6 feuilles. Lith. de Feillet. [Vers 1829.]

Mobilier d'antichambre, n° 1. — *Réunion d'hommes d'État*, n° 2. — *Vanité*, n° 3. — *Les avant-deux*, n° 4. — *La promenade du matin*, n° 5. — *Le bon gendarme*, n° 6.

Trois de ces feuilles, les n°s 1, 2 et 6, me semblent des pierres de la série *Rencontres parisiennes*, de l'impr. de Senefelder, auxquelles on aurait ajouté des numéros et le nom de l'imprimeur Feillet.

6 feuilles. Lith. à la plume et coloriées. Lith. de Delpech.

1. *La lecture du journal;* — 2. *Dilettanti;* — 3. *Idée riante;* — 4. *Méditation;* — 5. *Tapisseries;* — 6. *Explosion.*

C'est, à mon sens, la série qui donne une idée la plus complète d'Henry Monnier, en tant que caricaturiste. Ce fut sans doute à son retour d'Angleterre que l'artiste se laissa aller à une énorme bonne humeur, qui sent son Rowlandson. Toutes les feuilles de la série sont réussies, comiquement vues et bien venues dans

(1) Les couvertures des séries n'ayant pas été conservées par les collectionneurs, ont forcé l'annotateur de classer un peu vaguement ces estampes.



UN SUBORNEUR.

Croquis de la série des *Récréations*.

(Vers 1832.)

leur gaieté; mais le n° 6, *Explosion*, est comme le bouquet de ce feu d'artifice du grotesque.

Obscœna.

« Pinxit et minoribus tabellis libidines, eo genere petulantis joci se reficiens » (il peignit aussi de petits tableaux obscènes, se délassant par ce badinage), dit Pline en parlant de Parrhasius.

Il serait délicat d'appuyer plus que Pline sur quelques feuilles érotiques que lithographia Henry Monnier dans sa jeunesse. Le commerce des « Galeries de bois », au Palais-Royal, favorisait ces débauches de crayon.

Feuilles isolées n'appartenant à aucunes séries.

Armée d'Afrique. Mag. de caric. d'Aubert. Lith. de Delaporte.

Une feuille en couleur.

Caricatures du jour. Chez Bauger. Imp. Aubert. Feuille chiffrée n° 12.

Parue dans *la Caricature* (?) et reproduite par *le Charivari*. Daumier et autres artistes collaborèrent à cette même série.

Chacun son tour. Henry Monnier delᵗ. Lith. de Villain. Freret, marchand d'estampes, rue Neuve-Saint-Étienne.

A propos d'une ordonnance concernant les charrettes traînées par des chiens. Lithographie à la manière de Géricault.

Chacun son tour. Lith. de Bernard. Publié par Bernard et Delarue, rue N.-D. des Victoires.

Lith. à la plume pour le coloriage.

LES COCHERS. — *Des morts et des vivants.* Lith. de C. Motte. Paris, chez Giraldon-Bovinet.

Cette jolie pièce coloriée représente un maigre cocher des pompes funèbres et un ventru cocher de voiture de noces causant ensemble avec confraternité.

Le Jour de l'an. Henry Monnier. Lith. de Ducarme. Lith. à la

plume pour coloriage. Légende : *Si l'on n'était encore embrassé que par ses connaissances...*

(Collection Gerbault).

Un parvenu. Lith. de Bernard. Publié par Bernard et Delarue. Lith. à la plume.

Un propriétaire. Lith. de Delpech. Feuille sans numéro [1832]. Lithographie très-serrée de métier.

La Vedette écossaise. N° 1. En noir. Signé.

Malcolm. Pl. 2. Non signé [vers 1829]. Lith. de Ardit. Dero-Becker, édit.

La vertu chancelante. The tottering Virtue. Lith. Feillet. London, Published by S. et J. Fuller, Aulhbonne Place [vers 1827].

Une fille fait, au coin d'une rue, des propositions à un vieux monsieur.

LITHOGRAPHIES

publiées dans les Journaux et les Revues.

Album angevin. Monsieur Prudhomme. Angers. Lith. Lecerf.

Monsieur Prudhomme en pied. Lith. à la plume.

La Caricature (journal). Lith. de Delaporte. Chez Aubert, passage Véro-Dodat.

Danse fantastique. Lith. à la plume, color. N° 7.

Ma femme ne m'attend pas. Va-t-elle être contente ! Lith. à la plume, color. N° 9.

Une feuille découpée et mobile laisse voir un autre dessin qui forme réplique au premier motif.

Un ami du peuple. N° 19. Au mag. de caricatures d'Aubert, passage Véro-Dodat. Lith. de Delaporte [1830].



Croquis de voyage, par HENRY MONNIER.
(1842.)



Une victime de l'ancien système. Lith. de Delaporte. Chez Aubert, etc. [1830].

Avant, pendant et après. Lith. de Delaporte. Chez Aubert, etc. [1830].

Portrait de Talleyrand, alors ambassadeur.

Bonaparte est mort comme vous et moi, etc. Lith. de Delaporte. Mag. caric. d'Aubert.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. N° 74. *Henry Monnier dans la famille improvisée.* Lith. coloriée signée [1831].

Les aboyeurs du lendemain.

Un autre tirage porte le titre ainsi modifié : *Les sauveurs de la France.* Imp. lith. de J. Cluis. Au magasin de caricatures d'Aubert, passage Véro-Dodat.

Le voilà revenu sur l'eau. Imp. lith. de J. Cluis. Au mag. de caricatures d'Aubert, passage Véro-Dodat. Lith. à la plume pour le coloriage. Représentation de M. de Talleyrand.

La marmite renversée. Imp. lith. de J. Cluis. Chez Aubert, passage Véro-Dodat. Lith. à la plume pour le coloriage.

On vous donnera sur les doigts, messieurs les libéraux !! Imp. lith. de J. Cluis. Au magasin de caricatures d'Aubert, passage Véro-Dodat. Lith. à la plume pour le coloriage.

Un inamovible. Imp. lith. J. Cluis. Au mag. de caricatures d'Aubert, passage Véro-Dodat. Lith. à la plume pour le coloriage.

Ces gens-là, monsieur le comte, etc. Imp. lith. de Cluis. Au mag. de caric. d'Aubert, 7 août 1830.

FRANCE ADMINISTRATIVE. — Portraits-types. *Le Directeur.* Lith. à la plume. — *Le Commis principal.* Gr. sur bois par Louis.

France chrétienne (journal politique et littéraire), rue Montmartre, 130. Légende : *Bien le bonsoir*. Lith. Bernard, rue N.-D. des Victoires. Chez Gihaut frères, boulevard des Italiens. Lith. à la plume.

Caricature politique assez obscure. Un personnage fantastique, le chef recouvert d'un éteignoir et portant sur ses épaules des amas de journaux dont on lit les titres (*France chrétienne*, *journal*, *Constitutionnel*, *Débats*, *Courrier*, *Contrafa* [tto]) est poursuivi par une armée de balais, de soufflets, etc.

La Nouveauté, journal, 26, rue Feydeau.

Le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale renferme, dans un des portefeuilles consacrés à l'œuvre d'Henry Monnier, une feuille de modes de printemps, gr. sur acier, coloriée et signée *H. M.*

Pandore. Feuille sans numéro. Légende : *Le départ*. Lith. de Feillet, dirigée par G. Frey, rue Coq-Héron, n° 11. Lith. à la plume.

Les caricatures politiques d'Henry Monnier sont parfois lourdes et manquent de clarté.

Le départ représente des hommes recouverts de robes noires et dont les masques tombent. Ce sont des jésuites. Des nuées de corbeaux s'enfuient à tire-d'ailes ; sur des paquets de manuscrits et de dossiers sont inscrits les titres : *Tartufe* — *le Mariage de Figaro* — *Arrêts du parlement* — *Pascal* — *La Chalotais* — *Montlosier*, etc.

Revue comique, fondée par Bertall. 1871. — *Joseph Prudhomme*. Débuts de Henry Monnier (15 octobre 1871). — *Il y a longtemps que je l'ai dit et que je le répète*, etc. (12 novembre 1871).

Revue du théâtre. — Costumes du *Cheval de bronze*. 1re planche. Lith. A. Blin. 6 personnages en couleur.

La Silhouette. *Album*. 1830.

Dans cette revue, publiée par V. Ratier, qui eut l'idée de réunir



UNE PREMIÈRE ENTREVUE.

D'après une lithographie de la série des *Récréations*.

Balzac et Daumier, Henry Monnier publia diverses lithographies à la plume, coloriées : *Changement de livrée; — Une bête malfaisante; — Encore celle-là; — Souvenirs d'Alger; — Les marionnettes; — Songe drôlatique.*

LA TRIBUNE DRAMATIQUE, 26 janvier. 2me année [1842-43]. In-8°. *Louis Monrose, artiste du second Théâtre-Français*, dessin à la plume.

Lithographies publiées à l'étranger.

L'ARTISTE, JOURNAL DES SALONS. *Revue des arts et de la littérature.* In-4°. Bruxelles, 1834.

Alphonse, rôle de Clochard dans la *Consigne*. Théâtre royal de Bruxelles. Dessin en couleur, signé Henri Monnier.

Croquis sans titres de séries. Published by Dickinson, 114, Nev. Bond street. 1826. 5 feuilles portant les numéros 58, 60, 65, 67, 68.

(Collection Gerbault.)

I cannot maintain all my Relations. Henry Monnier del. Lith. by L. Clarke et C°. London. Publ. July 1825, Birchin L^{e}; Cornhill. Feuille en couleur. Monogramme en forme de fleur de lis au bas de l'estampe.

« *My dear Sir, how do you do?* » — « *Really Sir, you have the advantage of me.* » Chez les mêmes éditeur et imprimeur. Même marque.

Ibeg pardon — you' ve got into the wrong box. Henry Monnier. Lith. de C. Hullmandel. Paris, published by Giraldon-Bovinet, 26, passage Vivienne, et by Jones, Brewe street, Golden square, London, 1827.

Lith. à la plume en couleur avec la désignation : « Pl. I. »

French Coachman. Cocher français. Henry Monnier fecit. Printed by C. Hullmandel. London. Publ. by Fuller, Rathlone Place. 1825. Paris, Gihaut frères. En couleur.

Englisch Coachman. Cocher anglais. Même imprimeur, même éditeur.

French postillon. Postillon français. Henry Monnier del. Printed by A. Fourquemin. London. Published by R. C. Jones, 58, Regent street [1825]. A Paris, chez Gihaut, 5, boulevard des Italiens.

Feuille en couleur.

English postillon. Postillon anglais.

En couleur. Mêmes éditeurs et imprimeur (1).

A cette époque de sa vie, de 1825 à 1827, Henry Monnier eût désiré rester en Angleterre et y vivre de son crayon. L'esprit britannique répondait à sa nature. M. Philippe Burty a bien voulu me communiquer à ce propos un projet de publication d'albums entre un éditeur anglais de gravures et Henry Monnier. On a une idée, par la lettre suivante, de la composition d'une série de planches formant un petit drame.

. . . .

« Menant ici une existence si pittoresque, je dois beaucoup vous » gêner pour savoir où me trouver. Je serai demain à mon loge- » ment de Strand toute la journée. Envoyez-moi néanmoins tout » dans Warren street, 72. Procurez-moi les chasses et les princi- » pales productions d'Alken; envoyez-moi tout dans un grand car- » ton bien fort pour les mettre même chez moi à l'abri, ainsi » qu'une épreuve de cette grande boxe dans laquelle sont si bien » tracés les caractères anglais.

» Je suis resté jusqu'à trois heures chez Ophley; c'est très-cu- » rieux. Je vous envoie sous ce pli un plan de ma *Vie d'un jeune » homme;* ce sera grand comme les personnages de la boxe, faits » légèrement à l'encre et à la plume comme Eugène Lami; pro-

(1) Ces quatre pièces, quoique portant la traduction de la légende en français, et le dépôt à Paris « chez Gihaut », me paraissent avoir été imprimées à Londres.



UN CHANTEUR DE ROMANCES.

(Vers 1829.)

» curez-moi aussi ses *Contre-tems*. Je saisis cette occasion pour » vous prier de croire qu'ayant à faire ma réputation ici comme en » France, je suis intéressé à faire de mon mieux. Voici donc mon » plan jeté au hasard, sauf à le revoir.

La vie d'un jeune homme a Paris.

1°

Entrée dans le monde. Une dame déjà mûre, dans un appartement élégant, s'occupe de l'éducation du héros. Seize ans : une jolie figure, une grande timidité (Chérubin devant la comtesse Almaviva).

2°

Sortie avec la dame. Le petit amour-propre est flatté. Plus d'aplomb levant les yeux, il est entré dans le monde.

3°

Il fait la cour à la femme de chambre. La maison est devenue la sienne; il n'a pas encore acquis une grande habitude des femmes; il a affaire à une rusée.

4°

Il devient ingrat. Il se brouille avec la dame.

5°

Mauvaises connaissances. — Déjeuner de garçons. Premières orgies.

6°

Fréquentation de mauvais lieux. Intérieurs des susdits. Il fait du punch avec des filles. Il est bien dans la maison.

7°

Le jeu.

8°

Malade; figure allongée. Marche pénible; béquilles; sous la dépendance de la Faculté.

9°

Il passe sa convalescence avec une marchande de modes. Ils sont à table, sablant dans le tête-à-tête le gai champagne.

10°

Il fait la connaissance d'une dame *établie*. Evasion nocturne causée par l'arrivée subite du garde national qui s'ennuie au corps de garde.

11°

Querelle au spectacle.

12°

Deux témoins viennent le chercher; il va se battre. Première affaire.

13°

Deux dames viennent chez lui réclamer son cœur.

14°

Le tailleur veut de l'argent.

15°

En prison pour dettes. Une pauvre petite grisette vient charmer les ennuis de sa captivité (*historique*).

16°

La reconnaissance le lie à la grisette. Ils vivent ensemble dans une fort honnête médiocrité.

17°

Un poupon. Chagrins, misères, sottises. Le père toujours irrité.

18°

La femme meurt; les voisins l'entourent. Il perd un peu de sa dignité.

19°

Seul, il compose pour le théâtre. Succès.

20°

On vient le visiter. Il se remonte. La pendule revient avec les rideaux.

21°

Il va dans le monde.

22°

Il accompagne une jeune personne au piano.

23°

Le contrat se passe chez le notaire.

24°

Mariage consommé. Une très-jeune et jolie femme.

Fin du roman.

» Il faut, ce me semble, faire un jeune homme qui, au milieu » de toutes ses aventures, est toujours de bon ton et conserve des » formes élégantes, et composer des titres très-courts et le plus spi» rituels possible.

» Voyez et comparez.

» Votre serviteur.

» Henry Monnier, Esqr. »

« *P. S.* Il faut s'y mettre de suite pour le jour de l'an (*motus*

» toujours), il faudrait voir Hullmandel (1). Tâchez de venir de-
» main de bonne heure au Strand. »

Ces projets de travailler pour l'Angleterre ne paraissent avoir abouti qu'à quelques feuilles publiées à Londres. Heureusement pour la France; elle retrouva un humoriste distingué, celui qui devait résumer les béotismes de la classe moyenne.

Illustration lithographiée de livres.

L'Amarante. — Causeries du soir, par M. Albert de Calvimont. Paris, Urbain Canel, Adolphe Guyot. 1832.

Frontispice lithographié à la plume par Henry Monnier. Hommes et femmes assis sous une charmille dans un parc.

Anthologie. Choix de chansons et poésies légères. Paris, 1834. 3 vol. in-32.

Vignette d'Henry Monnier.

Art de donner à dîner, de découper les viandes, de servir les mets, etc., par un ancien maître d'hôtel. Paris, Urbain Canel, 1828. Petit in-18.

Vignette en couleur par H. Monnier.

L'Art de mettre sa cravate de mille et une manières, enseigné en 18 *leçons*, par le baron Émile de l'Empesé. Paris, Librairie universelle, 1828. In-18.

Pl. en couleur, par Henry Monnier.

L'Art de ne jamais déjeuner chez soi ou de dîner toujours chez les autres, par le chevalier de Mangenville. Paris, Librairie universelle, rue Neuve-Vivienne. In-18. [1827 ou 1828.]

Lithogr. par Henry Monnier.

(1) Lithographe anglais qui avait publié une des pièces désignées plus haut.

On n'a pu trouver trace de ce volume, annoncé sur la couverture d'un volume de la Librairie universelle.

L'Art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans débourser un sou, par feu mon oncle. Paris, 1827. Librairie universelle. In-32 de 150 pag.

Vignette en couleur, ployée, d'Henry Monnier.

L'Art de se présenter dans le monde ou Miroir de bonne compagnie, par MM. Chollet et le baron de Charanges. Paris, Librairie universelle, rue Neuve-Vivienne. 1828, in-18.

Lith. par Henry Monnier.

Le Bandit, pièce en deux actes, mêlée de chants, par MM. Théaulon, Saint-Laurent et Théodore. Paris, Barba, 1829, in-8°.

Lafont, rôle du *bandit*, frontispice lith., à la plume, par Henry Monnier.

Bréviaire du gastronome, 1 vol. in-18. Audot, 1828.

Lithog. coloriée, ployée, par Henry Monnier.

Chansons de P.-J. de Béranger, anciennes, nouvelles et inédites, avec des vignettes de Dévèria et des dessins coloriés d'Henry Monnier, suivies des procès intentés à l'auteur. Paris, Baudouin, 1842, 2 vol. in-8°.

Les éditeurs ayant ajouté diverses livraisons de gravures à la première publication, il est utile de donner les titres des quarantes vignettes coloriées d'Henry Monnier.

L'Aveugle de Bagnolet; — la Bacchante; — la Bonne Fille; — la Bonne Vieille; — le Bon Vieillard; — Bon Vin et Fillette; — la Bouquetière et le Croque-mort; — les Cartes; — Ce n'est plus Lisette; — la Chatte; — le Commencement du voyage; — les Deux Grenadiers; — l'Éducation des demoiselles; — l'Exilé; — la Fuite de l'amour; — la Gaudriole; — les Gueux; — le Grenier; — la Grand'mère; — l'Habit de cour; — les Hirondelles; — l'Hiver; — le Maître d'école; — la Marquise de Pretintaille; — la Mère aveugle; — le Nouveau Diogène; —



SURPRISE. — ARRIVÉE D'UNE PERSONNE QU'ON N'ATTENDAIT PAS.

Réduction *fac-simile* d'une lithographie de la série *les Grisettes*.

(1829.)

le Petit Homme gris; — Madame Grégoire; — Requête des chiens de qualité; — Roger Bontemps; — le Roi d'Yvetot; — le Sénateur; — les Souvenirs du peuple; — le Tailleur et la Fée; — le Vieux Célibataire; — Vieux habits! vieux galons! — le Vieux Sergent; — le Violon brisé; — la Vivandière; — le Voyageur.

Toutes ces pièces furent imprimées à la lithographie rue Notre-Dame des Victoires, nº 16; quatre planches seules forment exception : *le Commencement du voyage; Requête des chiens de qualité; le Tailleur et la Fée; le Voyageur*, imprimées chez le lithographe Bernard.

Code des amants ou l'Art de faire une connaissance honnête, à l'usage des personnes qui n'en ont pas l'habitude, par Lamy. Paris, Roy-Terry, 1830. Petit in-18 de 180 pages.

Vignette en couleur, d'Henry Monnier.

Code du commis voyageur. Paris, chez l'éditeur, rue Saint-Pierre-Montmartre. 1830. Petit in-18 de 214 pages.

Vignette en couleur, ployée, d Henry Monnier.

Contes (les) du gay sçavoir, ballades, fabliaux et traditions du moyen âge, publiés par Ferd. Langlé, et ornés de vignettes et fleurons imités des manuscrits originaux, par Bonington et Monnier. Imprimé par Firmin Didot, pour Lami Denozan, libraire, rue des Fossés-Montmartre, nº 4. In-8 de CXXXVI-48 pages.

Des vignettes lithographiées sur chine et collées à mi-page de cet ouvrage, Henry Monnier n'en a dessiné que quatre : *Le franc manger, — Le Mont-Saint-Michel, — La dame lige de la fausse monarchie du diable, — Le clocheteur des trépassés.* Les autres vignettes sont de Bonington.

Esquisses, croquis, pochades, ou tout ce que l'on voudra sur le Salon de 1827, par A. Jal, avec des dessins lithographiés. Paris, Ambroise Dupont, 1828. In-8º.

Frontispice plié, colorié, par Henry Monnier.

Histoire des bêtes parlantes, par un chien de berger, recueillie par Étienne Gosse. Paris, Delaforest, 1828.

Trois gravures en couleur par Henry Monnier.

Cette publication, qui paraissait par fascicules, ne continua pas chez le même éditeur. Delaforest en imprima seulement trois livraisons. Une quatrième et dernière livraison parut chez Levavasseur, en 1829, de la page 305 à 384, avec nouvelle vignette coloriée d'Henry Monnier.

Pour être complète, l'édition doit contenir les trois vignettes coloriées : 1° *En écoutant toutes ses litanies*, etc. [renard et perroquet]; 2° *Jusqu'au travers de notre muselière*, etc. [dogue]; 3° *Les consuls*.

Ces personnifications de personnage par des têtes d'animaux, sont conçues dans l'esprit des premières *Métamorphoses* de Grandville.

Manuel de l'amateur de café, par M. H.... In-18. Audot, 1828.

Lith. color., ployée, d'Henry Monnier.

Manuel de l'amateur d'huîtres, par Alexandre Martin. In-18. Audot. 1828.

Lith. coloriée, ployée, d'Henry Monnier.

Manuel de l'employé de toutes classes et de tous grades, précédé de l'art d'obtenir sûrement et facilement des places, de les conserver et de se procurer de l'avancement. Code indispensable à tout employé qui veut parvenir aux honneurs et à la fortune, par MM. W... et R..., employés des postes. 1 vol. in-18, orné d'une jolie gravure, par Henri Monnier. Terry [1830 ou 1831].

Manuel du marié ou Guide à la mairie, à l'église, au festin, au bal, etc., publié par Al. Martin. Audot, 1828. In-18.

Trois gravures color., par Henry Monnier : *Le Compliment; — la Sortie de l'église; — le Bal.*

Manuel du parrain et de la marraine. In-18. Audot, 1828. Figures par Henry Monnier.

Cet ouvrage, annoncé « sous presse » dans le catalogue de 1828 du même éditeur, n'a sans doute pas paru.

Physiologie du goût ou Méditations de gastronomie transcendante; ouvrage théorique, historique et à l'ordre du jour, dédié aux gastronomes parisiens, par un professeur, membre de plusieurs sociétés savantes [Brillat-Savarin]. 3e édition. Paris, Sautelet, A. Mesnier, 1829. 2 v. in-8°.

Deux lithographies-frontispices, en noir, à la plume, par Henry Monnier.

Les Remèdes de bonnes femmes, ou Moyen de prévenir, soigner et guérir toutes les maladies, rédigés et mis en ordre alphabétique d'après le manuscrit original de Mme Michel, ex-garde-malade. In-32 d'une feuille 5/8, plus une planche. Imp. de Balzac. A Paris, rue Vivienne. 1827.

Lith. par Henry Monnier (?)

Répertoire du théâtre de Madame, dessiné par Henry Monnier. Paris, Baudouin frères. 1828. In-18. 4 planches.

Henry Monnier devait faire paraître par livraisons l'illustration des petites pièces de Scribe, jouées au théâtre de Madame et éditées dans le format in-18 par les frères Baudouin. Malgré d'agréables petites lithographies à la plume coloriées, cette publication resta à l'état de spécimen. La première livraison comprend *le Mariage de raison, Michel et Christine, l'Héritière, la Mansarde des artistes.*

Scènes contemporaines, laissées par madame la vicomtesse de Chamilly. [Lœwe-Veymars, Vanderburgh et Romieu]. Canel, 1828. In-8°.

La première édition contient une lithographie à la plume en noir, d'Henry Monnier.

Deuxième édition, même année, « imprimerie de H. Balsac (*sic*),

rue des Marais-Saint-Germain, nº 17. » La vignette précédente est coloriée; une vignette-frontispice, également coloriée par Henry Monnier, a été ajoutée : Bonaparte, Talma, une danseuse, un académicien, un évêque, un sans-culotte dans une avant-scène devant le trou du souffleur. Le second volume parut seulement en 1830, à la librairie Barbezat, sans vignette.

Les Soirées de Neuilly, esquisses dramatiques et historiques, par M. de Fongeray [Dittmer et Cavé], ornées du portrait de l'éditeur et d'un fac-simile de son écriture. Moutardier, 1827. In-8°, portrait en pied de M. de Fongeray. Lith. de Bernard. Lith. par Henry Monnier.

M. Malassis (*Appendice à la Bibliographie romantique*) dit tenir de Monnier que ce prétendu portrait est une caricature légère de Stendhal. Il y a là certainement confusion; en 1827, Beyle [Stendhal] n'offrait pas l'aspect bourgeois prêté par l'artiste au prétendu éditeur des *Soirées de Neuilly*.

Une seconde édition du même ouvrage parut en 1828 à la même librairie, en deux volumes, avec nouveau portrait de M. de Fongeray (sans nom d'imprimeur), dessiné, lith. en noir, mais à la plume, par Henry Monnier.

Traité médico-gastronomique sur les indigestions, par feu Dardanus, in-18. Audot. 1828 (?)

Dessin colorié d'Henry Monnier.

Vie anecdotique de Duclos, dit l'homme à la longue barbe. Palais-Royal. In-12. 182 p. Lith. à la plume, coloriée (signée H. M.). Chodruc-Duclos, habits en loques, les mains derrière le dos.

Vignette attribuée à Henry Monnier par M. Poulet-Malassis dans le supplément de la *Bibliographie romantique*.

Voyage en Angleterre, par Eug. Lami et H. Monnier. Paris, Firmin Didot et Lami-Denozan. Londres, Colnaghi; 1829. Petit in-folio.

Annoncé comme devant paraître en douze ou quinze livraisons



LA BASTONNADE AU BAGNE DE TOULON.

Croquis d'après nature par Henry Monnier, gravure d'Allanson.

(1835.)

de six planches et d'un texte explicatif, cet ouvrage ne dépasse pas le nombre de quatre livraisons.

Les planches nº 1, *Un port du Midi ;* — nº 5, *Habitation de cultivateurs ;* — nº 7, *Un pilori ;* — nº 8, *Un ministre et sa famille ;* — nº 12, *Le retour des matelots ;* — nº 14, *Marché aux poissons de Billingsgate ;* — nº 16, *Boucher et marchande de poissons ;* — nº 17, *Peuple de Londres ;* — nº 19, *Rentrée des watchmen* sont d'Henry Monnier.

Plus une planche double format, *Londres, une grande rue à 5 heures du soir*, signée Eug. Lami et Henry Monnier.

Illustrations lithographiées de romances et chansons.

La Carrière amoureuse de Chauvin, chanson par Taurasde, musique de Lhuillier.

Frontispice sur le titre, lithogr. à la plume d'Henry Monnier.

Le Farceur des salons... Album de romances de H. Blanchard, paroles de Jaime. Paris, M. Schlesinger. In-4°, 1842. Lith. à la plume de Henry Monnier, sur le titre. Lith. de Thierry. 9 feuilles.

La Cocotte ; — Hélas ! elle a fui ! — Il va monter ; — Bichette, reine des amours ; — Plaintes de Christophe le cuisinier ; — Vive la bamboche ; — Conseils à Fifine Cloquet ; — un Mariage manqué ; — la Lionne de la guinguette, sont les diverses romances de cet album avec frontispices d'Henry Monnier. Gavarni y collabora également.

On trouve le titre *Charge nouvelle* au bas d'épreuves avant la lettre, que j'ai vues dans quelques collections.

Finissez... Élégie. Paroles d'une jeune dame, musique d'un jeune homme. A Paris, chez les auteurs. In-4° (s. n. d'impr. ni d'édit.). Lith. à la plume, non signée, dans le goût de Henry Monnier.

Romance un peu égrillarde à laquelle personne ne voulut attacher son nom.

La Grisette, chanson de M. F. de Courcy, musique de Plantade. 2e éd. in-4°. Lith. col. à la plume en tête.

L'Histoire de l'amour, chanson, paroles de M. de Courcy, musique de Charles Plantade. Paris, Frère. Lith. Engelmann. Dessin à la plume en tête.

Ma Tabatière. Chanson de Fr. de Courcy, musique de Ch. Plantade. Paris, Ikelmer. In-4°. Impr. Huard, à Montmorency. Lith. à la plume, non signée.

Les Projets d'étude. Paroles de Em. di Pietro, musique de Charles Plantade. Paris, J. Frey, éd. In-4°. Lith. d'Engelmann. Lith. à la plume de Henry Monnier.

III

GRAVURES D'APRÈS HENRY MONNIER.

(Bois, acier, cuivre.)

Album des soirées. N° 5. Chalamel lith. Henry Monnier pinxit. *Le Foyer des artistes.* Bauger, éditeur, rue du Croissant. Lith. Kæppelin.

Sans doute reproduction d'une aquarelle d'Henry Monnier, représentant quelques acteurs du foyer de la Comédie française.

Album perdu. A Paris, chez les marchands de nouveautés [1829]. In-12.

Sur le titre de ce volume [de M. Amédée Pichot], vignette d'Henry Monnier, sans nom de graveur.

Almanach populaire. Portrait de Lamennais, emprisonné à Sainte-Pélagie pour délit de presse. Gr. par Montigneul.

Les Arabesques, choix de compositions inédites, par R. de Beauvoir, P. de Musset, L. Halévy, etc., de la Société des gens de lettres. Renouard, 1841. 2 vol. in-8°.

Sur le verso de la couverture, vignette d'Henry Monnier, gr. par Gérard, pour servir d'illustration au proverbe de Roger de Beauvoir · *le Criminel d'État.*

Les Arabesques forment suite naturelle à *Babel.* L'éditeur donnait par là satisfaction à divers écrivains qui n'avaient pu faire partie de la première publication.

Voir BABEL.

L'Art en province. Moulins, Desrosiers [1837]. In-4°.

Ce fut sans doute pendant une tournée dramatique dans l'Allier, qu'Henry Monnier dessina pour cette revue un grand bois : *Les âniers de Moulins.*

L'Art, 20 mai 1877.

Dessins inédits accompagnant une notice d'Henry Monnier, par M. Philippe Burty.

Atar Gull, par Eugène Sue. Paris, Vimont. 1831, in-8°.

Quatre gravures d'Henry Monnier, tirées à part et gravées par Porret.

Babel. Publication de la Société des gens de lettres. Renouard, 1840, 3 vol. in-8°.

Trois vignettes hors page, d'Henry Monnier, gravées par Gérard, pour les nouvelles suivantes : 1° *une Consultation*, de Ch. de Bernard; 2° *Pierre Grassou*, de Balzac; 3° *la Famille de M. Tartuffe*, de Louis Desnoyers. Plus, frontispice de couverture dessiné par Henry Monnier, représentant la ruche des gens de lettres qui apporte volumes sur volumes pour édifier un monument intellectuel.

Une autre vignette dans le texte, d'Henry Monnier (1er volume), sert d'en-tête à la poésie de Victor Hugo :

Holyrood! Holyrood! O fatale abbaye!

Second volume, vignette gr. par Gérard d'après Henry Monnier, en-tête de *les Mécontents*, *scènes populaires*. Troisième volume, vignette d'Henry Monnier en tête d'un poëme de Méry, *la Planète inhabitable*.

Cabinet de lecture (le), 1829. In-f°.

Frontispice d'Henry Monnier, gravé par Porret.

Césaire. Révélation, par Alex. Guiraud. Levavasseur. 1830. 2 vol. in-8°.

Vignette sur le titre d'Henry Monnier, grav. par Porret. Dans une rue, en Italie, un prêtre lisant est assis près d'un mendiant.

Chansons de Béranger. Paris, Perrotin, 1845 (?) In-8°.

Paillasse, gravé sur acier par Lefèvre jeune, d'après Henry Monnier.

Chronique de Paris. 1re année (1834-1835). In-4°. Imp. Béthune et Plon.

Quelques croquis d'Henry Monnier, gravés sur bois, parurent dans cette revue, publiée sous la direction de Balzac.



LES VISITES.

Fac-simile d'une lithographie de la série des *Contrastes*.
(1827.)

Chronique illustrée (22 novembre 1868).

Deux dessins inédits d'Henry Monnier, dessinés à la plume, gr. par un procédé en relief.

Colette ou la Fille adoptive, par Hippolyte Vallée. 1833, 4 vol. in-12.

Les vignettes d'Henry Monnier, sur le titre, paraissent des clichés empruntés à divers ouvrages.

Comédie humaine, par Balzac. Paris, Furne, Dubochet, 1842-1848. 17 vol. in-8°.

Un certain nombre de types hors pages sont gravés sur bois d'après Henry Monnier.

Dans une lettre de 1843, qui vient de passer en vente, Balzac prie Henry Monnier de faire pour l'édition de *la Comédie humaine* les dessins suivants : *le curé Birotteau*, *Madame Descoings*, *Philippe Bridau*, *Flore Brazier* et *l'illustre Gaudissart*. « Puis, ajoute Balzac, vois si tu veux te faire en Bixiou, que je te recommande. »

Le Comte de Carmagnola, d'Alex. Manzoni, tragédie traduite par Fauriel. Bossange, 1823. In-8°.

Vign. de Henry Monnier sur la couverture.

La Coucaratcha, par Eugène Sue. Paris, Urbain Canel et Guyot. 1832. 2 vol. in-8°.

La vignette du 1er volume seul, représentant une orgie de matelots, est d'Henry Monnier, gr. par Thompson.

Cris de Paris (*dessins de H. Monnier*). 2 f. de gr. sur bois par Birouste [1853]. Imp. de J.-C. Gros. Glemarec, libraire et fabricant d'images.

Ce sont les gravures hors page des *Industriels*, tombées dans les bas-fonds de l'imagerie parisienne.

Le Diable à Paris. Paris et les Parisiens, Mœurs et Coutumes,

Caractères et Portraits, par A. de Musset, Balzac, Th. Gautier, Gérard de Nerval, etc. Paris, Hetzel [1845]. 2 vol. gr. in-8°, avec grav. et légendes, par Gavarni, H. Monnier, Daubigny, etc.

Voir *Petit Tableau de Paris*, p. 321.

Le Figaro.

Un compatriote de Méry, M. Constantin Joly, demanda au poëte de Marseille une *Ode à l'ail*, qui devait lui être envoyée courrier par courrier, pour être lue à un dîner aux Frères Provençaux.

« Henry Monnier, dit Méry (1), se trouvait alors à Marseille, où il faisait merveille avec *la Famille improvisée*. Monnier lut la lettre de Constantin Joly et, pendant qu'il écrivait une ode, il voulut illustrer l'autographe et le rendre ainsi précieux à nos amis parisiens. Je vois d'ici la figure qu'il avait donnée à David, *ce roi qui faisait des cantiques*, et la façon dont il avait attablé l'empereur Napoléon se préparant à manger notre ail national. Monnier fut on ne peut plus heureux dans ces dessins, et je ne sais pas pourquoi ils ne furent pas gravés à l'époque dont je parle. Aujourd'hui ces croquis ont acquis une grande valeur. Si Constantin a su les garder, un Anglais de nos amis, grand amateur de dessins originaux, est prêt à lui en donner cinquante fois leur pesant d'or. »

Les dessins de l'autographe de Méry ont été publiés en fac-simile dans le *Figaro*. *L'Ode à l'ail*, de Méry, a les qualités d'improvisation habituelles du collaborateur de Barthélemy ; je n'en dirai pas autant des croquis de Monnier : artiste patient, appliqué, il était le contraire de l'improvisateur, et il faut mettre au compte de l'exagération d'un ami trop méridional l'analyse enthousiaste de griffonnages sans importance.

Les Français peints par eux-mêmes. Paris, Curmer, 1840-1842. 9 vol. gr. in-8.

Le nombre de dessins fournis par Henry Monnier pendant les quelques années que dura cette publication, fut considérable : plus de cent types de toute nature et de tous pays, costumes, scènes d'in-

(1) *Marseille et les Marseillais*, Paris, Michel Lévy. In-18 [1860].



Composition d'HENRY MONNIER pour une nouvelle du *Musée des familles*.
(1841.)

térieurs de même qu'allures et physionomie des personnages ne pouvaient être rendus que par un artiste qui avait beaucoup voyagé, beaucoup regardé, beaucoup pris de notes sur nature. Avec Gavarni, Henry Monnier contribua amplement au succès des *Français peints par eux-mêmes;* le crayon gracieux de l'un fit passer la précision de l'autre. Le premier répondait au superficiel chéri des masses; il n'était malheureusement pas au pouvoir du second d'amuser le gros public; mais l'éditeur eut à se féliciter de ce mélange de charme et de réalité qui formait la balance suffisante en matière de librairie illustrée, et ce qui paraissait alors un peu âpre et froid a surnagé quand ce qui n'était que purement joli est aujourd'hui démodé.

Gazette des Beaux-Arts [1877].

Fac-simile de dessins inédits d'Henry Monnier, accompagnant une notice de M. Champfleury.

Quelques-uns de ces dessins font partie du volume actuel.

Gilbert. Chronique de l'Hôtel-Dieu. 1780, par Saint-Maurice. Denain, 1832. 2 vol. in-8°.

Sur les titres, vign. d'Henry Monnier, grav. par Desseinferjeux. La vignette du 1er volume représente Gilbert sur un grabat dont un personnage irrité tire les draps. 2e vol. Un homme essaye de relever une femme évanouie.

Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme, comédie en cinq actes, par Henry Monnier et Gustave Vaez. Michel Lévy, 1852. Gr. in-8° à 2 colonnes.

A mi-page, vignette de Henry Monnier.

La Grande Ville, nouveau tableau de Paris, comique, critique et philosophique. Paris, 1843, 2 vol. in-8°.

Henry Monnier a donné à ce recueil *les Diplomates*, bois hors page, grav. par Andrew, Best, Leloir.

Les Guêpes. Février 1843.

En janvier 1843, Alphonse Karr ayant perdu son père, M. Ga-

tayes, ami du romancier, publia le numéro de février des *Guêpes* avec la collaboration de Louis Desnoyer, J. Janin, Eugène Sue, Roger de Beauvoir, Lamartine, Victor Hugo, Gavarni, Th. Gautier, qui fournirent des nouvelles, des poésies, des articles. Henry



Monnier donna le dessin du *chien Azor*, grav. par Chevauchet.

Honneur aux braves. — Journées des 27, 28 et 29 juillet. — Liste des morts, des blessés, des veuves, des orphelins. Paris, Jules Lefebvre. A. Boulland, 1830. In-18 de 54 pages.

Vign. d'Henry Monnier, grav. par Leloir, sur le verso de la couverture.

Illustration, 1845. Souvenirs de la Hollande, texte et dessins.

Les Industriels. Métiers et professions en France, par Émile de la Bédollière, avec cent dessins par Henry Monnier. Paris, veuve Louis Janet, 1842. In-8° de 230 pages.

Rarement Henry Monnier trouva une meilleure occasion de montrer son talent de dessinateur de vignettes; il en profita pour vider ses cartons et ses albums des types d'ouvriers et des croquis de mœurs qu'il avait accumulés.

Ce livre, dont le texte était peut-être insuffisant pour satisfaire un

public difficile, restera par des vignettes claires, lumineuses, bien vues et bien étudiées qui suffisent à montrer Henry Monnier sous son véritable jour de dessinateur.

Madame Lafarge, gravée à l'eau-forte par M. J. G. [Jules de Goncourt], 1863.

Gravure, d'après Madame Lafarge, dessinée dans la prison de Montpellier par Henry Monnier. « Henry Monnier me contait que passant à Montpellier, il fut pris du désir de voir une femme célèbre qui avait excité la sensibilité d'une bonne moitié de la nation, quoiqu'elle eût froidement empoisonné son mari à petites doses. — Prenez garde, dit le directeur de la prison à l'artiste qui voulait faire le portrait de la prisonnière, tout mon personnel et tous les gens du pays sont sous le charme; au dehors, le soir, les jeunes gens donnent des sérénades à la condamnée; au dedans, les sœurs de charité l'accablent de prévenances. Vous serez enguirlandé comme les autres, monsieur. » Henry Monnier promit au directeur de la prison de lui communiquer ses réelles impressions au sortir de sa visite à la charmeuse. Ses impressions se traduisirent en un portrait froid, vrai, exact, inflexible, de l'empoisonneuse. Le peintre ne s'était pas laissé « enguirlander » par la comédienne. » (Discours prononcé aux obsèques d'Henry Monnier par M. Champfleury.)

Le Médecin de campagne, par Balzac. 3e édition, Werdet, 1836. 2 vol. in-8°.

Au-dessus de l'épigraphe, à la seconde page, une vignette sur bois non signée, d'Henry Monnier, représente le Christ portant sa croix.

La Morale en action des Fables de La Fontaine. Collection de vignettes dessinées par Henry Monnier et gravées par Thompson. Paris, chez les marchands de nouveautés. In-8°. 1828. Autre édition annoncée par Perrotin en 1830. Vte Lempérière

Paraissant par livraisons. Vignettes à mi-page avec citation de quelques vers ou d'une moralité des Fables de La Fontaine. Cette première publication ne paraît pas avoir continué; elle est reprise en 1830 par l'éditeur Perrotin, qui l'annonce ainsi sur le verso

de la couverture : « La Collection entière de *la Morale en action des Fables de La Fontaine* se composera de huit livraisons, contenant chacune huit vignettes gravées sur bois par Thompson. » L'éditeur, qui avait foi en cette publication, en fit des tirages sur papier blanc, sur papier de couleur, sur papier de Chine; mais le succès ne répondit pas davantage à ce luxe typographique et je n'ai jamais vu dans diverses collections que les 16 vignettes suivantes : *la Cigale et la Fourmi; le Rat de ville et le Rat des champs; le Corbeau et le Renard; le Coq et la Poule; le Lion devenu vieux; le Loup et le Chien; le Loup et l'Agneau; la Mort et le Bûcheron; la Besace; les Deux sollicteurs; le Rat qui s'est retiré du monde; les Deux mulets; la Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf; les Deux pigeons; le Renard et le Bouc; le Renard et les Raisins.*

Ces petits drames, animés de figures bourgeoises, symboliques et politiques, sont gravés par Thompson dans la manière des croquis de Cruickshanck.

Quelques-unes des illustrations du recueil ne trouvèrent pas grâce, paraît-il, devant les censeurs de M. de Polignac.

« Henry Monnier, dans son illustration de La Fontaine, avait voulu rendre plus directes encore les moralités que La Fontaine a tirées des petits poëmes dramatiques où les animaux jouent un si grand rôle;. dépouillant les fables de leur sens symbolique, il avait déchiré le voile de l'allusion, et montré derrière la bête ce que le fabuliste y cacha. Henry Monnier a traduit ainsi La Fontaine dans une langue nouvelle, pittoresque, spirituelle, énergique souvent, toujours vive, accentuée, plaisante. Une des planches interdites par la censure fut celle du *Lion devenu vieux*. Voulant montrer à quel degré d'humiliation peut arriver l'homme que la fortune a abandonné, il avait assis sur le rocher de Sainte-Hélène Napoléon, décrépit, triste et recevant un coup de pied d'un officier anglais. Dans une autre, interdite également, il avait fait un égoïste d'un chanoine et pris parmi les gens d'Église le *Rat qui s'est retiré du monde*. » (Emile Cardon, *le Soleil*.)

Les Métamorphoses du jour ou La Fontaine en 1831, avec des vignettes dessinées par Thompson, par Eugène Desmares. Paris, Delaunay. 1831, 2 vol. in-8°.

L'éditeur, en publiant ce livre, reprend les vignettes de la *Morale en action des Fables de La Fontaine*, en modifie le carac-

PARIS,

OU

LE LIVRE

DES CENT-ET-UN

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXI.

tère par les fragments du texte politique de M. Desmares, substitués à ceux de La Fontaine sous les vignettes; mais les bois son- moins bien tirés que dans l'édition de 1828.

Les *Métamorphoses du jour* contiennent 16 vignettes de Monnier, plus un frontispice gravé sur le titre.

La Muette, par Pothey. Paris, 1870. In-8°.

Diverses vignettes gravées par le procédé Gillot.

Musée des familles, années 1834, 1835, 1841, 1842.

Henry Monnier collabora à ce Magazine et fut un des premiers dessinateurs en renom qui contribuèrent à son succès. Il y donna quelques souvenirs de voyage avec dessins, et illustra certaines nouvelles.

Muséum parisien. — Histoire physiologique, pittoresque, philosophique et grotesque de toutes les bêtes curieuses de Paris et de la banlieue, pour faire suite à toutes les éditions des œuvres de M. de Buffon. Texte par Louis Huart. Paris, Bauger, 1841. 1 vol. in-4°.

La plupart de ces vignettes, pour ne pas dire toutes, sont empruntées au journal *le Charivari* et à des publications illustrées précédentes de la maison Aubert.

Le Neveu du chanoine ou Confessions d'Antoine Guignard, écrites par lui-même. Paris, Werdet, Mme Ch. Béchet, Levasseur. 4 vol. in-12, 1831.

Vign. d'Henry Monnier, grav. par Porret. A été reproduite dans le journal *l'Artiste*.

Paris-Guide, par les principaux écrivains et artistes de la France. Paris, libr. internat. 1867. In-12.

Un invalide, dessin d'Henry Monnier, gr. par Coste.

Paris-Magazine, Revue parisienne. London, 1832. In-4°.

Sur la couverture, vignette d'Henry Monnier, gr. par Thompson.

Paris ou le Livre des cent-et-un. Paris, Ladvocat, 1834, 14 vol. in-8°.

Sur le titre, vignette d'Henry Monnier, gravée par Thompson. Voir fac-simile, page 387.

Paris vivant. H. Monnier. del. [1822]. D. L. Durand, sculp. Gravure sur acier, frontispice.

Livre qui a échappé aux recherches de l'auteur de ce catalogue.

Les petites misères de la vie conjugale, de Balzac. *La Caricature*. 1839.

Cette étude humoristique du célèbre romancier fut annoncée par la *Caricature* comme devant être illustrée de vignettes sur bois par Henry Monnier; mais les trois premiers numéros (29 septembre, 6 octobre et 13 octobre 1839) contiennent seules des vignettes du dessinateur. La suite des *Petites Misères* parut sans illustrations. Vraisemblablement, par sa vie décousue de comédien courant la province, Henry Monnier ne put répondre aux besoins des éditeurs.

Physiologie du célibataire et de la vieille fille, par Couailhac. J. Laisné, 1841. In-32.

Ce petit volume contient 56 vignettes gravées par Birouste, d'après les dessins d'Henry Monnier.

Plick et Plock, par Eugène Sue. Renduel, 1831. In-8°.

Vign.-frontispice gravée par Andrew : *Le Cacou et la Sorcière*. Autre édition en 2 vol. in-12. Vimont, 1831. 2 vignettes de Henry Monnier.

« Quatrième édition, » Paris, Ch. Vimont, 1832. In-8°. Sur le titre, vignette-cachet, signée Henry Monnier et Porret, avec les initiales *E. S.* du romancier sur un rocher, au bas duquel sont groupés des poissons, des vipères et des mollusques.

Poésies, par M[me] Desbordes-Valmore. Boulland. 2 vol. in-8°, 1830. Frontispice d'Henry Monnier gravé sur bois par Andrew. Ruines moyen âge.

Poésies de l'âme, par Eulalie Favier. Hivert. In-8°, 1835. Sur le titre, vign. d'Henry Monnier gravée par Leloir.



LE VIEUX CÉLIBATAIRE.

Lithographie à la plume pour les *Chansons de Béranger*.

(Vers 1828.)

Quintessence de l'économie politique transcendante, à l'usage des électeurs et des philosophes, par le baron de Munster, conseiller aulique. Traduit de l'allemand par Emmanuel Lecoq. Dessins de Henry Monnier. Paris, Dutertre, 1842. In-18 de 155 pages. (Poisson)

3 gravures sur bois hors texte, plus une gravure sur la couverture, d'après Henry Monnier. 2e éd. Claretie

Le Rouge et le Noir, chronique du XIXe *siècle*, par Stendhal. Paris, Levavasseur, 1831. 2 vol. in-8°.

Vignettes d'Henry Monnier gravées par Porret. 1er vol. : Julien relève Mme de Rénal évanouie et soutenue par Mme Dorville. 2e vol. : Mathilde de la Mole et la tête de Julien.

Souvenirs de fidélité, par A. de Calvimont et de la Baume. Hivert, 1834. In-18. Sur la couvert. vign. d'Henry Monnier, gravée par Andrew.

Peut-être même vignette que celle des *Poésies* de Mme Desbordes-Valmore? (Voir page 390.)

Le Suicide, par Servan de Sugny. Publication de Ch. Lemesle. Ch. Béchet, 1832. In-8°.

Vign. sur bois de Henry Monnier, reproduite sur le titre et la couverture.

Le Temps, illustrateur universel, 1860.

Outre un article d'Henry Monnier, *Encore un diseur de riens*, publié dans le n° 2, le n° 4 de cette Revue contient une gravure sur bois de Gérard d'après Henry Monnier.

Le Tourlourou, THÉATRE DU VAUDEVILLE, *Amand*. Lith. Rigo frères [octobre 1839.] Victor Sorel, d'après Henry Monnier.

Univers illustré, 1877.

Dans ce recueil furent publiés, après la mort d'Henry Monnier, onze grands dessins, gravés par Trichon, accompagnant quelques articles inédits.

M. E. Dentu possède six dessins sur bois, non gravés, qui paraissent se rapporter à cette même série, en préparation vers 1855, et qui resta à l'état de projet.

Le Voleur. Paris, 1828, in-f°.

Frontispice du journal gravé par Thompson, d'après Henry Monnier.

Même journal, THÉATRE DU VAUDEVILLE. *Les Faux Bonshommes*, de MM. Barrière et Capendu. Croquis par Henry Monnier. 6 port. gravés par Coste. — Le duel au tonneau (*Mesdames de Montenfriche*). Portraits de Mme Octave, Arnal et Ravel, gravés par Diolot.

Waterloo. — *Au général Bourmont*, par Méry et Barthélemy. Denain. In-8°, 1829.

Vignette dans le texte d'Henry Monnier, gr. par Thompson.



VIGNETTE DE JEUNESSE D'HENRY MONNIER (vers 1825).

FIN

TABLE DES CHAPITRES

I. — LA VIE.

II. — L'ŒUVRE.

III. — CATALOGUE.



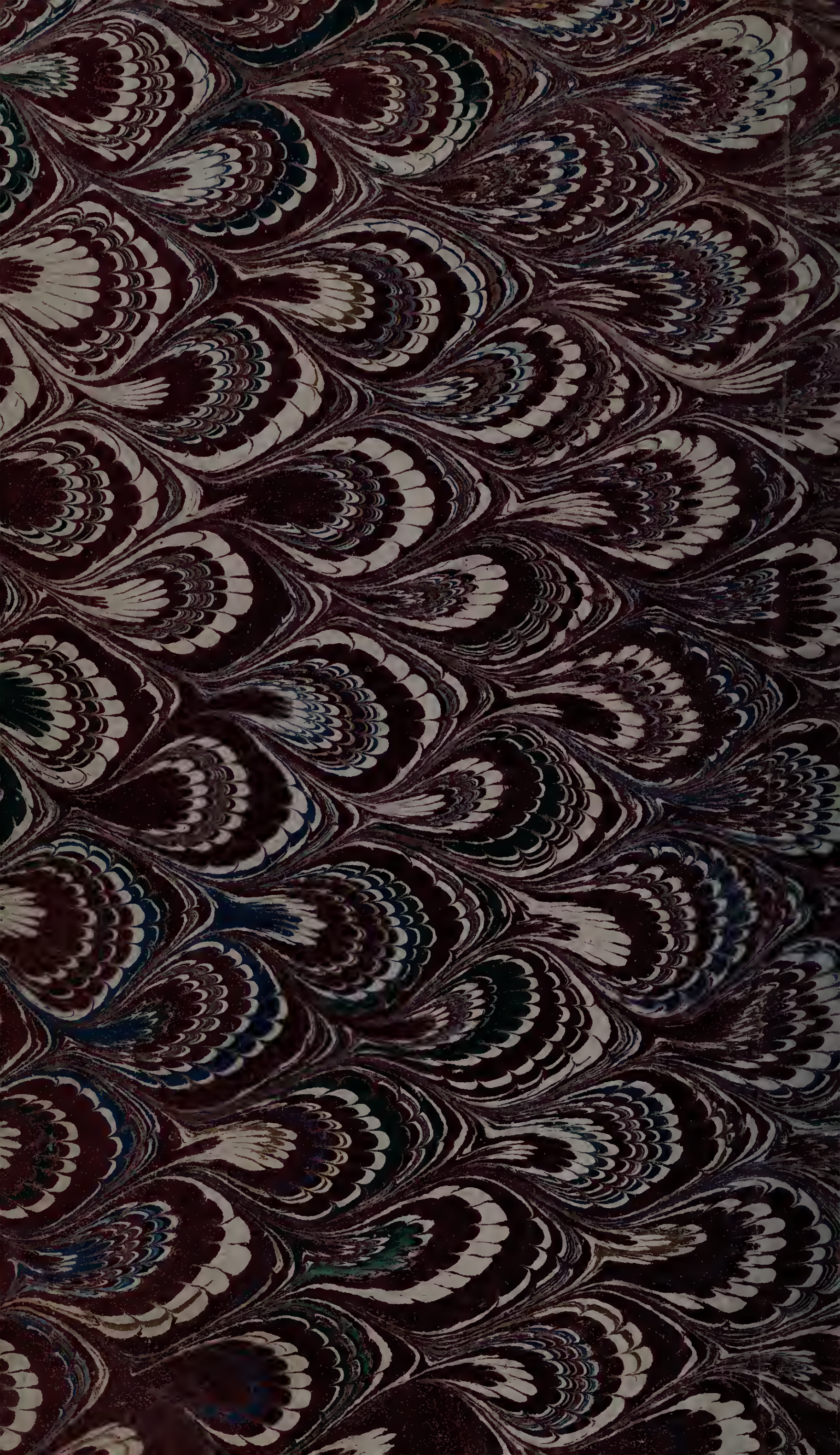
MENDIANT.
Monnier Del. (vers 1840).

TABLE DES GRAVURES



VIGNETTE DE JEUNESSE D'HENRY MONNIER

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.




LF
M749
.Yc
Monnier, Henri Bonaventure
Champfleury (Jules Fleury), called
Henry Monnier.
360579
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

